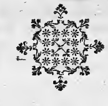
DE
LA VIEILLESSE.

DE LA VIEILLESSE.

PAR

M. ROBERT,

Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Premier Médecin, & Conseiller Intime de feu S. A. S. CHRISTIANE IV, Comte Palatin, Duc des Deux-Ponts.



A PARIS,

Chez LOUIS CELLOT, Libraire-Imprimeur, rue Dauphine.

M. DCC. LXXVII.

Avec approbation & privilege du Ro


ECOLE DE MEDECINE DE PARIS
ΙΠΠΟΚΡΑΤΗΣ

TABLE DES LETTRES.

LETTRE

PRELIMINAIRE.

Il y a beaucoup de Médecins qui on traité de la vieilleſſe & des moyens de conſerver la ſanté. Je vous en citerai quelques-uns. Hippocrate occupera la premiere place dans la liſte que je vous donnerai. Vous êtes bien perſuadé qu'elle lui eſt due, moins par ſa priorité en date parmi les Auteurs connus, que par la ſupériorité de ſes lumieres, & l'excellence de ſes Ouvrages. Il a compoſé pluſieurs livres ſur la maniere de vivre que devoient obſerver les perſonnes ſaines & malades. C'eſt dans ce Traité qu'il indique la ſorte d'exercice & l'eſpece d'alimens qui conviennent aux vieillards. Il a fait connoître & il a diſtingué les maladies dont ils ſont le plus ordinairement affligés. On re-

trouve dans tous ces Ouvrages le grand homme, l'homme divin qui a profondément médité ſur les différens objets relatifs à la Médecine.

Galien qui a commenté Hippocrate, & s'eſt efforcé de marcher ſur ſes traces, a conſacré à la vieilleſſe, dans ſon Traité *de tuendâ ſanitate*, un livre entier. Il diſcute pluſieurs queſtions concernant les vieillards. Les bains, le vin, les frictions & l'exercice ſont le ſujet de pluſieurs chapitres. Il y fait connoître les eſpeces d'alimens auxquels ils doivent donner la préférence.

Cordan a fait un Ouvrage *de tuendâ ſanitate*, qui eſt très-étendu. Il diſſerte fort longuement ſur les qualités échauffantes & rafraîchiſſantes, au premier & au ſecond degré, des diverſes eſpeces d'alimens, & de tous les ingrédiens avec leſquels on les aſſaiſonne. Le quatrieme livre traite ſpécialement de la vieilleſſe : chaque

objet y eſt diſcuté avec érudition, mais d'une maniere confuſe. Il y annonce quelques maladies de la vieilleſſe, dont il s'eſt peu occupé de développer la nature.

Bachere ſemble avoir calqué le plan de ſon Traité de la vieilleſſe ſur celui de l'Ouvrage de Cardan. Les conſeils qu'il donne aux vieillards ont non-ſeulement pour objet la ſanté du corps, mais encore le ſalut de l'ame. Il eſt bien peu d'objets dont il ne ſe ſoit occupé relativement à eux. Il a épuiſé tout ce que l'on pouvoit dire ſur l'article du régime. Il penſe, comme la plupart de ceux qui ont traité de la vieilleſſe, que la ſobriété & la tempérance ſont les deux moyens les plus sûrs dont puiſſent faire uſage les hommes, pour devenir vieux & ſe conſerver la ſanté dans l'extrême vieilleſſe. Il a diviſé ſon Traité en trente-trois obſervations, qui roulent ſur l'air, le ſommeil, le repos, l'ordre

dans lequel il faut prendre chaque mets dans un repas. Peut-être même seroit-on fondé à lui faire le reproche d'être entré dans des détails trop minutieux à cet égard. Son livre est plein de passages extraits des Philosophes, des Théologiens & des Médecins.

Plempius est moins difficile que Bachere sur le choix des alimens. Il dit dans son Ouvrage *de togatorum tuendâ sanitate*, qu'un corps sain peut digérer toutes les especes d'alimens, pourvu qu'ils soient pris dans la quantité convenable. Hippocrate recommande aussi d'avoir égard, par rapport au choix des alimens, au goût & à l'habitude des personnes.

Les Œuvres d'Arnaud de Villeneuve se ressentent de son goût pour la Chymie. Il est fertile en recettes qu'il donne pour reculer le terme de la vieillesse. De ces recettes les unes sont destinées à évacuer le superflu

de la pituite & de la mélancolie; les autres à soutenir les forces, à réveiller les esprits. Il y en a, pour l'extérieur, qui doivent être employées dans la vue de conserver la peau lisse & polie. La vieillesse, dit-il, a les mêmes causes que la gale & les autres maladies cutanées de ce genre, lesquelles naissent de la surabondance de la mélancolie & de l'humeur noire. Il faut donc, ajoute-t-il, la combattre par les mêmes moyens que l'on emploie pour guérir ces maladies. L'eau d'or pur lui paroît propre à rajeûnir les viellards. Ne couclurez-vous pas avec moi, Monsieur, qu'un Médecin Chymiste, tel qu'étoit Arnaud de Villeneuve, doit être un homme bien dangereux pour ses malades?

Roger Bacon differe peu, dans ses opinions, de ce dernier Auteur. Il fait dépendre la brieveté de la vie de la corruption & de la mauvaise conduite de nos premiers parens. Il est

dans la perſuaſion qu'il exiſte des ſecrets propres à conſerver la vie des hommes pendant pluſieurs ſiecles. Il cite à ce ſujet l'hiſtoire d'une Dame de Nemours, qui, lorſqu'elle cherchoit un cerf blanc dans une forêt de la Bretagne, y trouva un beaume par l'onction duquel le garde de cette forêt étoit parvenu à ſe conſerver la vie pendant trois cens ans. Néanmoins il penſe que la ſobriété eſt un moyen de réparer en nous les effets de la corruption de nos premiers peres. Il croit auſſi qu'un travail pénible eſt propre à accélérer la vieilleſſe.

Suivant Martigne, c'eſt la vigueur primitive qui contribue le plus à la longueur de la vie des hommes & des animaux. Les hommes deviennent néceſſairement vieux, quand à cette premiere cauſe ſe joignent la ſobriété, la tempérance, la ſalubrité de l'air, la tranquillité de l'ame, & l'exercice modéré du corps. Les maladies de la

vieilleſſe naiſſent preſque toutes de la ſurabondance des humeurs excrémentitielles qui reſtent mêlées au ſang, faute d'une action ſuffiſante dans les organes excrétoires, & ſingulierement dans la peau, qui chez les vieillards eſt ſeche & aride.

Hoffman explique comment arrive la vieilleſſe, qu'il dit provenir de l'oblitération des vaiſſeaux. Il donne une notice des maladies familieres à cet âge. Il aſſigne la ſource d'où elles dérivent. Son opinion ne differe pas de celle de Martignes, Bachere, & de la plupart de ceux qui ont traité des maladies des vieillards.

Jean à Kokier a fait un petit Traité ſur la vieilleſſe, dans lequel il fait mention de tous les privileges attribués à cet âge, celui entr'autres de ne pouvoir être arrêtés pour dettes, ni mis en priſon. Il rapporte les eſpeces de maladies qui affligent le plus ordinairement les vieillards : il fait con-

noître la nature des remedes qui leur conviennent, il dit qu'un régime exact est au-dessus de tous les médicamens. Le seul régime, dit-il, guérit les catharres, la toux, l'asthme, les vertiges, les douleurs d'estomac, l'apoplexie & toutes les autres affections du cerveau : par le moyen du régime, on se débarrasse de la goutte & de tous les rhumatismes : il empêche les crudités, qui sont la source la plus féconde des maladies.

Robertus Montanus, dans son livre *de tuendâ sanitate*, ne parle qu'en passant du régime des vieillards. Il est dans l'opinion que la viande est la sorte d'alimens dont ils doivent manger de préférence. Il se fonde sur ce que la chair des animaux conserve davantage de chaleur innée ; ce qui la rend plus propre à nourrir ; & il la croit d'autant plus saine & nourrissante, qu'elle est plus récente ; aussi pense-t-il qu'il faut donner la préférence aux viandes fraîches.

Franciſcus Ranchinus penſe à-peu-près comme Montanus, ſur l'eſpece de nourriture qui convient aux vieillards : il donne la préférence au regne animal. Le ſuc des viandes, dit-il, eſt plus nourriſſant que les autres alimens, parce qu'il a plus d'affinité avec la chair humaine, *& plus alimenti eſſe in carnibus, quàm in aliis cibis, ob affinitatem quam habent cum carne humanâ, Medici omnes fatentur.* Il fait dépendre la vieilleſſe d'un combat entre les alimens, en admettant toutefois que l'abus des médicamens & les maladies peuvent l'accélérer. Il conſeille, pour les vieillards, l'uſage des médicamens d'une nature échauffante & humide, parce qu'il croit que leurs maladies ſont cauſées par une matiere pituiteuſe & glaireuſe, que le défaut de chaleur dans les vieillards n'a pu fondre ni atténuer. Il admet l'opinion de Galien ſur la cauſe des démangeaiſons importunes auxquelles

ſont ſujets les vieillards : ils ne ſont expoſés, dit-il, à cette ſorte d'affection, que parce que leur peauétant trop ſeche & trop ſerrée, eſt moins perméable, & ſe prête moins à la ſortie des humeurs.

André du Laurens admet auſſi pour cauſe de la vieilleſſe une eſpece de combat, une contrariété, mais c'eſt entre les principes dont les corps ſont compoſés : il ajoute à cette cauſe l'action de la chaleur naturelle, laquelle, conſommant toute l'humidité, va petit-à-petit, ſéchant & refroidiſſant nos corps. Il eſt dans l'opinion que les vieillards ont beſoin de repos & de chaleur pour bien digérer ; d'où il conclut que le repos de la nuit & la chaleur du lit ſont favorables au travail de la digeſtion. Du Laurens mérite d'occuper une place parmi les Médecins Philoſophes : ſes Ouvrages annoncent un homme d'un grand ſens. Ce qu'il a écrit ſur les criſes décele ſon goût

pour la bonne Médecine, & un génie obſervateur.

Mead s'eſt borné à commenter la deſcription de la vieilleſſe, qui ſe trouve dans l'Eccléſiaſte ; & l'Auteur de l'article vieilleſſe du Dictionnaire Encyclopédique ſemble n'en avoir parlé que pour avoir occaſion de citer ces vers d'Horace :

Multa ſenem circumveniunt incommoda ;
Vel quod quærit, & inventis miſer abſtinet.

car ce qu'il en a dit comme Médecin, ſe réduit à très-peu de choſe.

Quoique le Traité que Cicéron a donné ſur la vieilleſſe, contienne d'excellens préceptes de Médecine, il ne faut pourtant le conſidérer que comme un Ouvrage d'une excellente Philoſophie, qui ne pouvoit me ſervir de modele pour le plan que j'ai exécuté. J'ai traité cette matiere en Médecin. J'ai d'abord développé les cauſes de la vieilleſſe : cette diſcuſſion m'a paru devoir être d'une très-

grande utilité; car il en résulte que tout vieillit dans la nature; que les recettes des Arnauld de Villeneuve & des Roger Bacon ne peuvent rien contre la rouille du tems qui ronge & détruit tous les corps. En vain l'Alchymie nous offre-t-elle son or potable, ses panacées universelles: il faut succomber sous le poids des années. On m'objectera sans doute qu'il est bien peu d'hommes qui se laissent séduire par les promesses illusoires de ces imposteurs, qui se disent possesseurs de secrets propres à prolonger la vie au-delà de son terme ordinaire. Il faut pourtant l'avouer, à la honte de l'esprit humain; il s'en rencontre encore qui montrent cet excès de crédulité, & ne peuvent se refuser à l'idée flatteuse du rajeunissement: j'en puis donner un exemple qui est tout récent: c'est l'homme dont il est question dans la trente-troisieme Lettre, qui nous le fournit.

J'ai appris que l'on avoit trouvé après ſa mort, dans une chambre dans laquelle perſonne n'entroit, & dont il avoit ſeul la clef, pluſieurs palettes remplies de ſang, qu'il s'étoit tiré lui-même du pied & des mains dans des intervalles fort courts. Il y avoit dans chaque palette une lancette, & la date du jour que le ſang qu'elle contenoit avoit été tiré.

Que peut-on penſer d'une conduite auſſi étrange? Sans doute il avoit conçu l'idée folle de ſe former une maſſe de ſang nouvelle : il ſe ſaignoit, pour, en épuiſant l'ancien, faire place au nouveau, à meſure qu'il ſe formoit, & il attendoit la pureté de ſa nouvelle maſſe ſanguine de l'effet des remedes que lui donnoient les Charlatans. A quels excès ne ſe porte pas l'eſprit humain, quand il eſt fortement épris d'une erreur qui le charme! Cet homme s'eſt creuſé lui-même ſon

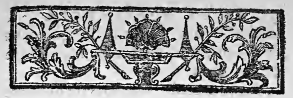
tombeau : il eſt mort d'une mort prompte, ſec & gangréné.

C'eſt des laboratoires chimiques que ſortent ces ſecours ſi vantés, & néceſſairement infideles. Ce ſont des têtes préoccupées de la poſſibilité de l'exiſtence de la Pierre philoſophale & de la tranſmutation des métaux, qui ſeules peuvent concevoir l'idée de pouvoir changer, au moyen de leurs elixirs, la nature de nos humeurs. Elles ſeules peuvent ſe flatter de l'eſpoir de pouvoir, en excitant des efferveſcences & la fermentation, donnner au corps une maniere d'être toute nouvelle. L'idée de ces métamorphoſes n'entre pas dans des cerveaux bien organiſés. Sthaal, ce grand Chymiſte, cet habile Médecin, rejette loin de ſon eſprit de pareilles chimeres. L'ame ou la nature eſt, dans ſon ſyſtême, l'ouvrier qui préſide à toutes les révolutions qui arrivent dans le corps humain ; toutes les manœu-

vres du Médecin ne doivent avoir d'autre objet que de diriger, calmer, ou d'exciter l'action du principe vital, & la masse du sang ne se corrige que par la dépuration.

Après avoir analysé les causes de la vieillesse, & fait connoître l'état physique des vieillards le mieux qu'il m'a été possible, j'ai indiqué l'espece de régime qui leur étoit le plus convenable, & le traitement qui paroît s'accorder le mieux avec leur état. J'ai tâché, toujours conséquemment aux principes que j'ai adoptés, de développer la nature de chacune des maladies dont ils sont le plus ordinairement affligés; je crois avoir été plus loin que la plupart des Médecins qui ont traité de la vieillesse : car ils se sont presque tous bornés à quelques phrases sur l'éthiologie de ces sortes de maladies, & n'ont fait qu'indiquer l'espece de remedes qu'il falloit employer. J'ai disserté (peut-être

par une ſorte d'extenſion) ſur la nature, la cauſe, la marche & le traitement des dartres & de l'hydropiſie: ce qui m'a déterminé à diſcuter la queſtion des dartres plus longuement & avec plus de détails, c'eſt qu'elle m'a paru avoir été trop ſuccinctement traitée par tous les Médecins qui en ont parlé: par conſéquent je l'ai conſidérée comme une matiere neuve, & qui exigeoit une diſcuſſion nouvelle. J'y ai porté, autant que j'ai pu, le flambeau de l'obſervation. Le lieu où j'ai eu occaſion de faire le plus d'obſervations, eſt la maiſon de M. de Preval, où l'on voit beaucoup de dartreux. Je deſire que vous trouviez mes vues auſſi juſtes & auſſi utiles pour leur traitement, que je les crois éloignées des idées reçues ſur la nature & la marche de cette maladie. Je jouirois d'une ſatisfaction entiere, ſi j'apprenois qu'elles ont pu mériter votre ſuffrage. Je ſuis, Monſieur, &c.



DE LA VIEILLESSE.

LETTRE PREMIERE.

Pourquoi l'on redoute si fort la vieillesse.

Est-il vrai que vous redoutez si fort le poids de la vieillesse ? Qu'a-t-il donc de si effrayant, pour que vous craigniez d'en être accablé ? Cependant personne ne desire autant que vous d'y arriver. Avouez, Monsieur, que vous n'êtes pas trop d'accord avec vous-même ; mais vous avez cela de commun avec la plupart des hommes.

Je pense qu'on ne desire la vieillesse, & qu'on n'en sent trop vivement le poids, que parce qu'on est trop attaché à la vie. Pourquoi ne pas se dire une bonne fois pour toutes, j'ai vécu ; je dois mourir ? Il est pourtant vrai que le desir de sa conservation est un

ſentiment bien naturel, & qu'on ne doit ſouffrir qu'impatiemment l'idée de ſa deſtruction.

On peut croire que Socrate dut faire un furieux effort ſur lui-même, pour ne laiſſer appercevoir que cette tranquillité d'ame que l'on vante tant. On pourroit même aſſurer qu'il éprouva intérieurement ce ſentiment d'horreur qu'inſpirent les approches de la mort; mais il eut l'adreſſe de le diſſimuler: c'eſt ce qui contribua beaucoup à ſa gloire.

Soyez sûr, Monſieur, qu'on ne voit pas de ſang froid un grand péril: c'eſt toujours l'ivreſſe de la paſſion qui le fait affronter. Un homme poſſédé d'une grande paſſion, ou excité par un violent deſir de la gloire, ceſſe de craindre la mort; mais c'eſt plus parce qu'il ne la voit pas, que parce qu'il ne conſerve que de l'indifférence pour la vie. Souvent auſſi on ne conſidere l'exiſtence que pour peu de choſe, parce qu'elle paroît un fardeau. Un homme éprouvé par une maladie longue, accompagnée de grandes ſouffrances, peut bien deſirer la mort, ou du moins faire peu de cas de la vie: c'eſt ce que prouve un trait d'hiſtoire que rapporte plutarque.

« En effet (c'est lui qui parle) on » raconte que, dans l'armée d'Antigo- » nus, il y avoit un Soldat d'une va- » leur étonnante, mais d'une comple- » xion très-mauvaise & fort mal-saine. » Le Roi lui ayant demandé la cause » de sa pâleur, il lui avoua qu'il avoit » une maladie secrette. Le Roi recom- » manda très-fortement à ses Médecins, » que, s'ils avoient quelque remede, » on n'oubliât rien pour le soulager, » & qu'on en eût tous les soins possibles. » Ce Soldat si brave fut donc guéri; mais » il ne fut pas si amoureux des dangers, » & si déterminé dans les batailles; de » sorte qu'Antigonus, surpris de ce » changement, lui en fit des reproches. » Le Soldat ne lui en cacha pas la vé- » ritable cause, & lui dit : *Seigneur,* » *c'est vous seul qui m'avez rendu moins* » *hardi, en me délivrant des maux qui* » *me rendoient la vie odieuse* ».

Enfin, Monsieur, les hommes les plus braves conviennent de bonne foi que, dans le premier moment d'une bataille, ils éprouvent ce frémissement d'horreur que doit exciter l'idée d'une mort prochaine. Il ne cesse que quand la machine est montée; d'où vous

pouvez conclure que les hauts faits d'armes font, ainfi que les beaux vers, le fruit de l'enthoufiafme. Je vous fuis pour la vie, Monfieur, *&c.*

LETTRE II.

La vieilleffe a fes plaifirs.

Il paroît que ma Lettre a fait peu d'impreffion fur vous : peut-être auffi aimez-vous à vous faire illufion fur la vraie caufe de cette terreur que fait naître chez vous la feule idée de la vieilleffe. En vérité, vous donneriez une preuve de courage, fi vous vouliez convenir que vous n'êtes pas trèsbrave. Détachez-vous de cette penfée affligeante, que, quand vous ferez vieux, vous ferez forcé de renoncer à tous les plaifirs. Vous êtes donc intimement perfuadé que, dévoré d'ennuis du matin au foir, vous vous ferez à charge à vous-même, & infupportable aux autres. Hélas ! Monfieur, l'expérience parle contre vous : les vieillards aiment la vie pour le moins autant que les jeunes gens. Ils y paroiffent même plus attachés.

Croyez-vous de bonne foi que, fi

la vie leur étoit odieuse, & qu'elle ne fût pour eux qu'une source de peines, ils n'adresseroient pas au Tout-puissant leurs vœux les plus ardens, pour qu'il voulût, en les attirant à lui, les décharger d'un poids aussi accablant. J'ai souvent entendu dire, & je l'avois imaginé moi-même, que chaque âge a ses plaisirs.

Si je ne me trompe, vous aurez bientôt cinquante ans : cependant vous me dîtes à mon dernier voyage, que, si quelque Divinité toute-puissante vous offroit de vous rendre votre premiere jeunesse, vous rejetteriez son offre, en préférant de rester au terme où vous êtes, si elle vous en laissoit le choix. J'imagine pourtant que vous n'ignorez pas que vous avez passé le tems que l'on appelle les beaux jours de la vie : deux lustres seulement vous éloignent de la vieillesse. Je me rappelle même que, lorsque je n'avois que dix-huit ans, je regardois un homme de votre âge comme un vieillard. Dites-moi, je vous prie, quelle réponse feriez-vous à un jeune étourdi, qui voudroit vous convaincre qu'il ne doit plus y avoir de plaisir

pour vous dans ce bas monde? Vous pourriez bien lui répondre, avec un peu d'humeur, que vous sentez très-bien que la source de la joie n'est pas encore éteinte dans votre cœur.

En effet, on goûte des plaisirs à l'âge où vous êtes : ces plaisirs, je crois, ont même un charme que n'ont pas ceux de la jeunesse : ce sont des plaisirs doux & modérés, dont le souvenir n'a rien d'amer ni de fâcheux : ce sont les plaisirs de l'ame : ils sont purs & satisfaisans. Bien différens de ceux de la jeunesse, qui sont le produit d'une machine exaltée, & n'ont d'agréable que le moment de la jouissance. Pourquoi dit-on communément d'un homme qui se livre avec excès & sans aucune réserve aux plaisirs, & se donne en spectacle par quelque incartade: il est jeune encore, avec l'âge il pourra se corriger? Notez bien que ce sont des gens de tous les âges qui le disent. N'en conclurez-vous pas avec moi que les plaisirs honnêtes & pris avec modération sont du goût de presque tout le monde, & l'on a bien raison; car c'est s'écarter absolument de la nature, c'est être sourd à sa voix, que de servir

une passion fougueuse, qui est toujours le fruit du délire.

Avouez qu'il seroit bien singulier que la jeunesse ne fût fondée à se croire solidement heureuse, qu'autant qu'elle mettroit dans la jouissance des plaisirs cette retenue & cette modération, en qui consiste la nature de ceux de la vieillesse. Il peut être vrai qu'il y a des plaisirs, dont les vieillards sentent la privation; mais qu'il y en ait aussi qui lui soient propres, & la dédommagent de la perte de ceux-là, c'est ce qu'on ne peut révoquer en doute. Au reste, il faut être vieux pour pouvoir en juger. Qui sait si nous serons assez heureux vous & moi pour acquérir ce droit?

Il est un plaisir dont l'attrait se fait sentir à tous les hommes, parce que c'est par lui que tout existe & tout renaît dans la nature, c'est le plaisir de l'amour. L'attrait de ce plaisir s'affoiblit par degrés; il paroît s'anéantir dans la vieillesse. Beaucoup de gens imaginent que c'est pour les vieillards une privation, dont rien ne peut les dédommager ni les consoler, & ils l'imaginent, parce qu'ils se persuadent

que l'homme n'exiſte que par la volupté.

Si on ne peut pas dire que l'homme ſoit privé d'une choſe, quand il ne la deſire pas, le plaiſir de l'amour ne peut plus être conſidéré comme un objet de privation pour les vieillards, attendu que le deſir en eſt éteint dans leur cœur; & encore ce deſir ſi naturel aux hommes n'a pas le même degré de force chez tous. Combien d'hommes ſont parvenus à ſecouer le joug de cette paſſion, qui toujours, ou preſque toujours ne devient tyrannique, que parce qu'on la flatte, & qu'on lui laiſſe prendre trop d'empire! Avec de la réſiſtance on parvient à la vaincre, & on lui fait lâcher priſe, au point même qu'elle ſe réveille difficilement. Il ſuffit de détourner ſon imagination ſur d'autres objets. Ce fut en bâtiſſant ſon ſyſtême de l'univers, que le grand Newton ſut triompher d'elle. L'on aſſure même qu'il mourut ſans avoir connu le charme attaché à l'union des deux ſexes. Il eſt pourtant à deſirer, pour la conſervation de l'eſpece humaine, que ce Philoſophe n'ait pas beaucoup d'imitateurs en ce genre. Adieu, Monſieur, je vous ſuis, *&c.*

LETTRE III.

De l'utilité du travail dans la jeunesse, pour se rendre la vieillesse agréable.

CONVENEZ, Monsieur, que l'éloquence a une grande puissance. Il ne falloit pas moins que la lecture du Prince des Orateurs, pour vous réconcilier avec la vieillesse. Céla prouve cependant que, quand on vous donne d'excellentes raisons, vous savez vous y rendre. J'aurois pu vous dire bien des choses, mais de moins fortes que Cicéron. Ajoutez qu'il a une maniere de dire, qui est bien éloquente; c'est par-là qu'il persuade: en un mot, vous ne pouviez mieux faire que de lire son Livre de la vieillesse. Aristippe (ne vous effrayez pas de mon ton d'érudition) Aristippe répondit à quelqu'un qui lui demandoit ce qu'il falloit apprendre à un enfant: *apprenez-lui de bonne heure ce qui doit lui servir quand il sera grand*: pour moi, je crois qu'il auroit dû dire, quand il sera vieux. La vieillesse est un âge dont on n'occupe pas assez les jeunes gens. Il faudroit leur faire sentir la nécessité qu'il

y a pour eux d'apprendre de bonne heure à se la rendre agréable. N'êtes-vous pas dans la persuasion, ainsi que moi, que Cicéron donne là-dessus les regles les plus sûres? C'est là un livre que je crois que l'on devroit mettre entre les mains des enfans. Il vaudroit mieux qu'ils s'appliquassent à l'apprendre par mémoire, que les Fables du corbeau & de la fourmi. N'avez-vous pas senti s'accroître votre amour pour la vertu, quand vous avez vu l'article où Caton dit que le grand soutien de la vieillesse est un long exercice & une longue habitude de la vertu. Ses fruits, dit-il, sont accompagnés d'une joie perpétuelle, que produit le témoignage de la bonne conscience, & le souvenir de tout le bien que nous avons fait. Ne prouve-t-il pas, par les exemples de Fabius Maximus, de Platon & du Poëte Ennius, que le travail & l'étude sont un préservatif assuré contre les dégoûts de la vieillesse? Un homme dont Caton a dit: « aussi » l'écoutois-je avec autant d'avidité, » que si j'eusse eu quelque pressenti» ment de ce que j'ai reconnu depuis, » qu'après sa mort je ne trouverois » plus personne dont je pusse rien ap-

» prendre » ; un pareil homme, dis-je, n'a sûrement pas eu à se plaindre de sa vieillesse. Sa société étoit trop attrayante pour qu'il ait jamais été abandonné.

Vous voyez, Monsieur, qu'en même tems que l'on se procure des ressources contre la vieillesse, on apprend encore à se rendre un citoyen utile à sa patrie dans tous les âges. « Je » ne fais plus la guerre, il est vrai », dit Caton, « mais je la fais faire, & je dé» cide dans le Sénat de celles qu'il faut » entreprendre, & de la maniere dont » on les doit conduire ». Il est bien satisfaisant, sans doute, d'avoir acquis le droit de tenir un pareil langage : ce droit est le fruit d'une jeunesse active & laborieuse, & d'une conduite sage & réglée.

N'admirez-vous pas ces étincelles qui s'élevent de tems à autre du beau génie de Voltaire ? Je suis bien sûr que vous voudriez être à portée de le voir & de l'entendre. N'êtes-vous pas persuadé qu'il s'amuse beaucoup lui-même, lorsqu'il travaille à nous enchanter ? Ses productions n'annoncent nullement un vieillard cha-

grin & difficile. N'en doutons pas un moment, Monſieur, la vieilleſſe n'eſt un poids que pour les perſonnes qui ont négligé de s'inſtruire des choſes utiles dans leur jeuneſſe, & pour qui par conſéquent tout le cours de leur vie a été un ennui continuel.

Peut-on ne pas prendre du goût pour l'étude, quand on lit ce que dit Caton : « mais il faut ſe ſouvenir qu'au lieu » que le trop de fatigue & d'exercice » abat le corps, c'eſt l'exercice qui » ſoutient l'eſprit ; & ce n'eſt que par » la faute des vieillards, qu'ils devien- » nent de ces vieillards de la Comédie, » dont parle Cæcilius, c'eſt-à-dire, » crédules, oublieux & dérangés ; car » ce n'eſt pas à la vieilleſſe qu'il ſe faut » prendre de ces défauts, mais à la lâ- » cheté, à la pareſſe & à la negligence » des vieillards ; & de la même maniere » qu'encore que la jeuneſſe ſoit plus » ſujette aux fougues & à l'emporte- » ment que la vieilleſſe, ces défauts ne » ſe rencontrent pourtant pas dans » tous les jeunes gens, mais ſeulement » dans ceux qui ont un mauvais natu- » rel : de même on ne voit pas que » tous les vieillards radotent ; & cela

» n'arrive qu'à des gens frivoles & de
» peu d'esprit ».

Voici un point qu'il est important de bien établir ; c'est que l'homme conserve dans la vieillesse les goûts qu'il a eus dans la vigueur de l'âge. Une fois que la jeunesse se sera bien pénétrée de cette vérité, on peut espérer qu'elle tournera ses vues vers des objets utiles, & qu'elle se choisira un genre d'occupations, auxquelles on peut fournir par les seules forces de l'esprit.

« Je sers mes amis, dit Caton :
» je ne manque guère de me trouver
» au Sénat ; &, non content d'y opiner
» comme les autres, j'y traite des ma-
» tieres importantes, après les avoir
» beaucoup méditées ». Je vous ai dit, Monsieur, dans mes dernieres Lettres, que chaque âge avoit ses plaisirs ; mais en pouvez-vous concevoir un plus grand qne celui de pouvoir dire, comme Caton : j'ai servi ma patrie par mon autorité, mes conseils & la force de mon esprit ; & ce plaisir semble être le partage des vieillards ; car ce sont eux qui, pour l'ordinaire, occupent les premieres places dans un Etat.

Licurgue, lorsqu'il donna ses Loix à Lacédémone, établit que l'on n'ad-

mettroit au nombre des Sénateurs ; que des hommes qui feroient âgés de foixante ans.

Enfin Caton avoue qu'il aimoit les feftins, mais moins pour le plaifir de boire & de manger, que pour celui de la converfation : c'eft qu'il connoiffoit tous les avantages de la tempérance, & il le prouve bien quand il dit : « mais » quand on y voudra regarder de près, » on trouvera que l'affoibliffement » même, que l'on croit que l'âge ap- » porte, vient plus fouvent de l'intem- » pérance & des débauches de la jeu- » neffe, que de la vieilleffe même, à » qui la jeuneffe ne tranfmet qu'un » corps déjà ufé & fans vigueur ». Ce feul article contient, comme vous le voyez, les plus excellens principes de morale. Eft-il un confeil de Médecine plus utile que celui qu'il donne, en difant qu'il faut combattre la vieilleffe, comme on combat les maladies, par un exercice modéré, ne prenant de nourriture que ce qu'il en faut pour conferver les forces, & jamais jufqu'à les accabler ?

Hippocrate a dit la même chofe dans un aphorifme : *non fatiari cibis, & impigrum effe ad laborem.* Il faut fortir de

table ſans être gorgé d'alimens, de maniere qu'on reſte diſpos au travail.

Cette leçon eſt utile pour tous les âges. Puiſſent les jeunes gens principalement la bien apprendre, & ne la jamais oublier! Quant à vous, Monſieur, il eſt inutile de vous recommander de la mettre en pratique. Toute votre conduite fait voir que vous avez pour objet de vous procurer une vieilleſſe toute ſemblable à celle qu'ont eue Caton & Fabius Maximus. Il eſt vrai que vous ne pourrez pas donner, comme eux, des leçons de guerre; mais il eſt d'autres manieres de ſervir utilement ſa patrie. Je vous ſuis pour la vie, Monſieur, *&c.*

LETTRE IV.

Les maladies des vieillards ſont moins nombreuſes & moins vives que celles de la jeuneſſe.

VOTRE Lettre, Monſieur, me fait entrevoir que vous êtes à-peu-près convaincu qu'un vieillard peut ſe promettre de goûter des plaiſirs, ſur-tout s'il a eu le ſoin de ſe les procurer de longue main. Il fera à coup ſûr les dé-

lices de la société, si né avec un bon esprit, il s'est donné la peine de bien étudier le monde, & qu'il se soit fait un bon recueil des événemens intéressans qu'il a été à même d'observer pendant le cours de sa vie. Il peut être assuré que, quand il en fera le récit, on l'écoutera toujours avec la plus grande attention : car, comme vous ne l'ignorez pas, les hommes, & entr'autres les jeunes gens, goûtent un vrai plaisir à entendre les témoins des histoires du tems passé. En tout on aime mieux écouter que lire. Mais quelle joie pour un vieillard qui raconte, quand il se voit écouté ! Sans doute, le bon vieux Nestor auroit beaucoup moins parlé, s'il n'avoit pas fait la remarque, qu'on prenoit plaisir à l'entendre : mais aussi, dit Homere, il y avoit quelque chose de plus doux que le miel dans tous les discours qui couloient de sa bouche.

Il est vrai, dites-vous, que cet exemple du vieux Nestor peut faire concevoir de flatteuses espérances ; mais il ne détruit pas toute espece d'inquiétudes. Quiconque a beaucoup lu, observé & médité, a bien de quoi adoucir les

peines de l'ame. Mais la vieilleſſe n'eſt-elle pas accompagnée de mille infirmités inévitables, contre leſquelles cette eſpece de ſecours eſt de nulle reſſource ? Raſſurez-vous, Monſieur, ſur la multitude des maux qui affligent la vieilleſſe. Mettez-vous bien dans l'eſprit que la tempérance & la conduite ſage & réglée, qu'exige néceſſairement l'uſage des moyens qu'il convient d'employer pour ſe nourrir l'ame, ſoutiennent les forces du corps, & lui conſervent une ſorte de vigueur, qu'on n'oſeroit eſpérer dans la vieilleſſe. L'hiſtoire de Maſſiniſſa peut en convaincre.

« A l'âge de quatre-vingt-dix ans, » où il eſt préſentement, eſt-il dit, » s'il ſe trouve à pied quand il lui prend » envie d'aller quelque part, il va juſ-» qu'au bout ſans monter à cheval: » s'il eſt à cheval, il ne met jamais pied » à terre pour ſe délaſſer; toujours la » tête nue, quelque froid ou quelque » pluie qu'il faſſe; & cette maniere de » vie lui a tenu le corps ſec & diſpos, » & capable de fournir à toutes les » fonctions de la royauté. L'exercice » & la tempérance, ajoute l'Auteur,

» peuvent donc conſerver aux vieil-
» lards même quelque choſe de leur
» ancienne vigueur ».

J'ai connu des vieillards frais & diſpos, qui avoient eu une jeuneſſe languiſſante. Une vie ſage & réglée, leur éloignement pour toutes ſortes d'excès avoient préparé cette heureuſe vieilleſſe exempte d'infirmités, & par-là ſi digne d'être enviée. La vieilleſſe n'a donc pas autant de maux à craindre qu'on l'imagineroit bien : peut-être même eſt-elle ſujette à un nombre de maladies moins conſidérables que la jeuneſſe & la vigueur de l'âge. Au moins peut-on dire avec aſſurance que les douleurs qu'elle reſſent, ſont moins aiguës & moins poignantes. En un mot, il en eſt de la nature de ſes maladies, comme de celle de ſes plaiſirs : elles ſont moins ardentes & moins violentes que celles de la jeuneſſe : ainſi ce qu'elle perd d'un côté, elle le gagne de l'autre. Cela prouve que tout eſt compenſé dans le cours de cette vie. Il n'eſt pas d'aventure ſi heureuſe, qui n'ait à côté d'elle quelque trait d'infortune ; comme il eſt des cauſes de conſolation pour les perſonnes qui

viennent d'essuyer de très-grands malheurs. Je desire que vous soyez autant heureux qu'il est possible de l'être. Je suis, Monsieur, &c.

LETTRE V.

La théorie de la vieillesse.

Vous avez beau m'accabler de vos reproches, Monsieur, vous ne parviendrez jamais à détruire ce maudit penchant que j'ai pour la paresse. Quand il est question de vous répondre, mon esprit paroît tout engourdi. Il est vrai que vous le mettez furieusement à la presse; car ce sont toujours de nouveaux problêmes à résoudre; enfin vous desirez que je vous explique la théorie de la vieillesse. La discussion en est difficile & de longue haleine: elle vous ennuiera peut-être; mais vous le voulez, j'y consens.

Vous connoissez le partage que l'on fait de la durée de la vie en différens âges, qui sont l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, le moyen âge & la vieillesse; & dans celle-ci sont comprises la caducité & la décrépitude. On fixe communément le commencement de

la vieilleſſe à ſoixante ans. L'enfance s'étend juſqu'à quatorze : ainſi l'adoleſcence, la jeuneſſe & le moyen âge comprennent l'intervalle depuis la quatorzieme juſqu'à la ſoixantieme année.

Que de révolutions ſe ſont opérées dans le corps d'un homme depuis l'inſtant de ſa formation juſqu'au tems de la décrépitude ! Quelle différence auſſi entre le corps qui commence à naître, & celui qui touche au moment de ſa ruine ! Dans l'un tout eſt molleſſe, flexibilité ; il ne préſente qu'une eſpece de bave ; l'autre, au contraire, eſt dur, ſec, raccorni : il eſt fragile, il eſt caſſant, ſi je puis m'exprimer ainſi. Toutes les parties d'un corps caduc ont l'air de vouloir ſe convertir en une ſubſtance vraiment oſſeuſe.

Concevez, Monſieur, divers degrés dans la conſiſtance de cette ſubſtance primordiale & univerſelle, qui forme & lie toutes les parties du corps ; vous aurez l'idée de la cauſe des différens âges d'un homme. Cette ſubſtance univerſelle, dont je parle, eſt le tiſſu muqueux ; c'eſt lui qui ſerré, plié & contourné de différentes manieres, forme & lie toutes les parties : il eſt le réſul-

tat des nerfs enduits de la matiere muqueuse. Les os qui présentent la substance la plus dure, peuvent se ramollir & se changer en une espece de gelée. Les arteres macérées dans l'eau prennent la consistance du tissu cellulaire. La même chose arrive aux tendons, aux cartilages, aux ligamens & aux muscles.

Le mouvement, qui constitue la vie, aide au développement des parties organiques, & favorise leur action, en qui consistent les différentes fonctions du corps; le mouvement, dis-je, est la cause qui opere ces merveilles; c'est lui qui conduit l'homme par une marche lente & insensible au terme de sa destruction.

L'embrion naît du mouvement. N'est-il pas vrai, Monsieur, que, lors des embrassemens qui ont pour effet la génération, les organes, qui dans l'un & l'autre sexe servent à cet acte merveilleux, sont dans l'orgasme? La semence dardée avec force dans la matrice, est agitée dans toutes ses parties: elle reçoit encore un nouveau degré d'action de la part de cet organe, qui éprouve tous les transports de l'amour;

& ce nouveau degré d'action, qui s'établit alors dans la matrice, s'y conserve bien long-tems encore après l'accouchement.

Je n'entreprendrai pas de vous expliquer le méchanisme de la formation de chaque partie. Une pareille entreprise est au-dessus des forces de mon entendement : c'est un mystere impénétrable, & en former le projet, ce seroit donner des marques de folie. Je sais pourtant, Monsieur, que vous goûtez une sorte de plaisir à lire les rêveries des hommes, & en cela je pense que vous n'avez pas tort ; car c'est souvent au milieu de ces broussailles que l'on rencontre le germe des systêmes les mieux combinés & les plus ingénieux. Je hasarderai donc de vous faire quelques observations sur la cause de la dureté des parties : c'est par cette route-là même que j'entreprends de vous conduire à la vieillesse.

Il n'est pas d'homme tant soit peu versé dans les connoissances anatomiques, qui ne sache qu'entre les parties molles, les plus sujettes à s'ossifier, sont les arteres, & singulierement l'aorte dans l'endroit où elle sort du

cœur. Le mouvement continuel des arteres eſt connu. Il eſt conſidérable dans le point qui ſe trouve le plus ordinairement oſſifié : or, ce mouvement, qui à la longue produit l'oſſification, n'eſt-il pas la cauſe du degré de conſiſtance que les vaiſſeaux ſanguins, & notamment les arteres, ont de plus que les autres parties molles? Ce que je dis-là ne doit pas paroître ſingulier; car d'autres l'ont dû penſer avant moi : mais voici l'endroit qui peut prêter à la critique.

Le cœur, les veines & toutes les groſſes arteres ont pour appui les parties oſſeuſes. Les os reçoivent donc l'impreſſion du mouvement qui n'eſt jamais interrompu dans les arteres : peut-être encore exercent-ils ſur elles une eſpece de réaction. Le premier, le plus long & le plus grand frottement ſe fait donc entre le cœur, les arteres, les veines & les parties oſſeuſes. L'épine de l'embrion ſemble être battue dans toute ſa longueur, d'un côté par le cœur & les arteres, & de l'autre, par l'effort de la matrice, qui, par ſon mouvement & comme cauſe extérieure, paroît diriger l'ordre des mouvemens dans le fœtus ; mais ne pour-

roit-on pas croire que le méchanifme de la premiere offification dépend de l'action réunie de toutes ces caufes, & que le point le premier offifié eft celui qui avoifine le plus l'endroit où fe rencontre le plus grand effort d'action ? L'endroit de l'échine, qui correfpond au cœur, feroit donc le point où l'offification auroit commencé ; comme dans les arteres le point qui fe trouve le plus communément offifié eft le commencement de l'aorte.

Si vous voulez, Monfieur, réfléchir un inftant fur la fituation du fœtus dans la matrice, il vous fera aifé de voir que fes membres font tellement pliés & difpofés, qu'il paroît prefque hors de doute que le principal effort des arteres fur le fémur, le tibia, l'humerus & le cubitus, fe fait dans la partie moyenne de ces os, qui eft le point où ils commencent à s'offifier. Vous aimeriez peut-être mieux une caufe finale ou un principe vital qui fût occupé de la formation de toutes ces parties.

Vous accorderez à ces différentes idées ce que vous croyez qu'elles méritent. Si vous n'êtes pas de mon fentiment, je

n'en

n'en prendrai pas d'humeur ; car je laiſſe à chacun la liberté de penſer. Il eſt pourtant vrai que, quand je diſpute, j'éleve un peu la voix de maniere à faire croire que je me fâche : croyez-moi, il n'en eſt rien. Penſez hardiment, & ne craignez pas que la différence qui pourroit être entre votre opinion & la mienne puiſſe jamais rompre le lien de l'amitié qui nous unit. Je vous ſuis pour la vie, &c.

LETTRE VI.

Des effets du mouvement par rapport à la conſervation & à la deſtruction du corps humain.

J'AUROIS pu faire ma derniere Lettre plus longue, Monſieur ; mais l'heure du ſommeil étoit arrivée : mes paupieres appeſanties me l'annonçoient. Comme je ne puis réſiſter au Dieu Morphée, quand il m'invite à jouir de ſes faveurs, j'allai me coucher. A mon réveil, j'ai médité ſur la même matiere; & quand une fois la machine s'eſt trouvée montée, j'ai pris la plume, & j'ai écrit ce que vous allez lire.

Le principe de la conſervation dans

l'homme eſt le même que celui de la deſtruction : ce principe eſt le mouvement. C'eſt lui qui produit le frottement, d'où naît l'endurciſſement des parties, comme on peut s'en aſſurer en voyant la main d'un garçon ſerrurier, ou de tout autre Artiſan. La même main prouve encore que le mouvement & l'action contribuent beaucoup à faire groſſir les parties.

La qualité des liquides ſuit aſſez l'état des parties ſolides : ils changent à meſure que les organes acquierent plus de force & d'énergie. Les liqueurs d'un poulet (dit M. d'Arcet, theſe de Paris 1762) qui d'abord n'eſt nourri que du blanc & du jaune de l'œuf, ſont blanchâtres, & ne préſentent qu'une eſpece de lymphe : on n'y obſerve ni bile, ni graiſſe. Il paroît enſuite quelques globules, dont le nombre augmente à proportion de l'accroiſſement. Ce que je viens de dire du poulet, continue-t-il, peut s'appliquer au fœtus, qui dans les premiers tems ne contient pas plus de ſang & de bile que le poulet : toutes ſes humeurs ſont douces : l'animal, après l'accouchement, ſe fortifie.

Si l'on n'obſerve pas encore de parties globuleuſes dans un embrion, il ne faut pas l'attribuer au défaut de mouvement; car il eſt plus vif & plus répété dans le fœtus que dans les vieillards, les jeunes gens & les enfans. Sans doute Hippocrate entendoit par la chaleur innée le mouvement ou la vie : or il dit que les enfans ont beaucoup de chaleur innée; & cette chaleur innée diminue à meſure qu'ils avancent en âge; mais le prodigieux accroiſſement du fœtus, dans l'eſpace de neuf mois, doit le faire ſuppoſer énorme dans l'embrion.

Je crois que vous conclurez de tout ceci, 1°. que les globules ſanguins proviennent de la chaleur excitée par le frottement des parties entr'elles, à moins que la couleur rouge du ſang ne ſoit l'effet d'un principe colorant, dont l'action ſe développe par le mouvement : 2°. que, quoique le mouvement ſoit conſidérable dans le fœtus, le frottement y eſt pourtant moindre que dans les enfans, parce que les parties ſolides n'ont pas aſſez de force, ou qu'elles ſont trop tendres ou trop molles. Ce ſont, en un mot, les li-

queurs qui prédominent dans l'embrion. Il regorge du mucus qui sert à les nourrir ; c'est par cette raison que la chair des jeunes animaux est tendre & blanche, & qu'on l'emploie dans les cuisines pour faire des gelées.

Les liqueurs d'un adulte sont plus travaillées que celles d'un enfant : son corps contient davantage de ce que l'on appelle sang, ou la partie globuleuse. Elles n'ont plus la même douceur que celles du fœtus : elles sont plus spiritueuses ; elles contiennent davantage de cette espece de gaz, ou de ces parties odoriférantes qui servent aux chiens pour reconnoître leurs maîtres au milieu d'une foule d'hommes considérable ; aussi la chair des vieux animaux fournit-elle la matiere des consommés, sorte d'aliment fort échauffant, & propre à ranimer une machine affoiblie & épuisée par une longue maladie, ou de grandes fatigues. Cet effet ou cette propriété des jus sert à faire reconnoître, par analogie, la qualité des liqueurs d'un homme qui approche de la vieillesse. Le mucus abonde dans le fœtus : les jeunes gens ont beaucoup de sang ; il y a moins de

l'un & de l'autre dans les vieillards, & le mélange en est moins parfait.

Le sang des vieillards est plus disposé à dégénérer & à se corrompre : il doit contenir une plus grande quantité de parties acrimonieuses, parce qu'il est moins épuré des humeurs excrémentitielles, que l'on fait tourner à l'acrimonie, & avoir une nature saline. Telles sont la matiere de la transpiration, les urines, la morve. Le sang d'un vieillard est plus avide, & differe beaucoup de celui d'un jeune homme, chez qui s'est faite la révolution de la puberté. A cette époque le mélange de la semence lui communique de la vigueur : il n'a pourtant pas encore entierement perdu cette douceur & cette qualité onctueuse qu'il a chez les enfans. Les organes eux-mêmes ont une force qu'ils n'avoient pas : toute la machine s'anime & s'enflamme : les yeux, la voix, tout annonce plus de force & de sensibilité : l'imagination s'échauffe; les desirs naissent. Tel est l'homme au moment qu'il reçoit son dernier degré de perfection, celui où se développe l'organe de la génération, d'où il paroît qu'il tire

toute sa force & toute sa vigueur. Il est agité de mille passions, qui le conduisent d'écueils en écueils. Heureux! s'il peut arriver au port, sans avoir fait naufrage. Le bonheur dont il doit jouir dans sa vieillesse, dépend beaucoup de la maniere dont il aura vogué sur cette mer orageuse. Nous tâcherons de lui indiquer la route qu'il doit tenir, en lui faisant connoître les abîmes dans lesquels il court risque de se précipiter, pour peu qu'il s'en écarte. Je remets à un autre jour à vous en entretenir. Je suis, &c.

LETTRE VII.

Le mouvement est plus vif & plus précipité dans les enfans que dans les vieillards.

VOUS êtes l'homme du monde le plus impatient. Croyez-vous donc qu'il soit possible de tout dire dans une Lettre: je ne fais pas tant de besogne à la fois ; d'ailleurs je n'ai rien qui me presse, que le desir de vous satisfaire : mais, si vous m'aimez autant que je me le suis persuadé, vous voudrez bien m'accorder un peu de répit. Main-

tenant je me repens de vous avoir avoué que j'étois pareſſeux; car je ſuis sûr que vous me preſſeriez moins. Vous prenez même vis-à-vis de moi le ton magiſtral : vous vous mêlez de me propoſer des queſtions auxquelles je dois répondre.

Eſt-il vrai, me dites-vous, que le mouvement ſoit plus vif & plus précipité dans le fœtus, que dans le vieillard ? Oui, Monſieur, & je ne vois pas même pourquoi vous affectez d'en douter. J'ai dit dans ma derniere Lettre, que le prodigieux accroiſſement du fœtus dans l'eſpace de neuf mois, devoit faire ſuppoſer que la chaleur innée étoit énorme dans l'embrion. Si vous m'accordez que l'accroiſſement dépend du mouvement, vous ſerez bientôt convaincu de la vérité de la propoſition que vous me priez d'éclaircir. D'abord je vous rapporterai quelques faits qui répandront la plus grande clarté ſur cette matiere : j'en tirerai des conſéquences, auxquelles j'ajouterai quelques réflexions qui pourront vous paroître ſingulieres ; mais je ne cours aucun riſque, car je ſais que vous les aimez.

1°. Si l'on tâte le pouls d'un enfant qui vient de naître, il eſt vif & précipité : celui d'un vieillard, au contraire, eſt lent ; ſes battemens ſont très-rares. Le pouls d'un vieillard ne ſe rapproche de celui de l'enfant, que lorſqu'il eſt fébrile : or, vous ſavez très-bien que le mouvement eſt beaucoup augmenté dans un accès de fièvre. A cette premiere conſidération, qui eſt du plus grand poids, il en faut joindre une ſeconde ; c'eſt que les enfans reſſentent à peine les fortes impreſſions du froid le plus aigu ; il faut les preſſer de s'approcher du feu : il n'eſt pas même néceſſaire qu'ils s'agitent pour n'en pas ſentir le beſoin ; bien différens en cela des vieillards, auxquels le froid le plus léger eſt à peine ſupportable, & qui, pour s'en garantir, ſont obligés de ſe vêtir avec des habits très-chauds. Les jeunes gens, & ſur-tout les enfans, ſuent très-facilement, & les vieillards fort peu.

Il eſt aſſez ordinaire que l'homme parvienne à ſon dernier degré d'accroiſſement à l'âge de vingt ans : la durée de ſa cruë ne s'étend guère au-delà. A peine même eſt-il arrivé à ce terme,

qu'il commence à se miner : mais la chose n'est bien sensible qu'à quarante ans : jusque-là il avoit conservé une grande partie de ses forces, quoiqu'à la vérité il fût moins souple & moins agile que dans la jeunesse. Il commence, à cet âge, à s'appercevoir qu'il n'est plus propre aux mêmes exercices, & qu'il soutient plus difficilement les travaux pénibles : il porte d'ailleurs des marques de sa décadence. Les rides sillonnées bien auparavant sur son front & autour de ses yeux décelent son âge : elles annoncent que le visage a commencé à se flétrir : son teint ne présente plus les lys & les roses. La peau s'est durcie ; elle n'est plus ni aussi blanche ni aussi douce au toucher, ni aussi moëlleuse : elle devient aride, brune & quelquefois basanée. Les traits du visage perdent leur beauté : ils s'alterent, parce que les os, acquérant plus de grosseur, ont plus de saillie, & que les parties molles, en s'affaissant, ne forment plus cet arrondissement d'où dépendent la régularité & la délicatesse des traits.

Comparez maintenant, Monsieur, le tems de l'accroissement avec celui

du décroiſſement, vous jugerez que la différence eſt grande. Elle eſt dans certains ſujets comme un eſt à trois : pour d'autres, comme un à quatre, &, pour quelques autres, comme un à cinq ; c'eſt-à-dire, qu'un corps qui emploie vingt ans à croître, en emploie quarante, ſoixante ou quatre-vingt à ſe détruire & à ſe miner : mais ſi, comme nous en donnerons la preuve, l'accroiſſement dépend du mouvement, & qu'il ſoit également le principe de la deſtruction, il faut néceſſairement ſuppoſer que le mouvement eſt trois fois moindre dans le corps d'un vieillard, que dans celui d'un enfant. Il n'y a point de proportion entre la quantité de mouvement dans un embrion, & celle d'un vieillard prêt à ſuccomber ſous le poids des années : car, depuis le moment de la premiere formation, le mouvement va toujours en décroiſſant. Quelque conſidérable qu'il ſoit dans un enfant qui vient de naître, ſa dégradation eſt telle, que la quantité de mouvement eſt moins conſidérable à trente ans, qu'elle n'étoit à vingt ; & à quarante il y en a davantage qu'à cinquante. On

peut dire la même chofe de chaque luftre & de chaque année.

La nature emploie fouvent les plus grands efforts pour procurer l'accroiffement. N'obferve-t-on pas tous les jours que les adolefcens qui éprouvent de grandes maladies, font beaucoup plus grands dans leur convalefcence, qu'ils n'étoient avant d'être malades : mille infirmités, auxquelles font fujets les enfans ; ces efpeces de fievres éphémeres qu'ils éprouvent, ne font que les fymptômes d'un effort que fait la nature pour étendre & déployer les parties. Comme les fievres ardentes qui arrivent dans la vigueur de l'âge, annoncent un grand effort de la nature pour détruire un embarras matériel, qui la gêne & la trouble dans fes fonctions ; de même, dans la plupart des maladies vives des enfans, la nature a pour objet l'alongement des membres & le développement des organes. Il arrive de-là que, quand les fievres font longues & vives, la crue eft bien plus forte & bien plus fenfible. J'ai été témoin d'un pareil effort dans une jeune demoifelle. L'eftomach chez elle paroiffoit être le lieu de la fcene prin-

cipale : elle vomiſſoit ſans ceſſe ; c'eſt-à-dire, que cet organe éprouvoit un ſpaſme continuel. Du même effort elle pouſſa une dent, & grandit de deux lignes. Elle fut ſouvent malade pendant la même année ; & cette année-là-même elle grandiſſoit à vue d'œil. Ces faits devroient toujours être préſens à l'eſprit des Médecins, afin de ne pas prendre le change ſur la nature de la cauſe de ces maladies : dans ces ſortes de cas la nature ne veut être qu'adoucie & calmée : elle n'a pas beſoin qu'on l'irrite par des remedes de toute eſpece.

Je vous laiſſe tirer la conſéquence de tous ces faits. N'eſt-il pas naturel de penſer que le mouvement eſt plus vif & plus précipité dans le fœtus & les enfans, que dans les vieillards ? La ſortie & la formation des dents, qui eſt accompagnée des mouvemens les plus vifs & les plus extraordinaires, ne prouve-t-elle pas que l'accroiſſement ſuppoſe un mouvement conſidérable ? Car la dent peut être conſidérée comme une augmentation dans le nombre des parties.

Comme il eſt inconteſtable que tou-

tes les parties du corps ſont actives & ſenſibles, l'on doit penſer qu'il y a plus de mouvement dans le corps d'un fœtus, que dans celui d'un vieillard. Il y a plus de vie, & en effet il y a plus de parties à mouvoir dans le premier, que dans le dernier. L'effet du mouvement eſt de durcir les parties : cet effet réſulte du rapprochement ou du collement des lames du tiſſu muqueux, leſquelles dans l'origine étoient diviſées. Ces lames, qui par le frottement ont été jointes & collées enſemble, ne ſont plus perméables : elles n'ont plus la même ſoupleſſe, ni cette action néceſſaire pour le méchaniſme de leur nutrition : elles ſe nourriſſent moins, elles ſont moins pénétrées d'humeurs : la preuve en eſt que toute la peau d'un vieillard s'affaiſſe, qu'elle contracte des rides, qu'elle ſe durcit & ſe raccornit en quelque ſorte. Mais quelle action, quel mouvement, quel frottement, quelle chaleur, en un mot, n'a-t-il pas fallu, pour qu'un corps, qui dans l'origine étoit tout aqueux, ait pu acquérir ce degré de dureté & de ſécheresſe qui s'obſerve dans les vieillards ! Si le mouvement ſe conſervoit au

même degré pendant toute la vie ; elle ne pourroit s'étendre auſſi loin qu'elle le fait chez certains individus, qui pouſſent leur carriere au-delà de cent ans. Méditez, Monſieur, ſur ces différens objets. Faites-moi part de vos réflexions. Je les attends & je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

Il y a une doſe de ſenſibilité & de mouvement plus forte dans l'embrion, que dans le vieillard.

DEPUIS que je ne vous ai écrit, Monſieur, j'ai paſſé quelques jours dans une maiſon de campagne, où s'eſt trouvée la compagnie la mieux choiſie. Je me ſuis livré à toute la gaieté dont je ſuis capable ; & ce qui m'a mis fort à mon aiſe à cet égard, c'eſt que la plupart des perſonnes avec qui j'étois m'ont paru & ſont en effet fort raiſonnables.

M*** votre ancienne connoiſſance & votre ami m'a demandé de vos nouvelles, & ſi je vous écrirois bientôt. Je lui ai répondu que j'avois quelques réflexions à ajouter à une réponſe que je vous avois faite, ſur quelques queſ-

tions que vous m'aviez propoſées : il a été curieux de les lire : c'eſt ce qui m'a fait différer d'un jour à vous envoyer ma lettre.

J'eſpere, Monſieur, que, quand vous l'aurez lue, vous ſerez moins étonné que jamais, qu'il y ait une doſe de ſenſibilité & de mouvement plus forte dans l'embrion que dans le vieillard. Les premiers rudimens d'un fœtus ſemblent être, pour la plus grande partie, formés de nerfs. L'embrion n'eſt, à proprement parler, que le germe de l'homme, la trame ou l'eſquiſſe de toutes ſes parties, & le moule de tous ſes organes. On ne ſait pas encore laquelle, ou du cœur ou de la tête, eſt formée la premiere. Une choſe certaine, c'eſt que l'époque de la premiere exiſtence de l'une n'eſt pas fort antérieure à l'autre. Une des parties les premieres ſenſibles à la vue eſt la tête : elle groſſit plus promptement que les autres. Il eſt de fait que preſque tous les enfans peuvent paſſer le reſte du corps par où ils ont paſſé la tête. Les parties les plus voiſines de la tête ſont celles qui ſe développent auſſi les premieres. Les bras ſont conſtamment plus

longs dans les enfans que les jambes & les cuiſſes. La formation & le développement ſucceſſif des parties devoient avoir lieu. Ce ſont les nerfs qui donnent le mouvement aux parties, & les rendent ſenſibles ; mais les nerfs prennent tous leur origine dans le cerveau. La moëlle alongée & la moëlle épiniere ne ſont que des prolongemens de la ſubſtance cérébrale. La tête doit donc être la premiere & la plutôt formée.

Si l'on ſuppoſe maintenant avec l'Auteur des Recherches ſur le tiſſu muqueux, que chaque organe eſt compoſé du même nombre de fibres dans les adultes des deux ſexes, comme dans les enfans. . . . . que le muſcle d'un Géant n'a pas plus de fibres, que celui d'un enfant ; qu'enfin les fibres nerveuſes ou primitives ne changent point. Il faut néceſſairement admettre que les nerfs, dans les enfans, ſont plus à nud, plus irritables par conſéquent, & plus mobiles, parce qu'ils ſont moins enduits de cette matiere muqueuſe, qui ſert à former & à groſſir les parties ſur le moule des nerfs. Dans les vieillards, ils ſont plus couverts de

mucus, qui, étant plus durci & devenu plus compacte, les met plus à l'abri des causes irritantes, & forme un obstacle à leur mobilité, en réunissant plusieurs faisceaux de fibres, qui dans l'origine étoient séparées.

Je vous ai dit, Monsieur, dans ma derniere Lettre, que si le mouvement se conservoit au même degré pendant toute la vie, elle ne pourroit pas s'étendre aussi loin que cela arrive dans quelques individus qui vivent au-delà de cent années. Cela est fondé en raison, & confirmé par l'expérience. La plupart des hommes, qui se livrent à des exercices immodérés, ou font de grandes débauches, & se procurent par-là un mouvement forcé; ces hommes-là, dis-je, deviennent vieux de bonne heure. Il est rare qu'ils fournissent une longue carriere. Les Paysans obligés à un travail pénible pour se procurer leur subsistance, ne vivent pas longtems : leur visage est aussi ridé à cinquante ans, qu'il l'est chez certains habitans des villes à soixante & dix ans.

La nourriture des Paysans est grossiere, & pour l'ordinaire d'une digestion très-difficile. L'estomac & les au-

tres viſceres, qui concourent à la digeſtion des alimens, ſont contraints de faire des efforts d'action prodigieux: il faut auſſi que les bras, les jambes & tous les muſcles ſoient dans un mouvement perpétuel, pour qu'ils puiſſent remplir leur tâche. Il réſulte un mouvement combiné des deux organes, l'intérieur & l'extérieur. Le collement des différens faiſceaux de fibres ſe fait bien plutôt. Les parties ſe durciſſent plus vîte, & la vieilleſſe arrive bien plus promptement.

Les hommes qui, par leur état, ſont obligés de faire à cheval de longues courſes, & de les répéter ſouvent, arrivent bientôt au terme de leur deſtruction. Il eſt même néceſſaire qu'ils ſoient nés avec la plus heureuſe conſtitution, pour qu'ils puiſſent y réſiſter quelque tems: tels ſont les Couriers du cabinet, & les Poſtillons des poſtes deſtinés à conduire les voyageurs.

Le mouvement du cheval un peu forcé produit quelquefois dans le corps le même effet qu'un accès de fievre. Non-ſeulement il excite une ſueur abondante, mais il occaſionne encore

dans les urines un dépôt pareil à celui qui s'y rencontre à la fin des maladies ou de plusieurs accès de fievre. Ce que je dis là, j'ai eu occasion de l'observer plusieurs fois sur moi-même. Je pourrois encore citer l'exemple des Piqueurs qui chez les grands Seigneurs sont destinés à conduire & à diriger les chasses. Ils deviennent vieux aussi avant le tems, sur-tout s'ils sont continuellement occupés.

L'usage immodéré des plaisirs de l'amour, l'excès habituel du vin, la passion du jeu sont encore des causes qui font vieillir : elles occasionnent dans les individus qui s'y livrent sans ménagement une agitation extraordinaire. On éprouve à la suite de chacun de ces excès une chaleur considérable, & le malheur est que l'un est souvent l'effet des deux autres. Le Joueur éprouve un tourment continuel : son ame est toujours partagée entre la crainte & l'espérance, & souvent elle est plongée dans le plus affreux désespoir. Il est dans un état d'effort habituel : son esprit est continuellement tendu : ses nerfs agissent sans cesse : ils doivent être dans une tension considérable. De-là

l'excès du mouvement, qui, s'il dure long-tems, conduit bientôt, de la maniere que nous l'avons dit, à la vieilleſſe. Vous êtes né avec du goût pour les plaiſirs, Monſieur; mais vous avez appris de bonne heure que la modération eſt la ſource du vrai plaiſir. Vous vous portez bien. J'eſpere que vous vivrez long-tems. Je ſuis, *&c.*

LETTRE IX.

Il y a pluſieurs centres d'action dans le corps humain.

JE m'occupe du matin au ſoir, Monſieur, pour pouvoir répondre à votre empreſſement. Vous voudriez ſavoir quelles ſont les maladies qui ſont propres à la vieilleſſe. Ce n'eſt pas encore ici le moment de vous en entretenir. Il y a bien des choſes à vous dire, avant d'entrer dans ce détail. Peut-être eſt-il néceſſaire de vous faire auparavant un tableau raccourci des maladies de l'enfance. Mais elles tiennent les unes & les autres à des principes qu'il eſt bon de développer.

La tête semble devoir exister, comme je l'ai dit, dans la Lettre précédente, avant toutes les autres parties, puisque c'est d'elle que l'action & le mouvement se distribuent à tout le corps par le moyen des nerfs, qui y prennent leur origine. La force du mouvement doit donc se diriger principalement vers la tête, qui est le premier centre d'action principal, qui soit établi. La tête doit être le terme aboutissant des grands efforts que fait la nature lors de l'enfance. Les faits viennent à l'appui de ce que je dis là: car l'on observe 1°. que les enfans sont sujets aux convulsions, soit qu'ils fassent des dents, qu'ils aient des vers, ou qu'ils soient attaqués de maladies éruptives, telles que la rougeole & la petite vérole. Les premiers symptômes sont presque toujours des mouvemens convulsifs. 2°. La tête est le siége du plus grand nombre des maladies des enfans: au moins reçoit-elle l'impression de celles qui peuvent être enracinées dans d'autres parties.

Cette marche dans les opérations de la nature, répond à ses vues: son objet principal est d'étendre & d'alonger les

différentes parties du corps : ses mouvemens doivent donc se porter à l'extérieur : ils doivent se porter en enhaut vers la tête, parce qu'elle est le principal centre de l'action alors existant. Le cœur a bien son influence sur le reste de la machine ; mais c'est toujours d'une maniere subordonnée au cerveau, puisqu'il est vrai que c'est de cette source qu'il tire sa faculté active. Destiné à être l'entrepôt des liqueurs, qui doivent se distribuer aux différentes parties par le moyen des arteres, il obéit à l'action des nerfs, qui retardent ou précipitent son mouvement, & dirigent le courant des humeurs vers l'endroit où va aboutir leur effort.

Quant à l'épigastre qui joue un si grand rôle dans les personnes du moyen âge, son action paroît presque nulle dans l'enfance. Le diaphragme, qui est la principale piece de ce centre, ne semble avoir d'autre effet, que d'aider & diriger en quelque sorte les fonctions vitales. Il faut pourtant convenir qu'il y a des enfans, chez qui il agit plus fortement. Ces enfans sont ceux qui montrent plus d'esprit & de raison

qu'on en a communément à leur âge : mais les maladies qu'éprouvent ces enfans ſont d'une autre eſpece que les maladies ordinaires de l'enfance : leur nature ſe rapproche davantage de celle des maladies des hommes faits, & même de celles des maladies des vieillards. Ils ſont moins ſujets aux galles, à cette eſpece de gourme qui infecte la peau & ſingulierement la tête des enfans. Le méchaniſme des maladies éruptives s'établit difficilement chez eux. Ce ſont les organes placés dans le ventre, qui ſont le plus ordinairement affectés ; tels que le foie, la rate & les glandes méſentériques.

Ces maladies ſont même d'un heureux préſage pour les facultés intellectuelles de l'enfant qui en eſt éprouvé. J'en ai connu pluſieurs qui avoient eu la rate obſtruée, & le ventre énormement gros : ils ſont gens d'eſprit, & ont un excellent jugement. Vous pouvez conclure de-là, Monſieur, que c'eſt avec une ſorte de fondement, que l'on dit d'un enfant qui montre un eſprit précoce ; il ne vivra pas, il a trop d'eſprit pour ſon âge. Il eſt certain que les eſpeces de maladies dont il peut être attaqué, ſont d'une nature plus

dangereuse que celle des maladies ordinaires de l'enfance. Chez les uns elles occupent les entrailles : chez les autres elles ont leur siege à la peau.

Vous devez conclure de tout ceci, Monsieur, qu'il y a plusieurs centres d'action dans le corps humain. La tête ou le cerveau est le premier : le cœur paroît être le second en date. Le troisieme est l'épigastre. Je puis y joindre un quatrieme ; ce sont les organes de la génération. Ne pourroit-on pas croire que la différence des tempéramens dépend beaucoup des divers degrés d'action qu'acquiert & que conserve l'un ou l'autre de ces organes ? ce qui leur donne plus ou moins d'influence dans les mouvemens de la machine. On peut se convaincre par l'observation, que les personnes bilieuses & mélancholiques ont un épigastre très-actif & fort sensible. Il semble que l'esprit aimable, qui fait le charme de la société, a moins besoin de l'effort de la région épigastrique : il est l'enfant légitime du cerveau, si je puis m'exprimer ainsi. L'organe de la génération, s'il prend trop d'ascendant, enflamme ; mais il trouble par la raison

même

même qu'il donne trop de force. Une grande aisance dans l'action du cœur favorise beaucoup sa force & son activité : aussi remarque-t-on que les jeunes gens qui ont un teint fleuri, qui portent la gaieté & la santé peintes sur leurs visages, sont les plus propres aux plaisirs de l'amour. Le cerveau, qui est l'organe de la raison & du jugement, le cerveau qui est la fabrique des idées, a besoin d'être aidé dans ses grandes opérations par la région épigastrique ; sans quoi il ne produit rien qui soit digne de fixer l'attention. Une saillie, un trait d'esprit sont les seules productions qu'il fournit, quand il ne reçoit de l'épigastre qu'un secours léger & de peu de durée. Une forte action dans le cerveau, secondée par celle de l'épigastre, forme le génie. Le génie suppose en outre une parfaite organisation de ces deux centres. L'œil annonce assez cette excellente constitution.

Les enfans, qui méritent d'être considérés comme des prodiges, soit par rapport aux progrès qu'ils font dans les sciences, soit par rapport à la force d'esprit qu'ils annoncent, ne sont pas

dans l'ordre de la nature : ce ſont des fruits qui mûriſſent avant le tems, parce qu'ils ſont gâtés. Les enfans ne ſont pas faits pour penſer, ni pour méditer. Si l'on écoute la voix de la nature, l'enfance n'eſt faite que pour agir. La méditation exige que l'homme qui s'y livre ſe recueille & ſe concentre en lui-même : mais, dans l'enfance, la nature fait effort pour s'étendre ; elle s'éparpille, au lieu de ſe concentrer, s'il eſt permis de parler ainſi. L'action paroît prédominer dans l'organe extérieur, que conſtituent la peau, les muſcles, les bras, les jambes & les cuiſſes. Forcer les enfans à l'étude, c'eſt aller directement contre le vœu de la nature ; c'eſt vouloir la contrarier dans ſa marche : mais, ſi l'on veut agir plus ſûrement, pourquoi ne pas épier le moment où l'on s'apperçoit que le diſcernement d'un enfant commence à ſe former ? C'eſt pour lors que l'on doit commencer à exercer leur eſprit. Combien d'hommes ont fait l'admiration de leur ſiecle, qui, dans leur enfance, n'annonçoient qu'une médiocre aptitude pour les ſciences ! Il y en a eu même qui ſont reſtés balours juſ-

qu'à un certain terme, où ils ont semblé recevoir l'impression d'une vive lumiere, qui, en excitant & réchauffant leur génie, l'a mis en état de produire les choses les plus étonnantes.

Vous savez aussi bien que moi, que les enfans contrefaits ont communément beaucoup de vivacité dans l'esprit. Ce fait vient à l'appui de ce que j'ai dit plus haut, qu'un enfant de beaucoup d'esprit est un fruit gâté, & qu'il ne faut pas forcer à penser les enfans, eux qui ne sont faits que pour agir. Les membres ne se difforment que parce qu'un vice intérieur, qui concentre l'action au-dedans, met obstacle au libre développement des différentes parties : il empêche qu'elles ne croissent également & dans la même proportion: en un mot, l'action chez les enfans doit être au-dehors, & non pas à l'intérieur. L'expérience vous a appris, aussi bien qu'à moi, qu'il faut long-tems méditer avant de pouvoir rien imaginer.

Je vous ai souvent entendu dire qu'après un travail d'esprit long-tems continué, vous vous étiez senti mal disposé pour les exercices du corps. Fai-

tes vos réflexions sur tout cela, & vous verrez si Jean-Jacques s'est écarté de la vérité dans son plan d'éducation. Montagne a parfaitement bien traité ce sujet. Lisez ses Essais : vous en serez content. Je vous laisse avec vous-même. Je suis, &c.

LETTRE X.

Le plus ou moins d'action dans l'organe intérieur change la forme des maladies.

Vous m'avez dit plusieurs fois que vous aimiez les petits chapitres. Je suis assez de votre goût : aussi lisai-je toujours avec plaisir ler Œuvres de Montesquieu. Quelqu'intéressante que soit la matiere contenue dans un chapitre, on aime à en voir la fin. Je crains, par cette raison, à laquelle j'en pourrois joindre d'autres, que mes Lettres ne soient trop longues, malgré l'attention que j'ai eue de les faire courtes. Il est certain que j'aurois pu renfermer dans la précédente une grande partie de celle que vous allez lire.

Le corps d'un homme se développe jusqu'à l'âge de vingt ans à-peu-près. Rien n'est encore changé par rapport à l'ordre & à la direction des mouvemens. La nature continue de diriger ses efforts à la tête & au-dehors. Ce que l'on observe à cet âge, c'est que les maladies tiennent plus du sang que des humeurs : elles sont plus inflammatoires : c'est l'espece de maladies propres à la jeunesse. Les jeunes gens sont fort sujets au saignement de nez. Elles sont toutes l'effet d'une espece de réplétion, qui se forme chez presque tous les hommes.

Bientôt après la nature semble se resserrer. Les saignemens de nez deviennent moins fréquens, & sont remplacés chez quelques individus par des crachemens de sang, par des inflammations soit du bas-ventre, ou de la poitrine. Les mouvemens s'étendent donc moins: alors l'épigastre a plus d'action; il est susceptible d'un plus grand effort. C'est le tems aussi auquel les grands talens commencent à se manifester. Mais ce qui répand une grande clarté sur ce que nous avons dit, & lui donne une apparence de vérité, c'est que le génie

eſt dans toute ſa force préciſément à l'âge où des maladies de toute eſpece annoncent que l'effort d'action prédomine dans l'organe intérieur : or, il eſt bon de donner une idée de ce que l'on entend par organe intérieur & par organe extérieur.

On diſtingue deux organes principaux ; l'un intérieur, l'autre extérieur. La peau, les grandes aponévroſes, les muſcles, les bras, les jambes forment l'extérieur : l'intérieur eſt compoſé de l'eſtomach, du diaphragme, du poumon, du foie, de la rate, du cerveau, du cœur, des arteres, des veines & des parties génitales. Chacun de ces organes a ſon action propre, & reçoit ſa doſe de mouvement, dont il ſe fait une circulation. Quand la circulation en eſt exacte & bien réglée, on peut conſidérer le corps dans le meilleur état de ſanté poſſible.

De l'idée d'une circulation du mouvement naît celle d'un tems marqué pour la fonction de chacun des organes ; mais cette idée paroît avoir un fondement ſolide, quand on fait attention que le deſir de manger renaît & ſe fait ſentir aux mêmes heures. N'ob-

ſerve-t-on pas encore que les perſonnes qui jouiſſent d'une parfaite ſanté, vont à la garde-robe tous les jours à la même heure? Voilà ce quel' on peut dire pour l'eſtomach & les inteſtins. L'on peut penſer la même choſe de tous les autres organes.

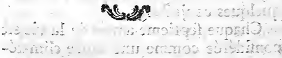
Les mêmes organes ne reçoivent pas dans tous les âges la même doſe d'action & de mouvement. Il eſt d'expérience que les enfans ne ſont pas ſuſceptibles de réflexions auſſi profondes qu'un adulte; & le jugement d'un jeune homme n'eſt pas autant formé que celui d'un homme qui eſt parvenu à l'âge de quarante-cinq ans. Les jeunes gens ſuent plus que les vieillards, & les vieillards urinent davantage que les jeunes gens. Des perſonnes qui avoient été conſtipées dans leur enfance ceſſent de l'être, lorſqu'elles arrivent à un âge plus avancé. Vous vous perſuadez aiſément, Monſieur, qu'il doit réſulter de-là un changement dans nos mœurs, dans nos inclinations, dans la force de notre eſprit & de notre diſcernement.

Il paroît qu'il eſt en quelque ſorte poſſible de déterminer l'action & le

mouvement vers certains organes. L'épigaſtre & le cerveau agiſſent certainement davantage dans un homme qui a contracté l'habitude de méditer, que dans celui qui n'eſt occupé que des exercices du corps, quoiqu'il puiſſe y avoir la même ſuſceptibilité dans l'un & dans l'autre. Le dernier reſte plus diſpos & plus léger que le premier : il conſerve plus de cette force athlétique. C'eſt ainſi que celui qui s'eſt fait une habitude des plaiſirs de l'amour, y reſte plus enclin, que s'il s'étoit continuellement occupé de l'étude des ſciences abſtraites ; ou qu'en réſiſtant à cette paſſion, il s'en fût abſtenu pendant quelque tems. L'éducation dirigée d'après ces vues peut avoir d'excellens fruits. Si l'on accoutume peu-à-peu un jeune homme à tourner ſon attention vers des objets utiles, il s'y portera de lui-même par la force de l'habitude. C'eſt de cette maniere qu'on peut préparer aux hommes une vieilleſſe heureuſe.

La jeuneſſe eſt fougueuſe, parce que c'eſt le tems de la plus grande force d'un homme. Le ſang, à cet âge, eſt plus animé. Les muſcles, ou, pour le

dire en un mot, l'organe extérieur est susceptible d'efforts plus constans. Son action n'est pas encore suffisamment balancée par celle de l'épigastre ou de tout l'organe intérieur : aussi n'est-on pas en droit d'attendre des jeunes gens de ces actions qui annoncent beaucoup de prudence & de profondes réflexions. La jeunesse est faite pour l'action, & non pas pour la diriger. Ce n'est pourtant pas que les organes, qui servent au méchanisme de la réflexion, n'y soient plus disposés à agir, qu'ils n'étoient dans l'adolescence : mais le changement ne se fait pas tout d'un coup ; la révolution n'arrive que par degrés, & n'est remarquable qu'à certaines époques. De-là est née l'idée que l'on s'est faite de l'influence des années climatériques, J'en parlerai plus au long dans la premiere Lettre que je vous écrirai. Je suis, &c.



LETTRE XI.

Des années climatériques.

Il eſt impoſſible, Monſieur, d'oublier les engagemens que l'on contracte avec vous : vous ſavez trop bien les rappeller. Il étoit cependant inutile que vous me fiſſiez une eſpece de ſommation de vous parler des années climatériques. Je ſuis aſſez exact à tenir les paroles que je donne. Je vous avois promis de le faire dans la premiere Lettre que je vous écrirois. J'aurois déjà ſatisfait à ma promeſſe, ſi le tems & mes affaires me l'avoient permis. Ne vous attendez pas que je vous apprenne là-deſſus beaucoup de choſes. C'eſt une marche que la nature emploie, & qu'elle ſemble vouloir nous dérober. Je parlerai ſeulement des faits. Je ne ſais pas même ſi je ſerai aſſez hardi pour haſarder quelques conjectures.

Chaque ſeptieme année de la vie eſt conſidérée comme une année climatérique. Les changemens qui ſe font dans le corps à ces différentes époques, les

ont rendues remarquables. Il paroît assez certain que la nature emploie constamment un septenaire, pour opérer ses grandes révolutions. Elle observe cette même marche dans les maladies; car les jours critiques sont le septieme, le quatorzieme, le vingt-unieme, le vingt-huit & le trente-cinq, & ainsi de suite. C'est à sept ans que s'acheve la dentition chez les enfans. Les organes de la génération se développent à quatorze ans. A vingt-un ans le corps se couvre de poils. On remarque à vingt-huit ans un changement dans l'ordre des mouvemens de la nature: il est très-sensible à trente-cinq ans. Jusques-là, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, le corps reste agile & plein de vigueur: les inclinations sont à-peu-près les mêmes, quoiqu'à proprement parler, les nuances du premier caractere soient moins fortes, & qu'elles soient déjà adoucies.

Dans les maladies on compte volontiers jusqu'à soixante-trois jours, qui forment neuf septenaires pour la crise. On calcule à-peu-près de même les années pour la durée de la vie. La soixante-troisieme année est réputée

une année climatérique, que beaucoup de perſonnes ne voient pas arriver ſans une ſorte d'effroi, & ce n'eſt pas ſans raiſon ; car on ne peut pas ſe diſſimuler que cette ſoixante-troiſieme année eſt un pas que bien des gens ne franchiſſent pas : mais auſſi quand on le paſſe, il ne reſte plus d'époque à craindre : on fait un nouveau bail, qui peut durer long-tems.

On donne le nom de criſes aux révolutions qui terminent heureuſement les maladies. Il faut qu'une maladie ſoit bien légere, ſi pendant ſon cours il n'en arrive pas pluſieurs. Celles qui ſurviennent dans les premiers ſeptenaires des longues maladies, ne ſont pas fort ſenſibles : elles le deviennent davantage à la fin du ſecond & du troiſieme ; après quoi la maladie file, ſi je puis m'exprimer ainſi, ju'qu'à ce qu'enfin le malade éprouve quelque légere ſecouſſe qui aſſure ſa ſanté.

S'il étoit poſſible de comparer la vie d'un homme à une maladie, il faudroit conſidérer toutes les révolutions qu'il éprouve, comme des révolutions critiques, qui ſe ſont préparées de loin, & deviennent plus ſenſibles à

la fin de certains ſeptenaires. Les criſes dans les maladies ſuppoſent une nature active, à qui il reſte aſſez de forces pour détruire & vaincre les embarras qui la gênoient. Si les forces lui manquent, ou que les embarras ſoient trop conſidérables, elle ſuccombe : ſouvent auſſi ne peut-elle pas prolonger la vie d'un homme au-delà de quelques ſeptenaires, parce qu'il exiſte un vice intérieur, un déſordre qui trouble tellement ſes fonctions, qu'elle ne peut plus y rétablir l'ordre.

C'eſt par le moyen de cette circulation de mouvement, que j'ai ſuppoſée, & que d'autres ont admiſe avant moi, que s'exerce la fonction de chaque organe. Dans certaines maladies la fonction de quelque organe eſt augmentée ; c'eſt-à-dire, qu'il reçoit plus de mouvement & plus d'action ; parce que la nature l'a deſtiné à agir principalement pour préparer & évacuer un excès de matiere qui la gêne & la tourmente, & qui dérangeroit l'ordre de ſes opérations, ſi elle en reſtoit ſurchargée plus long-tems. C'eſt la matrice, par exemple, qui prépare & ſert de voie excrétoire au ſang, qui fait la matiere

des regles à l'âge de puberté, qui eſt le tems où elle commence à jouer un rôle dans la machine, & qu'elle devient ſenſible & active. Elle reçoit ſa doſe de mouvement, ainſi que les autres viſceres; mais chaque mois, vers la fin de chaque quatrieme ſeptenaire, elle exerce un empire abſolu ſur toute la machine; elle ſemble abſorber toute l'action & la plus grande partie du mouvement; & ce qui le fait croire, c'eſt que l'action des autres organes paroît être ſuſpendue. Les femmes, dans ce tems, éprouvent divers accidens. Le mouvement excrétoire des regles peut donc être regardé comme un mouvement critique, ou les regles ne ſemblent être qu'une évacuation critique.

Quand les femmes jouiſſent d'une parfaite ſanté, le tems de la révolution des regles ne varie pas ou preſque pas: il n'en eſt pas ainſi quand elles éprouvent quelques violens chagrins. Un fort ſaiſiſſement peut arrêter ou empêcher l'écoulement des regles. L'épigaſtre pour lors reçoit toute l'action: la matrice n'agit plus ou très-foiblement; de ſorte qu'elle ne peut conſom-

mer l'ouvrage dont elle eſt chargée.

Une ſuppreſſion ou une diminution dans l'écoulement des regles rend les femmes malades, & leur cauſe des indiſpoſitions que l'on tente en vain de détruire par le moyen de la ſaignée, ou des autres remedes : il faut néceſſairement attendre la révolution ſuivante. Il eſt aſſez ordinaire que les regles, ſi l'on n'a pas trop tracaſſé la nature, ſe rétabliſſent d'elles-mêmes, & dès ce même moment tous les accidens ceſſent. Les regles d'une femme peuvent être ſupprimées pluſieurs mois de ſuite, ſans qu'elle ſoit attaquée d'une maladie vive du genre inflammatoire : c'eſt cependant ce qui devroit avoir lieu, ſi, comme on le croit communément, les regles étoient l'effet de la pléthore de la matrice. Il eſt plus naturel de conclure de tous ces faits, que les regles peuvent être & ſont en effet précédées d'une pléthore générale; mais qu'elles s'évacuent par l'action de la matrice, qui, dans ce tems-là-même, reçoit une doſe de mouvement plus forte. On peut croire encore qu'il doit ſe faire une circulation de mouvement par tout le corps, puiſque les regles

ont un tems marqué, qui ne varie presque jamais.

J'ai dit (& c'est l'observation de tous les tems qui nous l'apprend) qu'à chaque septieme année il se passoit quelque chose de remarquable dans le corps humain. Seroit-ce quelque organe qui se développeroit alors, ou qui acquerroit un nouveau degré de force? Ce qui mérite d'être observé, c'est qu'il s'évacue un superflu d'humeurs dans ces différentes révolutions, ou qu'il se forme des dépôts. Je les attribuerois volontiers à un serrement considérable, qui doit se faire & se fait en effet lors des grands efforts de la nature. Les liqueurs étant pressées comme dans une éponge, se portent dans les endroits auxquels va se terminer le grand sac cellulaire. C'est sans doute là la cause des gales & des glandes qui s'observent à la tête & au col des enfans & des adolescens. La tuméfaction des glandes est un indice assez sûr de l'accroissement des enfans. J'ai connu un jeune homme âgé de quatorze ans, dont les glandes mammaires se durcirent, & finirent par être gonflées un assez long espace de tems. On

connoît assez la correspondance de l'organe de la génération avec les mammelles. Les glandes des aines, du col & des aisselles ne seroient-elles pas destinées aussi à servir de contrepoids aux divers organes de l'intérieur du corps? Elles paroissent au moins servir de réservoir aux humeurs, lors des grands serremens du tissu cellulaire. Ces gonflemens des glandes sont des especes de petits dépôts critiques, qui tous sont terminés par la grande révolution septenaire que la nature a en vue, & dont elle est occupée.

Toutes les femmes ne sont pas également malades aux approches de leurs regles. Quelques enfans n'ont que de légeres incommodités dans le tems de leur croissance. Enfin il y a eu des hommes qui ont joui constamment d'une bonne santé, & ont passé toutes les époques où se font les révolutions de l'âge, sans jamais avoir éprouvé le moindre accident fâcheux. Une heureuse constitution, une vie frugale, une conduite sage & réglée peuvent procurer de si précieux avantages. Les personnes qui parviennent à la plus longue vieillesse, ont rarement été

malades ; & parmi ceux-là le plus grand nombre ont usé des plaisirs avec modération. Cette longue vie a été le fruit de la tempérance. Il résulte de-là que, quand les mouvemens de la nature continuent de se faire régulierement & avec une sorte d'aisance, les changemens nécessaires qui se font dans la direction de ces mouvemens, n'excitent pas de grands orages, parce que la nature n'y rencontre aucun obstacle qui s'oppose à ses vues. Il faut que le corps soit malade, pour qu'il en arrive. Vous êtes du nombre de ces hommes privilégiés. Vous recueillez le fruit de votre vie frugale & laborieuse. Continuez à vous conduire comme vous avez fait jusqu'ici : vous aurez une vieillesse longue & agréable. Je le desire & je suis, &c.

LETTRE X.

Des causes des grandes révolutions qui se font dans les années climatériques.

VOTRE Lettre m'annonce, Monsieur, que l'année soixante-trois vous tient singulierement au cœur. Il est vrai que vous n'avez plus à redouter les autres années climatériques, puisque vous les avez passées sans aucun accident. Vous tâchez de couvrir votre peur du voile de la curiosité, & vous prenez occasion de-là de me faire des complimens, pour m'engager adroitement à vous parler des causes qui peuvent rendre cette année si dangereuse. Il pourroit être vrai, dites-vous, que les orages qui arrivent à chaque septieme année de la vie d'un homme, fussent occasionnés, ou par le développement du jeu de quelque organe, ou par le changement qui se fait dans l'ordre & la direction des mouvemens; & ce qui vous fait concevoir la possibilité de ces choses, c'est que les jeunes filles

ſont fort incommodées, quand elles touchent au moment d'avoir leurs regles pour la premiere fois. Un poiſon, ajoutez-vous, cauſe des coliques affreuſes, des vomiſſemens, un friſſon qui continue juſqu'à ce qu'il ait ceſſé d'irriter les entrailles.

Un froid humide qui ſaiſit ſubitement, rend malade, & occaſionne un catharre & la fievre. Un homme de trente-cinq ans éprouve ſouvent de très-longues incommodités, qui ne ſe terminent que par un accès de goutte ou un flux hémorrhoïdal. Ce ſont-là, dites-vous, des maladies dépendantes, les unes du développement des organes, les autres d'un changement dans l'ordre & la direction des mouvemens. Mais pourquoi me demandez-vous? l'année ſoixante-trois eſt-elle climatérique? Car, à cet âge, il ne ſe fait plus de développement d'organe, & la nature n'a plus qu'une marche uniforme à ſuivre : le reflux ou le rapport des mouvemens s'eſt fait depuis long-tems. L'organe extérieur a perdu, il y a long-tems, ſa grande activité.

La vie de l'homme a ſon apogée, ainſi que le ſoleil, & peut-être la mar-

che que suit la nature à cet égard, est-elle comparable, jusqu'à un certain point, à la maniere dont cet astre fait sa révolution annuelle. Il n'est pas plutôt au point qu'on appelle son apogée, qu'il décrit le commencement d'un nouveau degré, pour se rapprocher du point de son périgée. De même le corps n'a pas plutôt touché le dernier degré de son accroissement, qu'il commence à se détruire: mais, par les raisons que j'en ai données dans quelques-unes de mes Lettres, il emploie plus de tems à se détruire, qu'il n'en avoit mis à se perfectionner. J'ai établi qu'il y avoit une espece de dégradation de mouvement depuis le premier instant de l'existence de l'embrion, jusqu'à l'entiere destruction de la machine: c'est-là la vraie cause de cette lenteur.

Le corps ne se détruit que parce que la vie cesse absolument dans toutes ses parties: mais, comme la destruction ne s'opere que par degrés & d'une maniere lente, on doit croire qu'il y a certaines parties qui d'abord cessent de vivre, & que le nombre en grossit tous les jours. La matrice chez les fem-

mes eſt un exemple qui prouve que des organes qui ont été doués de la plus vive action, peuvent la perdre & redevenir inactifs : mais ne peut-on pas ſuppoſer qu'à l'âge de ſoixante-trois ans l'action s'éteint abſolument ou en très-grande partie dans quelque organe, ce qui peut donner lieu à de grandes révolutions, dont l'effet eſt de conduire au tombeau?

Les femmes ſont expoſées aux plus grands dangers, quand elles perdent leurs regles : cette époque eſt funeſte à un très-grand nombre. La ceſſation des regles a des ſuites qui ſont quelquefois très-longues : elle occaſionne ſouvent la maladie de quelqu'autre viſcere eſſentiel à la vie.

N'eſt-il pas vraiſemblable, Monſieur, que la cauſe de tous ces grands accidens, eſt le trouble ou le dérangement qui arrive dans la circulation du mouvement? La matrice, du moment qu'elle commence à agir, en reçoit une forte doſe : il s'y fixe même aſſez long-tems à chaque mois, & ſur-tout pendant les groſſeſſes. Tous les organes alors ſemblent lui être ſubordonnés. Mais que devient ce mouvement, qu'elle

ne reçoit plus après la cessation des regles ? Sans doute il doit s'éteindre absolument, ou se reporter aux autres organes, ou, pour mieux dire, il doit prendre un nouveau cours, une nouvelle direction : mais ce changement ne peut pas se faire, sans que la machine éprouve des désordres & de grandes secousses. La cessation des regles a à-peu-près les mêmes suites que leur suppression ou la grossesse. Combien d'accidens n'éprouve pas une femme grosse, jusqu'à ce que les organes du ventre déplacés & dérangés par la matrice qui remonte dans le grand bassin, aient repris une assiette ferme, & que les mouvemens troublés par l'action constante de l'uterus aient repris un nouvel ordre ?

Les capsules atrabilaires, ou reins succenturiaux, sont presque aussi grosses que les reins mêmes dans les enfans ; mais elles ne croissent pas avec l'âge, comme les autres parties du corps : au contraire, elles diminuent plus qu'elles n'augmentent. On peut donc croire que les capsules ont dans le fœtus, & peut-être aussi dans les enfans, un usage bien plus étendu que

dans les adultes. Ne feroient-elles pas comparables, par rapport à leur action, à la matrice, qui n'en a une bien marquée, que depuis l'âge de puberté jusqu'à l'entiere cessation des regles ?

Le thymus, qui est d'un volume assez considérable dans les enfans, se flétrit & se desseche dans les adultes, à mesure qu'ils avancent en âge : elle est presque effacée dans les vieillards. L'histoire de cette espece de glande nous fournit la preuve la plus complette, qu'il existe des organes, dont l'action & le mouvement s'éteignent en grande partie, si ce n'est pas en totalité, pendant le cours de la vie. Il seroit difficile d'en fixer l'époque : peut-être aussi ne perdent-ils leur action que peu-à-peu, de maniere à ne pas exciter de révolution. Ils différeroient en cela de la matrice, qui n'agit jamais avec plus de force, que lorsqu'elle touche au moment d'être privée de sa plus vive action. Il y a beaucoup de femmes qui ont des pertes, quand elles sont prêtes de n'avoir plus leurs regles.

L'année où les femmes perdent leurs regles, peut être considérée comme leur année

année climatérique. Le temps de cette révolution eſt auſſi funeſte que l'année ſoixante-trois eſt effrayante pour les hommes ; & quand elles ſurvivent à cette époque, elles ſont, ainſi que les hommes qui ont paſſé ſoixante-trois ans, à-peu-près sûres de devenir vieilles, pourvu que d'ailleurs il ne ſurvienne pas quelqu'autre cauſe de maladie : tels ſont les excès dans le boire & dans le manger, les alternatives du chaud & du froid trop ſubites, les paſſions de l'ame.

Les femmes qui ſont nées avec une bonne conſtitution, & qui d'ailleurs ont mené une vie ſage & réglée, ſont bien moins malades que celles qui ont un corps débile, & qui ſe ſont livrées avec excès aux plaiſirs, & ſont agitées de mille paſſions. Il en eſt de même des hommes. La ſoixante & troiſieme année n'eſt pas accompagnée d'accidens auſſi graves pour ceux qui ſont ſobres, & n'alterent pas leur ſanté par des excès en tout genre : la révolution eſt à-peine ſenſible. Ils reſſentent tout au plus quelques incommodités. Il s'établit un nouvel ordre de mouvemens qui n'éprouve

peut-être plus aucun changement, & ne finit qu'avec la vie.

La nature jusqu'à soixante-trois ans conserve de la force : tous les organes ont donc encore de l'activité ; mais, généralement parlant, elle commence à devenir languissante à cet âge. Le corps est moins agile ; ses mouvemens sont moins libres : les opérations de l'esprit sont plus lentes : les hommes ont moins d'appréhension : les faits ne se gravent que difficilement dans la mémoire : les membres ont moins de vie ; ils deviennent tremblans. Premierement les mains semblent perdre plutôt que les jambes leur force & leur fermeté ; d'où l'on pourroit conclure que les parties dont le développement s'est fait le premier, sont celles qui s'affoiblissent d'abord.

N'avez-vous pas fait la remarque, ainsi que moi, Monsieur, que des hommes qui avoient conservé de la fraîcheur jusqu'à soixante ans, ont reçu tout-à-coup les empreintes de la vieillesse ? C'est même une regle assez générale, que les hommes, à cet âge, paroissent vieillir tout-à-coup. Un an

l'abſence rend ce changement très-ſenſible. La peau du viſage devient flaſque : les rides deviennent plus profondes & ſe multiplient : les jambes diminuent auſſi, & deviennent peſantes : en tout le corps s'appeſantit. Il eſt viſible que tout l'organe extérieur a perdu une grande partie de ſon action : mais s'eſt-elle éteinte abſolument, ou n'a-t-elle fait que refluer vers l'organe intérieur ? Le cerveau lui-même ne paroît plus avoir la même activité, puiſqu'il eſt vrai que les opérations de l'eſprit ſont devenues plus lentes. Un vieillard a beaucoup moins de ſenſibilité, qu'il n'en avoit dans la vigueur de l'âge : il n'eſt plus ſuſceptible des mêmes ſenſations : ſes ſens ſont plus émouſſés. Le corps d'un vieillard eſt froid : il a donc moins de mouvement. Son ame eſt moins en bute aux paſſions.

Les parties ſe durciſſent avec l'âge. Eſt-ce à cet endurciſſement qu'eſt dû le changement qui ſe remarque ? Il eſt aſſez naturel de ſuppoſer que des parties devenues & plus compactes & plus dures doivent perdre leur flexibilité, leur mobilité & une partie de leur ſenſibilité. La main d'un Artiſan, durcie &

rendue calleuse par le travail, sent à peine les impressions du corps le plus chaud : croyez-vous qu'une pareille main fût propre à exécuter les tours d'un Escamoteur ? Je crois que celui-ci a besoin de doigts plus souples, & d'une main plus agile.

Il n'est point du tout aisé de déterminer si le cerveau & les nerfs éprouvent le même changement que toutes les autres parties du corps : car, de ce que la sensibilité & la mobilité sont de beaucoup diminuées dans un vieillard, on n'en peut pas conclure qu'il s'est fait une altération dans les parties nerveuses & primitives. Il suffit, pour que leur action soit diminuée, que le mucus qui les enduit se soit durci : par cela seul, les organes des sens peuvent s'émousser ; car la dureté devient un obstacle au jeu des parties, & les rend moins sensibles : peut-être devient-il nécessaire, pour que les opérations du cerveau soient plus parfaites, que les divers organes agissent avec une pleine liberté & une grande aisance. Le délire arrive souvent sans qu'il y ait aucune lésion dans le cerveau. Une respiration courte & précipitée, le tremblement

de tout le corps l'annoncent ordinairement, quand il doit arriver, & l'accompagnent quand il existe : il survient assez souvent, lorsque, dans une maladie, le travail de la coction se fait dans la région épigastrique ; le diaphragme gêné dans son mouvement, se contracte plus fréquemment. La contrainte qu'il éprouve rend même ses mouvemens légérement spasmodiques. Le délire se manifeste principalement pendant le tems du redoublement : c'est même quelquefois le seul tems où il y en ait ; car une fois que le redoublement a fini, les malades reprennent leur bon sens, & sont en pleine connoissance. Le délire naît donc, comme vous le voyez, du trouble & de la grande agitation : il accompagne sur-tout l'effort extraordinaire ou la gêne du diaphragme.

Le jeu du diaphragme influe pour beaucoup sur le jeu ou dans les opérations du cerveau : dans ses momens d'effort, il semble emprunter l'action de toutes les parties du corps, tant intérieures qu'extérieures : c'est-là un fait de la vérité duquel on peut se convaincre, en considérant ce qui se passe dans

un homme qui en écoute un autre avec une forte attention : ses yeux, sa bouche, ses oreilles, sa peau, ses organes, sont fortement tendus, & tous à la fois. Dites-moi, je vous prie, ce qui vous arrive, quand vous êtes livré à vos profondes méditations : n'est-il pas vrai que vous ne voyez rien de tout ce qui se présente à vos yeux, & que vous n'entendez rien de tout ce qui frappe vos oreilles? Tirez la conséquence de tous ces faits : ne vous paroît-il pas évident que, quand presque tous les ressorts de la machine se sont durcis, que l'action est en partie éteinte dans les diverses parties du corps, que les organes des sens sont privés d'une partie de leur faculté active ; ne vous paroît-il pas évident, dis-je, que les opérations de l'ame doivent être moins parfaites ?

Le méchanisme de la réflexion & de la pensée ne s'établit que difficilement. L'on saisit avec peine les idées & les rapports qu'elles ont entr'elles. L'altération qui survient dans la machine, doit donc diminuer les forces de l'entendement : ainsi l'organe extérieur, n'ayant que peu d'action, n'est plus ca-

pable de contre-balancer, ou de concourir au jeu du diaphragme, ni à celui du cerveau : cette ſeule cauſe peut produire tous les changemens qui arrivent dans un homme de ſoixante & trois ans.

On ne peut pas croire que le cerveau éprouve aucune altération à cette époque, puiſque les hommes conſervent la faculté de penſer & même d'imaginer dans un âge bien plus avancé. Sophocle a compoſé des Tragédies juſques dans la vieilleſſe la plus avancée. L'on rapporte, à ce ſujet, que ſes enfans trouvant que cette application lui faiſoit négliger ſes affaires, le pourſuivirent pour le faire interdire. Sophocle, pour toute défenſe, ne fit que lire aux Juges la Tragédie d'Œdipe qu'il venoit d'achever ; & leur ayant demandé s'ils trouvoient que cette Piece fût d'un homme qui avoit perdu l'eſprit, il fut renvoyé de l'action que ſes enfans avoient intentée contre lui.

Cette aptitude au travail, cette faculté de penſer, d'imaginer, que conſervent quelques vieillards, eſt le fruit d'une application conſtante, d'une étude aſſidue & d'un exercice continuel. Les

organes qui servent au méchanisme de la pensée & de la réflexion, se sont, pour ainsi dire, fortifiés de la perte qu'ont soufferte les autres. L'action s'y porte, comme par une pente préparée par l'habitude. Ajoutez encore que la vie de cette espece d'hommes est une vie douce, tranquille, soutenue par la sobriété & la tempérance: leurs ressorts ne sont pas usés par les excès, auxquels conduit presque toujours le goût des plaisirs. Quelle joie pour vous, de prévoir que vous aurez une vieillesse exempte d'infirmités, & de penser que vous avez peu à craindre les risques du passage de l'année climatérique soixante & trois! Je suis, &c.

LETTRE XIII.

Récapitulation de ce qui a été dit dans les douze premieres Lettres.

Je me prépare, Monsieur, pour un voyage qui se fera par un tems très-froid; car il gele fort, & la terre est toute couverte de neige. Dieu veuille que ce tems continue, parce que nous

resterons moins long-tems en route. Je dois voyager en Allemagne, dans la partie qui avoisine les montagnes du Tirol. Ne vous attendez pas à recevoir de mes nouvelles d'ici à mon retour : alors je continuerai de vous parler de la vieillesse. La théorie, comme je vous l'avois annoncé, en est un peu longue : mais les détails dans lesquels je suis entré, seront d'un grand secours pour quiconque voudra se former une bonne idée de la nature des maladies qui lui sont propres.

Je vais cependant, avant mon départ, vous faire un précis des principaux sujets que j'ai traités dans les différentes Lettres que je vous ai écrites. Je vous ai dit que la vie est partagée en différens âges, l'enfance, l'adolescence, &c. que le principe de la vie est celui de sa destruction; que le mouvement entretient l'une, & amene l'autre. J'ai établi que le corps d'un enfant étoit plus mobile & plus sensible que celui d'un adulte, & bien davantage que celui d'un vieillard. J'ai cru en faire connoître la cause, en disant que la substance nerveuse est proportion-

nellement plus abondante dans un enfant, que dans un adulte.

Il est de fait que la matiere cérébrale, qui fournit les nerfs, existe chez les enfans telle à-peu-près qu'elle doit être chez les adultes : cette opinion est fondée sur la grosseur de la tête des enfans, qui l'emporte de beaucoup sur celle des autres parties du corps, & qui semble n'augmenter que parce que les os, les muscles, les aponévroses & la peau acquierent plus d'épaisseur.

La nature tend à alonger & à développer les parties ; aussi ses mouvemens se dirigent-ils au-dehors & vers la tête, où réside le premier centre d'action qui s'est établi. C'est-là qu'aboutissent les mouvemens de la nature; elle est le siege de la plupart des symptômes qui accompagnent les maladies des enfans.

Quand le corps est parvenu à son dernier degré d'accroissement, la nature affecte une autre marche : elle se replie sur elle-même ; elle concentre ses mouvemens ; ce que l'on connoît encore par la nature & le siége des accidens qu'éprouvent les jeunes gens. Ils

ſont ſujets aux crachemens de ſang, aux pleuréſies, à la phtyſie. Dans le moyen âge, elle deſcend, elle dirige ſes mouvemens plus au-dedans : c'eſt ce qu'indique la nature des maladies propres à cet âge. Telles ſont les coliques hémorrhoïdales, les hémorrhoïdes, la goutte, les ſpaſmes du ventre, l'affection des viſceres qui y ſont contenus.

Dans la vieilleſſe l'organe extérieur a perdu beaucoup de ſon activité ; la nature eſt plus débile : les maladies qu'elle éprouve ſont moins vives & moins nombreuſes que celles de l'enfance : ſes maladies ſont preſque toutes du genre pituiteux, & dépendent pour la plupart du refoulement des humeurs vers les parties internes. Quand par malheur les vieillards ont quelques incommodités, ils les gardent pour l'ordinaire juſqu'à la fin de leurs jours.

Les grandes révolutions qui s'obſervent dans le corps d'un homme, arrivent vers la fin de chaque ſeptenaire. Il paroît aſſez certain que, pendant la cruë de l'homme, elles ſont occaſionnées, pour la plus grande partie, par le développement du jeu de quelque organe, & par les efforts que fait la

nature, quand elle a en vue l'alongement des parties. Elles n'arrivent, au contraire, dans les autres époques de la vie, que parce que la machine se détruit & se mine peu-à-peu, ou que, quelque organe cessant d'agir, il s'établit un nouvel ordre dans la circulation du mouvement.

Les opérations de l'esprit sont plus lentes & moins parfaites dans un vieillard, que dans un homme qui est dans la vigueur de l'âge. Il ne paroît pas qu'on puisse attribuer cet effet à aucune altération de la substance cérébrale: J'imagine qu'il peut être produit par le changement qui s'est fait dans toute la machine, attendu que tous les organes se prêtent un secours mutuel pour toutes leurs opérations. L'organe extérieur étant devenu moins actif, ne favorise pas assez le méchanisme de la pensée & de la réflexion; d'où il arrive que les vieillards ont en général peu de mémoire, & la conception plus lente.

Les parties devenues roides par le collement des faisceaux de fibres, par l'endurcissement du mucus qui enduit les fibres nerveuses, exécutent moins

bien leurs mouvemens; elles sont moins sensibles. Il arrive de-là que les organes des sens sont presque émoussés: aussi les vieillards ont-ils communément l'ouïe dure; ils ont besoin de recourir à l'usage des lunettes pour appercevoir & mieux distinguer les objets, qu'ils ne voient que d'une maniere confuse.

Un corps sain, bien constitué, dans lequel il ne s'est formé aucun amas d'humeurs, est moins sujet aux maladies qui surviennent dans les années climatériques, parce que la nature a moins d'obstacles à vaincre pour opérer sa révolution : elle est obligée par cela même à moins d'efforts. Vous jugez de-là, Monsieur, combien il est important aux hommes de se préparer de longue main au passage des années climatériques. Les précautions qu'il faut prendre feront le sujet d'une autre Lettre. Je suis, &c.

*

LETTRE XIV.

Ce n'eſt qu'en voyant des malades, que l'on peut ſe former quelque idée des loix de l'économie animale.

Je vous racontai dans le tems, Monſieur, une réponſe que Je fis à un de ces hommes que la pareſſe & la préſomption rendent importuns. Comme il me fatiguoit par ſes queſtions, je conſens, lui dis-je, de vous inſtruire; mais il eſt juſte qu'auparavant vous vous mettiez en état de m'entendre; ſans quoi mes diſſertations ſeroient à pure perte: en conſéquence, donnez-vous la peine de m'accompagner pendant trois ans dans un hôpital de malades; enſuite je me chargerai de vous ſatisfaire ſur tous les points, & j'oſe vous aſſurer que, ſi vous êtes né avec une doſe ſuffiſante d'intelligence, je pourrai vous apprendre la Médecine. La réponſe ne lui plut pas, & de cette maniere je fus débarraſſé de ſes importunités.

Un Médecin, consulté par un pere quels livres il devoit donner à son fils, qu'il destinoit à l'étude de la Médecine, lui conseilla de lui faire lire des livres d'histoire & de Littérature, & de l'envoyer, pour apprendre la Médecine, étudier le grand livre de la nature dans un hôpital. C'est vous qui m'avez appris cette anecdote. Cette réponse n'avoit pas sans doute le même objet que la mienne; mais elle annonce que ce Médecin étoit persuadé, ainsi que moi, qu'il falloit nécessairement voir des malades, pour apprendre à connoître la marche des maladies, & que tout systême de Médecine, qui n'étoit pas fondé sur l'observation, ne pouvoit se soutenir.

Il en est du Médecin, comme du Peintre : celui-ci doit s'attacher à peindre la forme extérieure des muscles dans les divers mouvemens. Il doit apprendre à connoître les différentes attitudes que prend un homme, suivant les passions qui l'agitent, & les efforts qu'il est obligé de faire pour arriver au but qu'il se propose. Tel doit être son objet principal : ce sont des hommes vivans qu'il doit voir, & non pas des cada-

vres : car, que lui importe de favoir le nom de chaque mufcle, l'endroit de leur origine, & celui de leur infertion? Les connoiffances les plus détaillées de l'Anatomie ne peuvent lui être d'aucun fecours, foit qu'il peigne un homme en fureur, ou un homme qui commande, ou un homme qui eft en pofture de fuppliant. C'eft la furface qu'il doit peindre, & ce qui frappe les yeux, & non pas l'intérieur. Je fuis perfuadé que M. Vernet n'eft pas très-verfé dans les connoiffances anatomiques, & qu'il répondroit très-mal dans un examen d'Anatomie qu'on lui feroit fubir. Quand il peint un payfage, il ne s'occupe pas de l'hiftoire naturelle des rochers, des terres & des arbres qu'il deffine : leur forme & leur couleur font les feules chofes qu'il doit voir, & dont il eft réellement occupé. Un coup d'œil jufte doit fuffire pour cela.

Un homme qui fait les fonctions de Médecin, doit d'abord s'attacher à bien connoître la marche des maladies. Il faut qu'il fache comment elles commencent, & de quelle maniere elles finiffent : s'il n'acquiert pas ces connoiffances, il mérite tout au plus le

nom de Médicastre, & n'est digne que de l'emploi d'Infirmier. La maladie est un état d'effort & de contrainte pour la nature : les efforts qu'elle fait, & son travail produisent différens effets ; c'est ce qu'on appelle symptômes. Ce sont eux qui nous apprennent à distinguer la nature des maladies. Il y a certainement de la différence entre la mine d'un homme qui se porte bien, & celle d'un homme malade : ainsi le Médecin doit apprendre à connoître ces différences. Les symptômes d'une pleurésie different beaucoup de ceux d'une forte colique. Le poulx, la voix, l'attitude, la couleur du visage, les yeux, les mouvemens ne sont pas les mêmes dans l'un & dans l'autre.

Vous voyez donc, Monsieur, qu'il est nécessaire d'avoir les malades sous ses yeux, pour apprendre à connoître les maladies. La différence qu'il y a entre un jeune homme qui apprend la Médecine dans les livres, & celui qui l'étudie dans un hôpital au lit des malades, est la même que celle qui se trouve entre un Peintre qui a toujoprs peint les objets d'après nature, & celui qui n'a fait que copier des tableaux. Le grand

malheur eſt que nous ayons en Médecine peu de Peintres d'après nature, & beaucoup de Copiſtes.

J'ai entendu dire à de grands Peintres, que, parmi ceux qui ſe mêloient de peindre, il y en avoit très-peu qui fuſſent en état de bien voir la nature. Je puis aſſurer auſſi que, dans la foule des Auteurs qui ont écrit de la Médecine, il y en a peu dont les écrits annoncent qu'ils aient eu une connoiſſance exacte de la marche des maladies. Hippocrate eſt ſublime en ce genre. Il a tout vu, il a tout obſervé : ſes aphoriſmes & ſes ſentences de Cos ſemblent plutôt être les ouvrages d'un Dieu, que ceux d'un homme : auſſi l'appelle-t-on *Divus Hippocrates*. En un mot, nous n'avons eu de grands hommes en Médecine, que ceux qui l'ont pris pour modele.

Il arrive mille choſes dans une maladie, dont on ne peut pas ſe former une idée, quand on ne les obſerve pas ſoi-même chez les malades; &, pour les bien voir, il faut, quand on viſite les malades, ſe dépouiller de tout préjugé, ne pas vouloir voir ce qui n'eſt pas, & ne pas ſe cacher ce qui exiſte

réellement. Un jeune homme qui commence par voir des malades, & ne s'est prévenu pour aucun systême, parce qu'il n'a pas lu les livres de Médecine; ce jeune homme, dis-je, est le seul peut-être, qui soit en état de bien peindre une maladie, de la bien suivre dans sa marche, & d'en bien observer les divers accidens. Car un grand défaut dans les jeunes Médecins qui commencent par fréquenter les écoles, c'est qu'imbus des préceptes de leurs Maîtres, ils n'admettent volontiers & ne voient que ce qui peut s'accorder avec la théorie dont on les a bercés : ils rejettent tout ce qui ne quadre pas avec leurs opinions.

Les mouvemens critiques ne peuvent être bien connus que par un homme qui porte dans la pratique de la Médecine le goût & le génie de l'observation, qui n'est préoccupé d'aucun systême qui contredise la doctrine des crises. Des sueurs abondantes, des crachats bien cuits, des urines chargées, des selles d'une matiere jaune & bien liée ; toutes ces évacuations arrivant à la fin de chaque septenaire, lui apprendront que le sept, le quatorze & le

vingt-un ſont les jours vraiment critiques. Le changement qui s'eſt fait dans la matiere de ces excrétions depuis le commencement juſqu'au jour auquel il les remarque, lui fera ſoupçonner qu'elles ont eu beſoin d'une préparation, & que ce travail préparatoire conſiſte dans ces mouvemens forcés, dans cette grande agitation, auxquels on a jugé à propos de donner le nom de fievre. Cette préparation lui paroîtra une vraie coction. Le grand nombre de faits qu'il aura eu occaſion d'obſerver, le convaincront qu'une maladie ne peut être cenſée guérie, que quand l'évacuation d'une pareille matiere s'eſt faite. Le mot coction ne ſera plus une énigme pour lui. Quand il lira Hippocrate, il ſe ſentira pénétré d'un ſaint reſpect pour ce pere de la Médecine ; & ce ſera peut-être le ſeul livre de Médecine qu'il lira avec plaiſir.

Quant aux différens ſyſtêmes ſur l'économie animale, & ſur le traitement des maladies, ils ſerviront à le convaincre que ce qui éloigne les hommes de la vérité, eſt le goût qu'ils ont pour le merveilleux : ils ſerviront encore à lui faire connoître les écarts

dans lesquels peut donner l'esprit humain.

Les maladies, ces grands efforts de la nature opprimée, sont l'action d'un organe qui redouble d'efforts: elles ne sont que ses mouvemens plus marqués. Ce ne peut donc être qu'en voyant des malades, que l'on peut se former quelque idée des loix de l'économie animale. C'est la connoissance des maladies qui donne celle de la marche de la nature. Tout ce que je vous ai dit jusqu'ici, Monsieur, est fondé sur les faits que j'ai eu occasion d'observer. Je ne vous rends pas raison de tous : mais je n'ai pas pour cela la folie d'en nier l'existence. Je ne ressemble pas à ces Philosophes qui n'admettent pas l'influence de la lune sur les corps terrestres, par la seule raison qu'ils ne conçoivent pas la maniere dont la chose peut se faire. En Médecine il faut des faits, & peu de raisonnemens. En général un homme versé dans la pratique parle peu, & le jeune homme qui commence sa carriere babille beaucoup; mais l'expérience le rend plus silentieux. A chaque pas qu'il fait, il apperçoit de nouvelles vues qui le font beau-

coup réfléchir, & renverſent le premier échaffaudage qu'il s'étoit conſtruit, en écoutant ſes Maîtres, & en liſant beaucoup de livres. Je ne vous en dirai pas davantage ſur cet objet. Je remets à un autre jour pour traiter une nouvelle matiere. Je ſuis, &c.

LETTRE XV.

Que toutes les maladies ont à-peu-près la même cauſe & la même marche.

Je ne me rappelle pas, Monſieur, ſi je vous ai donné un exemplaire d'un petit Ouvrage que je fis imprimer en ſoixante & quatre : il a pour titre, *Recherches ſur la Nature & ſur l'Inoculation de la petite vérole.* Ce petit Ouvrage renferme un Chapitre qui a pour objet de démontrer que la réplétion du ventre eſt la cauſe de toutes les maladies. Je me ſouviens que ce Chapitre-là fut lu par beaucoup de gens, & que preſque tous ceux qui le lurent, furent de mon ſentiment. J'ignore quelle impreſſion firent ſur vous les raiſons que j'apportai en preuve de l'opinion que

j'avois mise en avant. Bien des Lecteurs conclurent que, si cette these étoit vraie, toutes les maladies devoient avoir une même cause. Cette idée n'est pas neuve. Hippocrate, ce grand Observateur de la nature, l'avoit eue, & je l'ai adoptée. Il a dit de plus qu'elles avoient une même marche, c'est-à-dire, que la seule différence qu'elles avoient entr'elles, consistoit dans leur durée, mais qu'elles commencent & finissent de la même maniere : toutes finissent par une révolution critique, qui a été précédée de la coction de la matiere qui a causé la maladie.

Dans un autre Ouvrage imprimé en soixante & six, intitulé *Traité des principaux objets de Médecine*, j'ai traité dans un Chapitre particulier des causes qui rendent les maladies aiguës ou chroniques ; c'étoit, comme vous le voyez, Monsieur, indiquer les causes de leur durée plus ou moins longue. J'ai établi dans ce Chapitre, que la durée d'une maladie dépend de ce que le travail de la coction est plus ou moins libre, plus ou moins empêché, & j'ai fait voir que plus le nerveux prédominoit, moins la marche des maladies étoit ra-

pide. Cette loi eſt commune aux maladies aiguës & aux maladies chroniques.

La cauſe qui excite ces grands mouvemens de la nature, qui s'appellent du nom de fievre, eſt matérielle : elle eſt un amas d'humeurs dépoſées dans les entrailles, ou dans quelqu'un des ſacs que forme le tiſſu cellulaire ; & la preuve qu'on en peut donner, eſt qu'il faut, pour qu'une maladie ſe guériſſe, qu'il ſurvienne une évacuation quelconque. C'eſt de cette maniere que toutes les maladies ſe terminent.

Des crachats fort épais & des ſueurs abondantes peuvent ſurvenir, quoique la cauſe de la maladie ſoit enracinée dans les entrailles. L'obſervation ſuivante en fait foi.

Un homme de trente-ſix ans, épuiſé de débauches, éprouva un hoquet qui dura quatre-vingt-heures. On lui fit prendre, pour calmer cet accident, l'émétique & force antipaſmodiques. Il ſentit, en ſe tâtant le ventre à la ſuite de ſon hoquet, une tumeur fort dure ſituée dans la région épigaſtrique. M. Tronchin qu'il conſulta, lui conſeilla l'uſage des bains & une eau miélée,

lée, dans laquelle on faisoit bouillir de la chicorée blanche. Lorsque je fus appellé, je sentis la même tumeur, & remarquai que son foie devenu très-dur, débordoit les côtes dans l'hypochondre droit. Les alimens & la boisson lui faisoient un poids sur l'estomac. Il avoit encore dans la journée quelques coups de hoquet : son pouls étoit fréquent & serré. Je le vis conjointement avec M. Tronchin, & je commençai à le suivre le 22 Janvier.

Le vingt-neuf il eut quelques frissons qui furent suivis de fievre & de sueur. La fievre ayant duré quelques jours, & les sueurs étant devenues plus abondantes, son pouls devint plus calme : il alla naturellement à la garde-robe : son teint devint plus animé ; il n'eut plus de hoquet, & ses alimens cesserent de lui peser sur l'estomac. Huit à dix jours après cette premiere bourasque, il en survint une autre : il eut de même des frissons & la fievre : il fut enchifrené : il toussoit ; il cracha une matiere épaisse. Ses urines déposerent beaucoup. Il eut, après trois jours de fievre, une sueur très-abondante qui dura deux jours.

Le pouls étoit à la fin de la ſueur auſſi tranquille que dans l'état naturel: il rendit, le 12 Février, une premiere ſelle jaune & un peu muqueuſe. Il continua d'aller à la garde-robe tous les jours. Le volume de la tumeur paroiſſoit beaucoup diminué le dix-ſept.

La fievre revint le vingt; elle commença par un friſſon, & finit au quatrieme jour par une ſueur. Il ceſſa d'aller à la garde-robe. La fievre qui reprit le vingt-ſept, continua le vingt-huit. Il rendit, la nuit ſuivante, une matiere bilieuſe par les ſelles: peu de tems après le friſſon ſe fit ſentir, & fut ſuivi d'une ſueur abondante qui infectoit par ſa mauvaiſe odeur. La fievre continua le premier Mars: les ſueurs ne diſcontinuerent pas. Il eut une diarrhée toute la journée du vingt-neuf. La derniere ſelle qu'il rendit étoit d'une matiere vraiment critique: enfin le malade, après beaucoup de révolutions de cette eſpece, fut guéri au bout de quelques mois.

Je dois obſerver que la tumeur de l'épigaſtre devenoit bien plus ſenſible, & acquéroit un volume plus conſidérable dans le tems de la fievre & des

ſueurs; ce qui prouve qu'une tumeur groſſit & ſe gonfle lors du travail qui doit procurer ſa réſolution, & que la coction de la matiere qui forme la tumeur, dépend de la vive action de l'organe qui eſt tuméfié, & du concours de celle de toutes les autres parties du corps. Il ſuit encore de cette obſervation, que tous les couloirs ſervent également pour l'évacuation de la matiere critique, quand elle a acquis ſon dernier degré d'élaboration ou de maturité.

Les gales qui infectent la tête des enfans ſont ſouvent critiques; c'eſt-à-dire, qu'elles tendent au ſoulagement de ceux chez qui elles paroiſſent. Elles ſemblent provenir d'un ſuperflu d'humeurs, qui s'eſt dépoſé dans les entrailles, & qui, lorſque la nature fait de puiſſans efforts pour procurer l'alongement des parties, ſe porte dans l'endroit où aboutit le courant des oſcillations. Le point où elles ſe dirigent le plus ordinairement chez les enfans, eſt la tête: c'eſt là la cauſe & l'origine des gales & des écoulemens d'humeurs qui ſe font chez quelques-uns par le nez, & chez d'autres par les oreilles.

Les enfans ſont fort intempérans ; ils ſont chargés d'humeurs, & expoſés à beaucoup d'accidens. Le ventre des enfans eſt habituellement gonflé ; ce qui indique ou un amas d'humeurs, ou un effort conſtant des organes ſitués dans cette capacité : le ventre paroît donc être la ſource d'où naiſſent les maux qui affligent l'enfance. Leurs maladies ſe terminent, ainſi que celles des adultes, par des diarrhées bilieuſes. Mais ce qui peut le mieux prouver juſqu'où peuvent s'étendre les effets d'un travail qui ſe fait dans les entrailles, c'eſt l'obſervation qui ſuit.

Un enfant âgé de trois ans & demi avoit la rate tuméfiée & très-dure : ſon ventre étoit fort gonflé : il avoit les pieds & les mains enflés : ſon viſage étoit bouffi : ſa reſpiration étoit gênée : il étoit d'une maigreur extrême. Ayant été conſulté par les parens, je leur annonçai que cette maladie dureroit pluſieurs années, & que vraiſemblablement elle ne ſeroit pas guérie avant que l'enfant eût atteint l'âge de ſept ans ; que, ſelon toutes les apparences, il eſſuieroit pluſieurs bouraſques, & que la dépreſſion du ventre & le ra-

molliſſement de la rate viendroient à la ſuite d'une grande révolution, ou d'une fievre conſidérable.

Je conſeillai d'abord le jus d'herbes, pour complaire au pere & à la mere. Je ne me rendis pas aux inſtances réitérées qu'ils me firent, de donner des fondans & des purgatifs. On lui fit prendre, à mon inſçu, une infuſion de rhubarbe, qui ne fit que le tracaſſer & augmenter ſa maigreur. Ce mauvais effet de la rhubarbe augmenta leur confiance en mes prédictions. Après pluſieurs mois il eut une des bouraſques que j'avois annoncées. L'enfant avoit une toux violente, beaucoup d'oppreſſion, des douleurs aiguës dans l'endroit de la rate, leſquelles s'étendoient juſqu'au pied & à la main du même côté. La fievre étoit très-forte à la fin de chaque bouraſque, qui duroit cinq ou ſept jours : le malade rendit pluſieurs ſelles d'une matiere critique. Le ventre devint moins gonflé après pluſieurs attaques de cette eſpece.

La mere impatiente ne put réſiſter à une nouvelle tentation qu'elle eut de le purger : le ſuccès n'en fut pas heureux : ſa maigreur augmenta, & il devint

ſujet à une chûte de fondement. Je conſeillai, pour réparer le mal, de le faire déjeûner & ſouper avec le lait de vache : il reprit de l'embonpoint : ſes couleurs s'animerent : en tout il ſe porta beaucoup mieux.

A l'âge de ſept ans trois mois, il fut attaqué d'une fievre qui lui dura ſept jours : il s'éleva ſur ſes joues, à la fin de cette fievre, de grandes croûtes qui furent d'un heureux préſage : la rate n'en étoit pourtant pas moins dure ; enfin, quinze jours après, il ſurvint une ſeconde fievre qui étoit accompagnée des accidens les plus graves : il reſſentoit dans tout le côté gauche des douleurs qui le tourmentoient ſans ceſſe, & lui faiſoient jetter les hauts cris. Il ſurvint à la fin du cinquieme redoublement une ſueur abondante. La fievre ceſſa : la rate ſe trouva un peu ramollie, & la gale du viſage s'effaça. L'enfant recouvra ſon appétit, & ſa ſanté ſe fortifia : cette fiévre s'eſt répétée encore pluſieurs fois, mais à de plus grands intervalles. Il eſt bon de remarquer que la rate paroiſſoit s'élargir, & s'étendre beaucoup vers le nombril, lors de ces bouraſques.

Il y a grande apparence que si, trop prévenu en faveur des remedes actifs, j'avois conseillé les fondans, j'aurois insensiblement conduit cet enfant au tombeau. Je jugeai qu'une nourriture douce devoit lui faire du bien : ce régime lui procura un mieux sensible.

Ce bon effet du lait & de l'usage des fruits, dans le cas d'un grand empâtement du ventre & de la dureté de la rate, ne confirme-t-il pas l'idée de leur utilité dans les obstructions des visceres & dans l'hydropisie? J'en reviens toujours à cette pensée, que les Médecins doivent moins s'occuper de guérir les malades, que d'empêcher qu'ils ne meurent : car il est certain que toutes les maladies ont une marche fixe & une durée déterminée. Vouloir les rendre moins longues, c'est faire de vains efforts, & donner lieu à de nouvelles rechûtes : bien souvent on les rendroit plus opiniâtres & plus difficiles, si l'on essayoit de les guérir par des moyens plus efficaces. Il faut cependant convenir que la nature a quelquefois des fougues, qu'il faut tâcher de réprimer. Les malades ont souvent des impatiences, & les assistans, des fureurs d'or-

donner, qui peuvent être funestes. C'est en empêchant les maux qui pourroient en résulter, que le Médecin fait un grand bien. J'ose croire que j'ai sauvé la vie à cet enfant, quoique je n'aie pas multiplié les recettes; & c'est en bannissant les remedes, que j'ai ménagé sa guérison. J'ajouterai encore l'observation suivante,

Un homme âgé de soixante ans, lequel avoit été sujet dans sa jeunesse aux fluxious de poitrine avec des crachemens de sang considérables, commença à ressentir une douleur de tête continuelle, qui augmentoit encore dans les efforts qu'il faisoit pour tousser; il avoit été saigné deux fois du pied dans les mois d'Octobre & de Septembre. On lui avoit fait prendre le lait d'ânesse. Il étoit tourmenté d'une toux presque habituelle, & il lui survint des dartres aux mains: ces divers accidens déterminerent à lui faire appliquer au bras l'écorce de thimelea, qui fit disparoître les dartres, & rendit la toux moins importune; mais la douleur de tête continua.

Il ressentit, le sept Février, un frisson qui fut suivi de fievre: il étoit fort

accablé : il dormoit continuellement : ſon eſtomac ne pouvoit ſupporter ni le bouillon, ni la ptiſanne : le troiſieme jour une eau de miel, que je lui conſeillai, commença à paſſer ; il digéra auſſi quelques bouillons, mais il en vomit d'autres : il avoit des nauſées & la bouche fort amere. Je lui preſcrivis, le quatrieme jour, quinze grains d'ypecacuana, qui lui firent vomir de la bile. L'accablement & les nauſées ceſſerent : la fievre diminua ; elle parut même éteinte juſqu'au commencement du ſixieme redoublement : alors ſon dégoût pour le bouillon fut porté au point qu'il le vomiſſoit auſſi-tôt qu'il l'avoit avalé.

A la fin du quatrieme jour, il étoit devenu jaune : la fievre ſe ſoutint au commencement du ſept ; ſon mal de tête diminua, & on ſentoit, en lui touchant le bras, une ſueur pâteuſe : ſes urines étoient fort rouges, ſans nulle eſpece de dépôt. Le neuf au ſoir le pouls devint inteſtinal ; il alla à la garde-robe. A la fin du onzieme, que la jauniſſe étoit preſque entierement effacée, il n'avoit preſque plus ſa douleur de tête, qui redevint plus forte :

après cette maladie, parce que la fievre n'avoit pas été assez forte pour opérer une crise complette. Le siege de la maladie dans les trois personnes qui sont le sujet de ces trois observations, étoit dans le bas-ventre : c'étoient les organes de cette grande capacité, qui étoient affectés. Le petit lobe du foie, dans l'homme du moyen âge, étoit obstrué. Dans l'enfant la rate étoit gonflée & dure. Dans le vieillard enfin les deux grands visceres de la région épigastrique paroissoient faire les plus grands efforts, & étoient singulierement affectés. L'enfant ressentoit des douleurs très-vives. Le vieillard étoit assoupi, & les douleurs de tête dont il étoit tourmenté, étoient sourdes : les symptômes étoient relatifs à l'âge de l'un & de l'autre malade. L'enfant, comme plus sensible, avoit des douleurs plus poignantes. La fievre, dans ces trois malades, se jugea à-peu-près de la même maniere. Une sueur pâteuse & des selles d'une matiere critique furent les évacuations qui la terminerent.

Il faut bien observer que la nature a à-peu-près suivi la même marche pour opérer la guérison de la maladie

de l'enfant, & de celle de l'homme âgé de trente-six ans : elle a été dans l'un & dans l'autre l'effet d'une fievre vive & fort aiguë, qui s'est renouvellée à de certains intervalles. Les accidens, qui accompagnoient la fievre dans l'enfant, étoient plus aigus & plus considérables; tels enfin que, si elle eût duré long-tems, l'enfant n'auroit peut-être pu y résister : ils étoient moins vifs dans l'homme du moyen âge, moins douloureux; aussi ont-ils été plus constans & plus longs, & ils se sont succédés plus rapidement. L'enfant croissoit, malgré qu'il eût la rate gonflée; c'étoit encore une besogne dont la nature étoit occupée chez l'enfant, & qui pouvoit la distraire du travail auquel elle étoit obligée de se livrer pour guérir & désobstruer la rate. Dans l'adulte son principal but étoit de détruire l'embarras qui troubloit toutes ses fonctions.

Enfin une obstruction de la rate & une obstruction du foie, qui sont deux maladies très-difficiles à guérir, & demandent les plus grands efforts, ont été guéries dans un enfant & dans un adulte. Un embarras moins considé-

rable, qui paroissoit entretenir la douleur de tête dans le vieillard, a subsisté malgré la fievre; & cela, parce que la fievre n'a été ni assez forte, ni assez longue. Ces faits ne prouvent-ils pas, 1°. que la fievre est le vrai spécifique des maladies; 2°. que les maladies longues ne se guérissent que quand elles se changent en aiguës; 3°. enfin que dans la vieillesse la nature est rarement capable de ces grands efforts qui deviennent nécessaires pour guérir & détruire les infirmités & les incommodités des vieillards; 4°. qu'il y a moins de sensibilité & moins de mouvement dans les vieillards, que dans les enfans & les adultes.

L'usage du lait de vache détruisit le mauvais effet qu'avoit produit l'infusion de rhubarbe: il répara les pertes qu'avoit souffertes la nature: il la mit en état d'essayer ces grands efforts qui guérirent le malade. Les bains, l'eau de miel, le petit-lait furent les seuls moyens qu'on employa pour le traitement de l'homme du moyen âge, & il fut guéri par ces seuls secours. Ne doit-on pas conclure de ces deux observations, que c'est par un abus

le plus condamnable, que l'on se sert indistinctement des remedes actifs, à titre de fondans, pour détruire & résoudre l'engorgement & l'obstruction des visceres du bas-ventre? Ces observations, comme vous le voyez, fournissent de puissans motifs de croire que toutes les maladies ont une même cause & une même marche, & que l'idée qu'elles naissent de la réplétion du ventre, n'est pas destituée de fondement. Faites-moi part de vos réflexions sur ces différens objets, vous m'obligerez infiniment. Je les attends, & je suis, &c.

LETTRE XVI.

L'état des liqueurs du corps humain influe beaucoup sur le caractere des maladies.

Vos réflexions sont justes, Monsieur; l'état des liqueurs du corps humain est un objet important, qui mérite bien de fixer notre attention. Pour vous satisfaire donc sur tous les points, je vais entrer dans quelques détails qui me paroissent nécessaires pour faciliter l'intelligence des choses que j'ai à

dire ſur les maladies de la vieilleſſe. Je ſuis perſuadé que les liqueurs dégénerent dans la vieilleſſe de ce qu'elles étoient dans la vigueur de l'âge, & que c'eſt peut-être une des cauſes qui rendent les maladies des vieillards moins guériſſables.

Ce changement dans la qualité du ſang doit changer auſſi la nature des maladies. L'état du ſang ſuit, comme je l'ai dit, celui des ſolides. Dans l'âge où le corps n'eſt, pour ainſi dire, qu'une maſſe muqueuſe, les liqueurs ſont blanches; elles ſont douces; elles ont quelque rapport avec la liqueur exprimée du raiſin, qui n'a pas encore ſubi la fermentation: elles ſont mucilagineuſes, &, pour ainſi dire, collantes: c'eſt ce qu'indique aſſez la nature des déjections ſtercorales des enfans, & la nature des gales auxquelles les enfans ſont fort ſujets: elles ſont larges & épaiſſes, & forment, par leur réunion, une eſpece de calote, dont la partie chevelue de la tête eſt quelquefois recouverte en entier: ces gales ſemblent avoir peu d'âcreté; car les enfans paroiſſent les ſupporter patiemment: leur peau en eſt ſouvent

infectée très-long-temps, sans qu'ils en soient fort incommodés, & qu'ils éprouvent des demangeaisons importunes. Il y a donc dans leur sang plus de cette matiere nutritive & gélatineuse, qui doit servir à lier & à enchaîner les humeurs âcres qui y circulent, & à former cette matiere liée, jaune & de consistance de purée, que j'ai dit, dans plusieurs endroits, être la matiere critique, dont l'évacuation est nécessaire à la fin de toutes les maladies.

Cette matiere est fort sujette à former des amas qui donnent lieu à diverses especes de maladies : elle se dépose souvent sur les glandes, où elle forme des engorgemens. Les glandes s'engorgent de matiere, principalement lorsque la nature fait quelques efforts pour développer les organes, & alonger les différentes parties du corps. Le tems fait beaucoup pour le ramollissement des glandes tuméfiées ; elles ne retournent dans leur premier état, que lorsque les organes intérieurs agissant avec moins d'effort, leur action devient plus libre, & qu'elles peuvent travailler plus facilement la matiere qu'elles

renferment, & que les humeurs se distribuent également par tout le corps.

Quand il ne se rencontre pas de vice intérieur, qui occasionne un spasme constant & long dans les entrailles, la tuméfaction des glandes se détruit promptement, &, pour ainsi dire, d'elle-même; mais il en arrive tout autrement quand quelque cause entretient le spasme intérieur, & durcit le ressort des parties. L'action de la glande est gênée : la matiere qui y est déposée, se concret au point, que quelquefois la glande ne présente qu'une masse dure & toute recoquillée. On donne communément le nom d'écrouëlles à cette maladie. Ces circonstances semblent indiquer quel est l'usage des glandes : il paroît qu'elles servent de réservoir aux humeurs que l'organe intérieur envoie au-dehors, lorsqu'il éprouve quelque serrement tant soit peu durable : peut-être aussi servent-elles à amortir l'action des organes internes, en devenant le terme du mouvement oscillatoire : ce qui peut appuyer ces conjectures, c'est qu'elles abondent dans les endroits où aboutissent les extrémités du grand sac cellulaire. Tels sont

les aines, le col & les aiſſelles. J'ai connu une jeune fille dont quelques glandes ſe gonflerent beaucoup lors du premier appareil de ſes regles : on eut la maladreſſe de les faire aboutir, en appliquant deſſus des emplâtres. Elle en portera toute ſa vie la cicatrice, qui pourra faire croire qu'elle a eu des écrouelles dans ſa jeuneſſe.

Les glandes ſe tuméfient rarement chez les adultes : mais pour lors il eſt bien difficile de les réſoudre. Les fibres ont plus de dureté, moins de ſoupleſſe, & la matiere muqueuſe, une fois concrete, ſe ramollit plus difficilement. L'on peut ajouter qu'il n'y a plus d'eſpérance de voir ceſſer l'état malade de l'intérieur par la révolution de l'âge. Quand les organes internes ont trop de force chez les enfans, ou que, trop chargés de mouvement, ils ſont dans un effort habituel, il ſurvient des glandes, des gales & des écoulemens d'humeurs par les oreilles; mais tous ces accidens ceſſent communément, lorſque les organes deſtinés à la génération abſorbent l'excédent du mouvement, & emportent une partie de l'action.

L'on peut juger, d'après ce qui vient

d'être dit, combien il feroit dangereux de trop irriter la nature par l'ufage des remedes actifs donnés dans la vue de guérir ces maladies. Il eft évident que cette guérifon eft le bienfait du tems. Ces accidens mêmes doivent peu effrayer, parce que le corps dans l'enfance eft plus fpongieux, & que les humeurs font plus douces, plus mucilagineufes, & qu'elles fe laiffent fondre plus aifément. Les topiques peuvent faire beaucoup de mal par leur effet naturel, qui eft de fixer l'action & la force du mouvement dans les parties fur lefquelles on les applique. Quand la nature prépare le germe des dents, elle fait naître quelquefois des accidens de toute efpece, qui ne durent cependant que le tems de fon travail. J'ai vu un enfant de trois ans & demi avoir des fluxions fur les yeux, qui l'incommodoient beaucoup. Une diarrhée, qui arriva naturellement, fit tout ceffer.

Les maladies des enfans font, comme vous le voyez, Monfieur, du genre des maladies que l'on attribue au vice de la lymphe : elles ont un caractere muqueux, fi je puis m'exprimer ainfi : elles paroiffent appartenir à la claffe

des maladies qui naissent de l'engorgement & de l'empâtement.

La nature des maladies des jeunes gens differe de celle des maladies des enfans : leur sang est plus spiritueux : il approche de la nature du vin : les humeurs qui le constituent semblent, ainsi que le moût, avoir subi une fermentation : ce changement se fait à peu près dans le tems où l'organe de la génération se développe, & qu'il commence à agir. Il paroît même que l'homme emprunte, ou qu'il ne reçoit sa force & sa vigueur que du jeu de cet organe. Les fibres acquierent une énergie qu'elles n'avoient pas auparavant, & la semence, comme un levain, développe la partie active du sang. Il contient davantage de ce que l'on appelle partie globuleuse. Il est plus inflammable, ou, pour mieux dire, il est susceptible d'une plus grande chaleur, que lui communique le mouvement oscillatoire, qui augmente dans la même proportion : il est plus actif.

La qualité ou la nature des humeurs étant changée, la matiere des engorgemens & des dépôts est aussi d'une autre nature chez les jeunes gens. La ma-

tiere des évacuations que procure la nature, lorſqu'elle fait effort pour ſe débarraſſer du ſuperflu d'humeurs qui la gênent & la troublent ; cette matiere, dis-je, eſt quelquefois purement ſanguine ; car c'eſt le ſang ou la partie globuleuſe qui prédomine alors. De-là naiſſent les ſaignemens de nez & les crachemens de ſang ſi communs dans la jeuneſſe : telle eſt auſſi la cauſe des maladies inflammatoires, auxquelles les jeunes gens ſont plus ſujets que les enfans & les vieillards.

Cet état des liqueurs dure à peu-près juſqu'à la fin du cinquieme ſeptenaire. Le ſang pour lors devient moins pétillant, &, la nature ſe portant moins au-dehors, les hommes ſont moins ſujets au crachement de ſang : il prend une autre route ; il ſuit le courant des oſcillations, qui ſe dirige en en-bas : il ſe ramaſſe en plus grande quantité dans les différens rameaux de la veine-porte, d'où il ſort chez quelques individus par les rameaux qui ſont aux environs de l'anus. Ce flux s'appelle hémorrhoïdal. Le ſang n'eſt plus alors auſſi fleuri : il eſt plus ſec, c'eſt-à-dire, qu'il contient moins de parties muci-

lagineuſes, & qu'il eſt moins détrempé par les parties aqueuſes. Cette qualité du ſang procede de la conſtitution des fibres, qui ſont plus roides & plus dures qu'elles n'étoient dans l'enfance & la jeuneſſe.

Il eſt probable que la partie globuleuſe eſt moins abondante dans un homme de quarante ans, que dans un jeune homme. En effet, comme l'action de la nature eſt plus concentrée, & que d'ailleurs l'évacuation qui ſe fait par la peau, eſt moins abondante dans les hommes de cet âge, la pléthore devroit être fort commune chez eux, & les flux ſanguins ſe rencontrer plus fréquemment: mais je crois qu'à cet âge là même la ſanguification eſt moins facile & moins parfaite. La raiſon en eſt, que le collement des faiſceaux des fibres, qui a commencé à ſe faire depuis longtems, rend les parties moins perméables, moins agiſſantes; ce qui fait un empêchement pour la parfaite ſanguification. La partie muqueuſe que les organes extraient des alimens, perd peut-être auſſi trop-tôt ſa qualité végétale, qu'elle conſerve aſſez longtems chez les enfans. Le ſang abonde

moins en mucilage : cette cause, jointe à la roideur du ressort des différens organes, rend les maladies plus longues à cet âge, & plus seches, & leur marche moins réguliere. Le sang reste aussi plus chargé des parties excrémentitielles ; il devient plus acrimonieux.

Cet effet est une suite de l'âge, des passions & de l'abus des remedes : l'observation qui suit en est un exemple. Une femme âgée de cinquante-deux ans mourut à la suite d'une attaque de colique, qui se répétoit pour la trente-sixieme fois : cette colique avoit été considérée jusque-là comme une colique néphrétique : cette fois-ci elle dégénéra en une vraie inflammation suivie de gangrenne, qui tua la malade au bout de trente-six heures.

L'ouverture du cadavre nous présenta les reins & les autres visceres du bas-ventre dans le meilleur état. Le colon seul étoit affecté : il étoit dilaté outre mesure dans toute sa longueur, & la portion connue sous la dénomination de S du colon étoit gangrenée : sa dilatation étoit telle, qu'il paroissoit plus large que l'estomac : on l'auroit pris volontiers pour cet organe à la pre-

miere vue, si on avoit pu en supposer le déplacement. Le sang des veines & des arteres étoit par-tout de couleur de feuilles mortes. Cette femme avoit été excessivement purgée & saignée pendant le cours de sa vie: on lui faisoit prendre habituellement des remedes. Peu de tems avant sa mort elle avoit éprouvé de violens chagrins.

Plus l'on avance en âge, plus les parties perdent de leur souplesse & de leur aptitude au mouvement; plus aussi l'action des organes devient difficile & irréguliere. Le sang est donc moins travaillé, moins parfait & moins pur: il a moins de vie, attendu que, les divers organes faisant moins bien leurs fonctions, il reste dans la masse du sang plus d'humeurs excrémentitielles. Les vieillards suent beaucoup moins que les jeunes gens: leur sang doit donc rester plus aqueux, plus vapide: aussi les vieillards sont-ils plus sujets aux maladies qui paroissent occasionnées par des sérosités âcres. La suppuration s'établit plus difficilement chez eux que chez les jeunes gens, & le pus y acquiert rarement une bonne qualité: leurs gales sont d'une toute autre nature que celles

des enfans : elles ſont petites, cuiſantes, & demangent beaucoup. Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui, Monſieur ; il me ſemble que cette Lettre eſt aſſez longue. Je ne ſais pas dans quel tems je pourrai vous en écrire une autre. J'ignore de même quel en ſera le ſujet. Adieu. Je ſuis, &c.

LETTRE XVII.

Des rapports qu'ont quelques maladies de l'enfance avec celles de la vieilleſſe.

Je crois, Monſieur, qu'il eſt tems d'entrer dans quelque détail ſur les différentes maladies qui attaquent la vieilleſſe. Je me propoſe d'en faire l'énumération, & de traiter de chacune en particulier. Avant tout cependant je vous ferai connoître les maladies qui ſont propres aux différens âges, afin de vous mettre à même de juger ſi mes idées ſur la théorie de la vieilleſſe ont pur elles quelque degré de probalité, & ſi elles méritent quelque conſidération. Hippocrate a détaillé toutes les maladies qui affligent l'humanité dans

les différens âges de la vie. C'eſt de lui que j'ai emprunté le tableau que je vais en retracer.

Les maladies des enfans nouveaux nés ſont les aphtes, le vomiſſement, la toux, les veilles, la peur, l'inflammation du nombril, & l'humidité des oreilles.

Ceux qui ſont dans le travail de la dentition, éprouvent des demangeaiſons aux gencives, des fievres, des convulſions & des dévoiemens. Ils deviennent, dans un âge plus avancé, ſujets à l'inflammation des amigdales, à l'aſthme, à la pierre, aux vers, à la ſtrangurie, aux écrouelles & à différentes autres tumeurs. L'épine ſe courbe chez quelques-uns; d'autres ont des verruës. Beaucoup de ces maladies leur ſont communes avec les enfans qui touchent au moment de la puberté. Il eſt vrai que ceux-ci ont de plus des fievres longues & des ſaignemens de nez.

Les maladies des jeunes gens ſont le crachement de ſang, l'étiſie, des fievres aiguës, l'épilepſie & l'aſthme, la pleuréſie, la péripneumonie, la léthargie,

la phrénésie, les fievres ardentes, de long dévoiemens.

Le cholera morbus, la dyssenterie, la lienterie, les hémorrhoïdes sont les maladies des personnes du moyen âge.

Enfin les maladies de la vieillesse sont la difficulté de respirer, des catarres accompagnés de toux, la strangurie, la dysurie, la goutte, la colique néphrétique, les vertiges, l'apoplexie, une mauvaise disposition de tout le corps, des demangeaisons; les veilles, la diarrhée, les écoulemens d'humeurs par le nez & les yeux, l'affoiblissement de la vue, l'aveuglement & la surdité.

L'on apperçoit, en examinant ce tableau, une sorte de rapport entre les maladies des enfans & celles des vieillards. Il y a des maladies qui leur sont communes aux uns & aux autres; mais les maladies des personnes du moyen âge sont d'une nature absolument différente de celles de ces deux âges extrêmes. Rien, ce me semble, ne donne plus de force aux idées que j'ai établies sur la marche de la nature, depuis le premier instant de la formation d'un corps, jusqu'au moment de sa destruc-

tion, qui ne doit arriver que dans l'extrême vieilleſſe. Ce n'eſt au ſurplus que par de profondes réflexions ſur la nature de ces différentes eſpeces de maladies, qu'il eſt poſſible de ſe former une idée de cette marche, ou que l'on peut en quelque ſorte deviner les ſecrets de la nature. Tirons la conſéquence, que l'hiſtoire & la connoiſſance des maladies ſont la vraie ſcience du Médecin, & que ce ſont elles qui le conduiſent aux connoiſſances qu'il peut acquérir des loix de l'économie animale.

L'on peut compter parmi les maladies communes à la jeuneſſe & à la vieilleſſe, l'aſthme, la toux, la dyſurie, la ſtrangurie, les écoulemens d'humeurs par le nez, les oreilles, le dévoiement, la pierre, &c. Ces maladies ſont des maladies froides. Celles des perſonnes du moyen âge ſont plus chaudes. Il y en a parmi elles, qui ſont inflammatoires. D'où peut naître cette différence, ſi ce n'eſt d'un défaut d'énergie & de force de la part des parties ſolides, & de ce que les humeurs n'ont pas acquis dans les enfans la qualité inflammable qu'elles perdent dans la vieilleſſe?

Comment peut-il donc ſe faire, me

direz-vous, que les maladies de ces deux âges aient entr'elles quelque rapport, quelque ressemblance; car l'état des parties solides est bien différent chez les enfans & chez les vieillards, & la qualité de leurs humeurs ne paroît pas devoir être la même? Il est vrai que j'ai dit que les humeurs dans les enfans étoient douces, mucilagineuses, & que dans les vieillards elles sont plus aqueuses, plus vapides & plus âcres; aussi, si l'on examine avec attention la nature des humeurs qui s'écoulent des narines, des oreilles, les maladies paroissent avoir une différence essentielle, & elles ne semblent se rapprocher que par la forme.

Cependant les vieillards sont sujets à des maladies, dont le fonds matériel est une substance mucilagineuse; telle est la pierre. Ils rendent souvent des crachats puriformes. La matiere de leurs selles est muqueuse, quand ils ont essuyé quelques accès de fievre: ainsi on ne peut pas nier qu'il ne se forme chez les vieillards des amas de mucus, qui deviennent la cause ou la source de leurs maladies. Il y a même quelque apparence que les vieillards y sont plus

sujets que les enfans; car, comme ceux-ci croissent, qu'ils se donnent beaucoup de mouvement, que toutes leurs parties sont vivantes & dans un mouvement continuel, que leurs couloirs, & sur-tout la peau, sont plus ouverts, ils ont besoin d'une plus grande quantité de matiere nutritive pour réparer leur perte, & fournir à l'accroissement de leur corps. Les vieillards, au contraire, dissipent moins : beaucoup de leurs parties ont perdu leur faculté active : l'organe extérieur a beaucoup moins d'action. Ils ont en tout, comme l'a remarqué Hippocrate, moins de chaleur innée : d'ailleurs ils mangent beaucoup. La plupart sont gourmands, & on leur reproche d'avoir souvent des indigestions.

Ne pourroit-on pas conclure de tous ces faits, que les vieillards devroient avoir beaucoup plus d'humeurs que les enfans, & être par conséquent plus sujets qu'eux aux maladies? Mais l'expérience détruit cette derniere idée. Il est certain que les enfans sont plus souvent malades que les vieillards, & il est d'observation que, des enfans qui naissent, la moitié meurt avant d'avoir atteint

l'âge de ſept ans; &, parmi ceux qui vivent au-delà de ce terme, il y en a beaucoup qui ont couru les riſques de la mort.

La plupart des maladies des enfans ſe terminent tout d'un coup, & ſans qu'il ſe ſoit fait une abondante évacuation d'humeurs. La toux eſt ſeche chez la plupart : ils ne crachent preſque jamais : leurs dévoiemens ſont ſéreux; il eſt donc poſſible que leurs maladies ſoient produites par une autre cauſe que la trop grande abondance des humeurs. Il eſt bon d'obſerver encore que les maladies des enfans, qui quelquefois ſe montrent ſous l'aſpect le plus effrayant, n'ont qu'une fort courte durée. Il y a pourtant des enfans qui languiſſent long-tems, & ne ſe rétabliſſent qu'après avoir eſſuyé bien des bouraſques : leurs incommodités ne ceſſent qu'après la ſeptieme ou la quatorzieme année de leur âge. Il ſe forme chez quelques-uns des embarras, des engorgemens, des tumeurs, qui ſemblent indiquer un empâtement, ou une ſurabondance d'humeurs : mais quand on connoît l'origine de ces maladies, & les circonſtances qui les ont accompagnées,

on eſt preſque convaincu qu'elles naiſſent d'une autre cauſe.

Les efforts qu'eſt obligée de faire la nature, pour procurer l'accroiſſement des parties & la ſortie des dents; ces efforts, dis-je, ſont la ſource de la plupart des maladies & des grands accidens auxquels les enfans ſont ſi ſujets; & ce qui fait le danger de ces efforts, eſt la grande mobilité & la grande ſenſibilité des enfans. J'ai déjà dit la raiſon pour la quelle ils ſont plus ſenſibles que les adultes; c'eſt qu'ils ſont preſque tout nerfs. Je viens d'être le témoin d'un de ces efforts que fait la nature lors de la cruë: c'étoit dans un jeune homme âgé de quatorze ans & demi: il avoit cru de quatorze lignes dans l'eſpace de douze jours: ſon pouls, lors des efforts, étoit ſerré & fort dur; il prenoit le caractere du pouls ſtomacal: auſſi faiſoit-il beaucoup d'efforts pour vomir; &, quand il vomiſſoit, il ne rendoit que de l'eau. Son pouls devenoit ſupérieur dans l'intervalle des efforts: il avoit le rithme du pouls nazal, avec la molleſſe du pouls qui indique la ſueur. Le pouls redoublé ſe rencontre très-communément chez les enfans

& chez les jeunes gens qui sont dans l'âge de croître.

Le pouls chez le jeune homme dont il est question avoit quelque chose de critique ; mais le développement des parties ne peut-il pas & ne doit-il pas être considéré comme un effort critique ? Ne seroit-ce pas là la raison pour laquelle les maladies des enfans se guérissent, sans qu'il survienne une abondante évacuation de matiere critique, & sans même qu'il en arrive ? Les maladies des enfans sont donc, pour la plupart, nervales : celles des vieillards, au contraire, ou du moins la plus grande partie ont un caractere plus humoral : elles ont un fond matériel : c'est un amas de matiere muqueuse, qui les produit, & leur forme change suivant l'endroit où elle se dépose. Quand elle se porte sur la poitrine, elle devient la cause des catharres & de l'asthme : elle fournit dans les reins le noyau des pierres. La sciatique, la dysurie, le dévoiement naissent des efforts continuels que fait la nature pour la travailler & la mûrir, quand elle s'est déposée dans la portion d'entrailles qui avoisine la vessie, le rectum & les os des isles.

Ces divers accidens affligent le plus communément les personnes qui ont été, pendant la vigueur de leur âge, sujettes aux hémorrhoïdes, & ces incommodités n'arrivent que parce que le courant des oscillations, qui avoit coutume de se diriger vers l'anus, change sa direction, & qu'il se porte sur la vessie. Cette idée est fondée sur l'observation de quelques vieillards qui ont commencé à pisser le sang, quand leurs hémorrhoïdes ont cessé de fluer, & sont devenus sujets aux maladies de la vessie.

J'ai connu un vieillard âgé de soixante & dix-huit ans, qui devint sujet à une incontinence d'urine : ses urines charrioient des especes de glaires : elles déposerent beaucoup de matiere mucilagineuse, & son incommodité cessa.

La chassie, les ophtalmies, la toux, les écoulemens d'humeurs par le nez & par les oreilles, dérivent de la même source que la pierre, la dysurie, la strangurie, le dévoiement, la sciatique, &c. C'est le reflux des humeurs vers l'intérieur, & l'abondance à laquelle il donne lieu, qui les occasionnent. Toutes ces maladies sont les effets du tra-

vail que fait la nature pour s'en débarrasser. Les efforts aboutissent vers les parties voisines des organes excrétoires, par lesquels elle avoit coutume de se décharger du poids des humeurs superflues, auxquelles on est plus ou moins exposé pendant le cours de la vie.

Le même amas d'humeurs pouvoit se former dans la vigueur de l'âge; mais il sortoit sous une autre forme : les mêmes personnes rendoient du sang, soit par les hémorrhoïdes, soit par le nez; &, comme la partie rouge du sang est moins abondante dans les vieillards, les flux sanguins se convertissent en écoulemens muqueux : de-là il arrive que, quoique les vieillards conservent la même disposition & le même fond de maladies, elles se présentent cependant sous une forme différente. Ces maladies seroient guérissables comme toutes les autres, si la nature dans les vieillards étoit capable de cet effort de travail, qui devient nécessaire pour préparer & mûrir cette matiere muqueuse dont le dépôt fait la maladie. J'en pourrois donner pour preuve l'exemple du vieillard qui fut

délivré de son incontinence d'urine, quand il eut rendu des urines bourbeuses : ce vieillard, il faut l'avouer, est un vieillard privilégié, qui ne doit pas nous rendre trop faciles à concevoir d'heureuses espérances de guérison pour les malades de son âge affligés du même genre de maladies.

LETTRE XVIII.

La sobriété est nécessaire aux personnes qui approchent de soixante ans.

VOUS vous attendiez peut-être, Monsieur, à voir dans cette Lettre la description de quelque maladie particuliere de la vieillesse. La derniere que je vous ai écrite pouvoit vous le faire croire. J'étois bien aussi dans l'intention de le faire ; mais ayant réfléchi qu'il étoit aussi important de prévenir les maladies, que de les guérir, j'ai cru que je ne pouvois mieux faire que d'indiquer d'abord la source d'où proviennent la plupart des maladies de la vieillesse, & de donner aux personnes qui ne sont pas encore vieilles, mais qui

touchent au moment de l'être, les conseils que je crois les plus utiles, pour leur faire éviter beaucoup de maladies & des incommodités qui accompagnent cet âge de la vie.

Vous avez dû observer, Monsieur, qu'à chaque septieme année il se faisoit dans le corps de grandes révolutions. Il semble qu'à ces différentes époques, la nature mette la derniere main à quelque grande œuvre, qu'elle médite & qu'elle prépare pendant tout le tems qui les précede. Ces révolutions ou ces especes de changemens sont accompagnés d'accidens plus ou moins graves, suivant que la nature trouve plus ou moins d'obstacles à surmonter pour faire le changement qu'elle a en vue.

Quelle que soit la sobriété avec laquelle on vit, il ne s'en forme pas moins, au bout d'un tems plus ou moins long, un amas d'humeurs qui s'évacue après quelques jours de malaise par les selles, les sueurs, les urines ou les crachats : il se déclare au moment que l'on s'y attend le moins, & sans que l'on en sache bien la cause, un catharre à la fin duquel l'on crache &

l'on mouche une prodigieuse quantité d'une matiere épaisse & mucilagineuse. L'effet de ces catharres est de rendre le corps plus dispos. Les François y sont fort sujets : c'est même, dit-on, un avantage qui leur est envié par les Anglois. Il est bien certain que ces petites crises servent beaucoup à entretenir la bonne santé chez les personnes qui y sont sujettes : ils préviennent ces grands amas d'humeurs qui occasionnent de grandes maladies, ou un fond de mélancolie, lequel rend l'existence insupportable à bien des gens, & les porte à se donner la mort.

Si la sobriété ne prévient pas ces petites réplétions, jugez, Monsieur, ce qu'elles doivent être, & quelles en doivent être les suites dans les personnes qui sont dans l'habitude de l'intempérance ? Outre les malaises que ces gens là éprouvent habituellement, ils s'exposent aux maladies les plus graves & les plus dangereuses, si la grande réplétion qui doit nécessairement se faire, se rencontre au tems marqué par la nature pour changer l'ordre de ses mouvemens, soit qu'elle ait en vue le développement du jeu de quelque or-

gane, ou qu'elle veuille l'éteindre absolument.

Les vieillards intempérans doivent être encore plus sujets à ces amas d'humeurs, que les enfans & les personnes du moyen âge qui seroient livrées au même excès. Tout le monde peut aisément en deviner la cause. Vous devez vous rappeller ce que j'ai déjà dit dans une de mes Lettres précédentes; savoir, que les fonctions naturelles s'exerçoient bien moins librement dans la vieillesse que dans tout autre âge. L'action de leurs divers organes est moins vive & moins puissante : delà naît la paresse des vieillards & leur inaptitude pour les exercices du corps: ils deviennent lourds, pesans; ils perdent toute leur agilité. La faculté des mouvemens nécessaires pour les exercices du corps dépend du jeu de l'organe extérieur, c'est-à-dire, de la peau & des muscles; mais la peau perd sa blancheur; elle devient plus aride & plus seche; elle forme des rides; elle perd, en un mot, beaucoup de sa souplesse. Les cartilages qui adoucissent le mouvement & le rendent plus facile, se durcissent : quelques ligamens s'ossi-

ſient : les fibres, en ſe collant, forment de plus gros faiſceaux : toutes ces circonſtances rendent le reſſorts des parties moins lians & beaucoup moins ſouples : les mouvemens en deviennent plus lents & plus gênés ; ce qui produit une altération dans le jeu de tous les organes.

La peau, qui forme un organe de la plus grande étendue, correſpond avec les principaux viſceres qui conſtituent l'organe intérieur : elle eſt leur antagoniſte ; auſſi ſon état influe-t-il pour beaucoup ſur le jeu & l'action de tous ces viſceres, de même qu'elle ſouffre quelque léſion dans ſes fonctions, quand-ils éprouvent quelque dérangement, ou qu'ils ſont malades. Le viſage d'un homme éprouvé par des déchiremens d'entrailles, pâlit & s'affaiſſe. Un ſimple dévoiement, accompagné de quelques légeres épreintes, rend la peau ſeche & aride : il en efface ce ton de couleur qui annonce la fraîcheur & la bonne ſanté : la peau eſt ternie &, en quelque ſorte, terreuſe dans un hydropique. Ces faits prouvent une intime correſpondance entre ces divers organes : ils annoncent

qu'ils sont dans un rapport mutuel par rapport au libre exercice de leurs fonctions.

L'estomac, le foie, les intestins, tous ces visceres doivent donc agir moins efficacement & bien plus lentement dans les vieillards que dans les jeunes gens & les personnes du moyen âge; car, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, il est aisé de se convaincre, à la seule inspection, que la peau n'a plus à cinquante ans la même action qu'elle avoit à trente : elle ne peut donc plus autant aider au jeu de l'estomac. J'ai osé avancer que la lenteur des opérations de l'esprit & la perte de son ancienne vigueur dépendoient beaucoup de ce déchet de la faculté active de la peau & de tout l'organe extérieur.

Combinez tous ces faits, Monsieur, pour en former un principe dont vous puissiez tirer des conséquences qui servent de regles aux vieillards : la premiere & la plus naturelle ne doit-elle pas être celle-ci; savoir, que l'estomac n'étant plus capable d'un effort d'action aussi considérable qu'il l'étoit dans les premiers âges, il est dangereux de le

charger de la même quantité d'alimens qu'il pouvoit digérer dans un âge moins avancé? Un grand inconvénient eſt la lenteur de ſon travail; car il doit troubler l'action des autres organes, en ce qu'il apporte un dérangement dans l'ordre que ſemble s'être impoſé la nature pour la ſucceſſion de ſes mouvemens ou de ſes diverſes opérations. Je ne dis rien ici qui ne ſoit fondé ſur l'obſervation, & dont vous n'ayez fait l'expérience ſur vous-même. Il n'eſt pas que, malgré votre tempérance, vous ne vous ſoyez livré à quelque excès dans le boire & dans le manger: eh bien! Monſieur, avez-vous remarqué que votre corps fût, dans ce moment-là, auſſi diſpos, & les opérations de votre eſprit auſſi faciles que quand vous ſortez de table, ayant encore envie de manger? Ces excès n'ont-ils pas été ſuivis de quelques légeres incommodités? N'avez-vous pas éprouvé de la peſanteur, ou une douleur de tête? N'en avez-vous pas été plus altéré? N'eſt-il pas même ſurvenu quelque dévoiement précédé ou accompagné de légers friſſons? Ne vous a-t-il pas fallu quelques jours pour vous re-

mettre dans votre aſſiette naturelle ? Voyez maintenant à quel déluge de maux s'expoſe un homme qui, parvenu à cinquante ans, ne veut rien retrancher de la quantité d'alimens qu'il avoit coutume de prendre avant d'arriver à cet âge. Il doit abréger ſes jours, puiſqu'il eſt vrai que le grand mouvement durcit les parties, qu'il uſe les reſſorts, & qu'il altere la conſtitution & le jeu des organes.

On eſt dans l'opinion qu'il n'eſt dangereux de trop manger, que parce que l'on coure le riſque de ne pouvoir pas bien digérer les alimens dont on remplit ſon eſtomac. Il eſt certain qu'à force de ſe donner des indigeſtions, on devient malade : il ſuffit d'en avoir eu une, pour ſoupçonner le trouble qu'elles peuvent apporter dans la machine, ſi elles ſe répetent ſouvent. Les bonnes digeſtions elles-même deviennent nuiſibles, quand il en doit réſulter une abondance de ſucs trop conſidérable : or, c'eſt ce qui doit naturellement arriver dans un homme de ſoixante ans qui mange avec excès, & qui digere parfaitement tout ce qu'il mange. On ne doit manger que pour

vivre, dit l'avare. Il eſt certain que la nature ne deſire que ce qui lui eſt néceſſaire, pour réparer les pertes qu'elle fait. Tout ce qui excede ſes beſoins eſt ſuperflu, & devient, avec le tems, une ſurcharge qui cauſe ou peut cauſer la ruine de l'individu. D'après la maxime de l'avare & la réflexion que je viens de faire, le vieillard ne doit pas beaucoup manger. Un vieillard s'agite peu; il ne fait pas de grands exercices: par cette raiſon là même il diſſipe moins: tous ſes couloirs ſont moins ouverts, & notamment la peau, qui eſt plus ſeche & plus aride; ce qui rend la tranſpiration moins facile & moins abondante. Un vieillard, quand il viole les loix de la ſobriété, eſt donc expoſé à cette réplétion d'humeurs, que j'ai dit avoir des ſuites ſouvent fâcheuſes; mais il n'eſt pas de circonſtances où elle ſoit plus dangereuſe que dans ces années climatériques, ſavoir, celles qui ſont deſtinées, ou dans leſquelles ſe font les changemens qui arrivent dans la machine.

Je recommande donc eſſentiellement la ſobriété aux perſonnes parvenues à l'âge de cinquante ans, afin de ſe pré-

parer de loin à ce paſſage ſi fatal à un grand nombre d'hommes ; c'eſt l'année climatérique ſoixante-trois. La nature ſemble faire, à cet âge, le dernier de tous ſes grands changemens. J'ai ſuppoſé qu'à cette époque l'action s'éteignoit dans quelque organe. Quoi qu'il en ſoit de ma ſuppoſition, il doit s'établir un nouvel ordre de mouvemens. La nature a beſoin alors d'être fort à l'aiſe ; ſans quoi ce changement eſt accompagné des accidens les plus graves, qui tous ſont les effets des grands efforts qu'elle fait pour ſurmonter les obſtacles qui la gênent dans ſes opérations. Dans ces momens d'effort il peut ſe former des engorgemens qu'il eſt impoſſible de réſoudre, & qui quelquefois ſont de nature à devenir gangreneux, & cauſent en peu de jours la mort des malades. La nature ne fait pas ces changemens, & ne ſe rétablit pas dans ſa premiere aſſiette, ſi l'ordre de ſes mouvemens a été interrompu, ſans qu'elle éprouve quelques ſecouſſes, & ſans plus ou moins d'incommodités par conſéquent chez les perſonnes chez qui toutes ces choſes ſe paſſent.

J'en donnerai pour preuve l'exemple

des femmes nouvellement accouchées: il y en a beaucoup chez qui le flux menſtruel reſte ſupprimé pendant pluſieurs mois : d'autres ont leurs regles plutôt ; mais leur appareil eſt communément accompagné de ſpaſmes & de malaiſes qui ſont fort inquiétans : elles n'ont pas même un cours réglé ; car ou elles durent plus long-tems qu'elles n'avoient coutume, ou elles reparoiſſent à des époques moins éloignées; de façon qu'elles peuvent être conſidérées comme des pertes. Le pouls chez preſque toutes ces femmes eſt petit, ſerré, & a quelque choſe de fiévreux; ce qui annonce du trouble dans les mouvemens, & fait concevoir un état d'irritation dans le genre nerveux. La nature même des remedes qu'il convient d'employer, fait ſoupçonner cette irritation. Les boiſſons adouciſſantes, priſes avec modération, ſont de la plus grande efficacité dans ces ſortes de cas.

Si à ces cauſes de trouble & d'agitation il ſe joignoit une ſurabondance d'humeurs capable d'exciter la fievre par elle-même, les femmes courroient les plus grands riſques ; car le ſpaſme

porté à un certain degré de force pourroit bien occasionner des engorgemens mortels, ou rendre la maladie tellement nervale, qu'il faudroit un tems très-considérable pour mûrir cette matiere, & obtenir la guérison de la maladie. Un effet du spasme qui accompagne naturellement le travail que fait la nature pour changer l'ordre de ses mouvemens, ou se rétablir dans son premier état, est de supprimer l'évacuation de toutes les humeurs excrémentitielles : ces humeurs mêlées au sang augmentent non-seulement sa masse, mais elles lui donnent encore une qualité acrimonieuse ; circonstance bien défavorable pour obtenir une parfaite coction & une dépuration du sang convenable. La sobriété est donc une vertu dont la pratique devient indispensable aux personnes qui commencent à vieillir. Je prêche là une doctrine, comme vous voyez, Monsieur, qui ne sera pas goûtée de la multitude; car l'on aime à manger, & sur-tout les vieillards qui prétendent que, le plaisir de la table étant le seul qui leur reste, il doit leur être permis de se le procurer. N'adoptez point cette maxime, & soyez bien convaincu que je suis, &c.

LETTRE XIX.

Du danger des veilles pour les vieillards.

Il y a bien long-tems, Monſieur, que je ne vous ai écrit. Il m'eût été difficile de pouvoir faire autrement ; car ce n'eſt pas en courant qu'on doit s'occuper de diſcuter des queſtions de Médecine. Tout le tems qui s'eſt écoulé depuis ma derniere Lettre, s'eſt paſſé en un long voyage fait au beau milieu de l'hiver, & dans un pays où le froid ſe fait ſentir vivement. J'ai vu la Cour de Munich, que j'ai trouvée charmante. Il y regne un goût pour le plaiſir, que je n'ai obſervé nulle part ailleurs, & qui m'a fait croire que la philoſophie n'avoit pas encore percé dans cette contrée-là ; j'entends cette philoſophie qui, à force d'analyſe, tend à tout renverſer, & corrompt juſqu'à la nature des choſes. J'y ai reconnu les mœurs qu'avoient nos bons aïeux. Croiriez-vous, Monſieur, que j'ai rencontré au cabaret les premieres perſonnes de la Cour, tant hommes que

femmes. Les hommes qui y occupent les premieres places, ne dédaignent pas d'y danser confondus avec des gens de tout état. On danse tous les dimanches pendant le carnaval, dans un lieu qu'on appelle Redoute. Tout le monde a droit d'y entrer; mais chaque personne, de quelque qualité qu'elle soit, doit être masquée. C'est le Souverain lui-même qui y invite à danser, par l'exemple qu'il en donne.

On peut croire qu'avec de pareilles dispositions il doit être chéri & adoré dans son pays; aussi les Bavarois l'aiment-ils jusqu'à l'adoration, & leur prévention pour lui est portée si loin, qu'ils disent que, si Dieu cessoit d'être, il seroit élu à sa place. Si l'on en croit les personnes qui composent cette Cour, il y regne peu de cet esprit d'intrigue & de tracasserie, qui fait le tourment & le malheur des ames honnêtes. Ils paroissent vivre en assez bonne intelligence: ils vivent beaucoup entr'eux: ils se rassemblent chaque jour dans une maison où ils jouent jusqu'à neuf ou dix heures du soir, qui est le moment où ils se retirent chacun chez eux: ils font un souper frugal, & se couchent

couchent de fort bonne heure. L'usage des soupers n'y est pas établi : ils ne se donnent que des dîners : ils pensent bien différemment, comme vous le voyez, de nos gens de Cour, qui ont pris un genre de vie tout opposé, & ne semblent avoir du goût que pour les plaisirs nocturnes. Ceux-là ont adopté un genre de vie conforme au vœu de la nature : ceux-ci la contrarient absolument ; mais peut-être imaginent-ils qu'il est convenable à leur dignité de se conduire ainsi. Chacun se fait des principes à sa guise, dont il croit ne pouvoir se départir.

On rencontre beaucoup de personnes âgées dans ce pays-là, qui connoissent à-peine les incommodités de la vieillesse. J'y ai vu plusieurs octogénaires, qui ne paroissoient pas avoir soixante ans. Une vieille Dame âgée de soixante & dix-huit ans, qui conservoit un visage plein avec quelques traces de fraîcheur, se plaignoit d'avoir le sang épais, & elle étoit dans l'habitude de se faire saigner deux fois par an : son mari âgé de quatre-vingt-dix ans, & qui pétilloit d'esprit, buvoit de la limonade pour se guérir le

rhume. Je dois vous faire obſerver qu'ils n'éprouvent aucune gêne à la Cour : ils peuvent s'en abſenter auſſi long-tems qu'ils veulent, ſans s'expoſer à perdre les bonnes graces de leur Maître : ils en reçoivent toujours le même accueil, quelque longue qu'ait pu être leur abſence. J'admire cette conduite du Prince, & j'y vois de la bonne philoſophie. Cela, comme autre choſe, prouve qu'il ſait eſtimer les choſes de ce bas monde leur juſte valeur. Il y a apparence que ſon objet, en ſe conduiſant ainſi, eſt de rendre heureuſes les perſonnes qui l'approchent ; & elles doivent l'être, car elles le croient.

Vous pouvez juger, Monſieur, d'après le détail que je viens de vous faire, que la vie de Munich peut avoir des attraits pour les perſonnes qui aiment un genre de vie ſimple & qui rentre dans les vues de la nature. Le nombre des vieillards qui y eſt aſſez multiplié, leur vieilleſſe exempte d'infirmités, ne peuvent-ils pas nous porter à croire que, pour ſe procurer de longues années avec une ſanté conſtante ; il faudroit à-peu-près calquer ſon plan

de vie ſur celui qui paroît avoir été généralement adopté dans cette Capitale de la Baviere?

Les grandes paſſions & les travaux pénibles ne ſont pas faits pour la vieilleſſe ; il lui faut au contraire des plaiſirs modérés & des occupations faciles. Les veilles portent avec elles un poiſon qui produit ſur les vieillards un effet funeſte, & dont ſe garantiſſent à-peine les jeunes gens nés avec les tempéramens les plus robuſtes. Les vieillards doivent donc renoncer au ſouper, qui les engage à des veilles, leſquelles s'étendent quelquefois fort loin dans la nuit. On a beau nous alléguer que l'habitude, qui eſt une ſeconde nature, peut les rendre moins dangereuſes : il n'en demeure pas moins conſtant que les veilles ſont contraires aux vues de la nature : ainſi s'accoutumer à veiller, c'eſt enfreindre ſes loix, c'eſt la violenter, & c'eſt ce qui ne ſe fait pas impunément. Pour s'en convaincre, il ſuffit de fixer l'œil ſur des perſonnes qui, par quelque raiſon de plaiſir, ou par un autre motif, ont différé juſques fort avant dans la nuit l'heure de leur ſommeil : ils ſont blê-

mes, pâles & défaits. Combien de fois ne bâillent-ils pas dans le fort de leurs plaisirs ! ce qui est le signe le plus expressif du besoin qu'ils ont de dormir. Ils ont l'air du désordre & de l'abattement ; &, pour soutenir leurs forces, que ne répare pas le calme du sommeil, ils sont obligés de boire & de manger plus que naturellement ils ne devroient & ne sont accoutumés de le faire. Contracter l'habitude des veilles, c'est donc se livrer à une sorte d'excès préjudiciable à la santé.

Le défaut de santé entraîne après lui la privation de tous les plaisirs. Le riche, au sein de son opulence, ne connoît plus les douceurs de la vie, dès qu'il a perdu la jouissance de ce précieux trésor. La tristesse, les inquiétudes & l'ennui qui accompagnent l'état de souffrance dans un malade, sont la preuve la plus forte, qu'il n'y a pas de bien plus réel que la santé, & qu'elle est la source de la joie la plus vive & la plus vraie. Je ne dis rien là dont ne soient convaincus les hommes qui sont parvenus à l'âge qui avoisine la vieillesse. Ainsi cette sorte d'avertissement devient moins nécessaire pour eux que

pour ceux qui desirent y arriver : mais s'il y a peu de gens qui ne forment ce desir, il y en a très-peu aussi qui dirigent leur conduite d'après ces vues, & qui se conduisent conséquemment aux vœux qu'ils forment. Je sens qu'il seroit bien difficile d'empêcher la fougue d'une jeunesse bouillante, qui n'aime que les plaisirs bruyans. Il faut pourtant en convenir; ces plaisirs les fatiguent, & s'ils n'y mettoient une sorte de point d'honneur, ils s'y livreroient avec moins d'ardeur : ce qui me le fait juger ainsi, c'est que les jeunes gens cedent très-facilement à l'attrait du sommeil : la nature veut les forcer à dormir, & la vanité les porte à la dissipation. Qui le croiroit ? il se trouve des vieillards assez déraisonnables pour sacrifier à cette idole, & exciter par leur exemple des jeunes gens à porter le joug de cette passion tyrannique.

Les veilles sont mauvaises par elles-mêmes; elles détruisent les tempéramens les plus robustes : mais ce qui les rend plus pernicieuses, c'est qu'il s'y joint encore les mauvais effets des passions; car on ne veille pas pour le plaisir

ſeul de veiller ; preſque toujours on ne le fait que dans la vue de ſe procurer des plaiſirs, ou, ce qui revient au même, de ſatisfaire une paſſion à laquelle on eſt enclin. La paſſion qui paroît avoir l'empire le plus étendu, & l'exercer de la maniere la plus abſolue, eſt celle du jeu : elle ſert de cortege à preſque toutes les autres. Le jeu, pour le dire en un mot, termine preſque toutes les fêtes nocturnes. Qu'on eſt malheureux, quand on eſt poſſédé par cette paſſion dévorante ! La crainte, les remords, la rage & le déſeſpoir ſont ſes fidelles compagnes : elle eſt environnée de toutes les horreurs que préſentent les ombres de la nuit, dont elle a beſoin d'emprunter les voiles. La paſſion du jeu eſt une vraie maladie, qui, ainſi que la plupart des autres, a ſes redoublemens au fort des ténébres ; tems propre au délire qui eſt le fruit d'une imagination exaltée, ou, pour mieux dire, déréglée.

Le jeu rend malades les perſonnes qui s'y livrent avec excès, & ſes premieres victimes ſont preſque toujours celles qui paroiſſent jouer avec le plus de ſang-froid. J'ai vu pluſieurs joueurs

malades : ils avoient tous le même genre de maladie. Le foie étoit chez tous en souffrance ; d'où l'on peut conclure que les joueurs sont exposés aux maladies qui sont occasionnées par de longs & violens chagrins : &, de fait, l'ame dans l'un & l'autre cas est à-peu-près également affectée.

On mange davantage quand on veille : les veilles épuisent donc, & le sommeil doit réparer : mais les alimens ne suppléent pas au défaut de sommeil; car l'état d'un homme qui a veillé, est bien différent, au lever du soleil, de celui d'une personne qui, cédant à l'impulsion de la nature, a dormi toute la nuit d'un sommeil doux & tranquille : celui-ci est frais, léger & dispos ; l'autre est pâle ; il est fatigué ; il soupire après le repos dont il a été privé ; il est dans une sorte d'anéantissement.

Je conclus de tout ceci qu'un souper léger avec un long sommeil est très-propre à soutenir les forces, & à entretenir la bonne santé. Je n'avance rien ici qui ne soit fondé sur l'expérience. Je connois des hommes qui restent vigoureux, quoique dans la vieillesse : ils ont pourtant eu de gran-

des fatigues à essuyer dans le cours de leur vie : ils n'ont pas même été très-réservés sur l'article des plaisirs ; mais il leur est rarement arrivé de leur sacrifier le doux bénéfice du sommeil ; & ils sont restés inviolablement attachés à cette maxime, qui est de beaucoup dormir, & de manger modérément.

Beaucoup manger est une affaire d'habitude ; une nourriture abondante n'est nullement nécessaire pour entretenir les forces d'un homme : au contraire, on soutient moins bien les fatigues, quand on ne vit pas sobrement. Le corps & l'esprit sont moins légers & moins actifs, quand on a copieusement mangé, que lorsqu'on a fait un repas frugal : la raison en est simple : l'estomac est obligé à un travail plus long & plus grand, quand il doit digérer une grande quantité d'alimens ; mais, comme je l'ai déjà répété un grand nombre de fois, il emprunte, lors de son travail, l'action de tous les autres organes, qui en conservent d'autant moins qu'il est obligé à de plus grands efforts. Le sommeil est moins doux & moins tranquille, quand on se couche l'estomac surchargé

d'alimens; il y a un trouble dans toute la machine, qui rend le ſommeil inquiet & fatiguant.

Il paroît aſſez conſtant qu'il eſt un tems marqué pour l'action de chaque organe. Il faut croire que c'eſt de la régularité qui s'obſerve dans la circulation de ce mouvement, que dépend la ſanté: ainſi, toutes les fois qu'on multiplie les heures du manger, au mépris de l'ordre établi par la nature, on tend à introduire une ſorte de dérangement dans l'ordre de ſes mouvemens, ou, ce qui revient au même, dans ſes fonctions; c'eſt la même choſe. Quand on veille, on exalte la machine, on prolonge l'action des organes au-delà des bornes preſcrites par la nature. Je ne parle pas même des avantages qu'il y a à reſpirer un air épuré par l'action d'un ſoleil vivifiant, & des inconvéniens qui naiſſent de l'uſage d'une lumiere artificielle, qui, en fatiguant les yeux, & les expoſant à une forte tenſion, fait plus de mal au corps qu'on ne l'imagine. Ceci ne peut être bien ſenti que par les perſonnes qui conçoivent toute l'étendue des rapports & des correſpondances qu'ont en-

tr'elles les différentes parties du corps: mais les yeux, ainſi que les oreilles, eu égard à leur ſituation dans le voiſinage du cerveau, ont beſoin d'être beaucoup ménagés: les plaiſirs & le travail de la nuit peuvent donc être nuiſibles à la ſanté.

On ſe perſuade aſſez communément que, dans les Ouvrages d'imagination, le travail de la nuit peut avoir de plus grand ſuccès; que l'imagination a beſoin d'être allumée par la lueur des flambeaux; qu'elle doit être exaltée par les veilles. J'ai connu des Poëtes & de grands Peintres qui conſacroient la nuit au repos & le jour au travail. Leurs idées étoient nettes. Si j'oſois auſſi me donner pour exemple, je dirois que mes méditations du jour ſont plus profondes, & qu'elles portent un fruit plus mûr; que mes idées ſont mieux liées, & mes conſéquences plus juſtes. J'ai beſoin, il eſt vrai de me monter l'imagination; mais c'eſt l'affaire de quelques quarts-d'heure. Je ne la fatigue pas trop, afin qu'elle ſoit en état de me ſervir quand je lui commande. Souvent auſſi je tiens mon eſprit en activité, au milieu même des ſociétés;

c'eſt là ſouvent que je crée & j'arrange mes idées : mais je me couche de bonne heure, & je mange peu. Voilà, Monſieur, le genre de vie que je mene : je le propoſe aux autres en vertu du droit que me donne ma qualité de Médecin. Mes préceptes pourtant devroient faire une ſorte de fortune, puiſqu'ils ſont appuyés de l'exemple ; eſpece d'éloge que ne méritent pas bien des gens, qui prêchent ſouvent une morale qu'ils ne pratiquent pas. Adieu, Monſieur. Je ſuis, &c.

LETTRE XX.

Il vaut mieux que les vieillards faſſent pluſieurs repas qu'un ſeul.

NE craignez pas, Monſieur, de me fatiguer par le grand nombre de vos queſtions : l'amitié m'a fait une loi d'y répondre avec bien de la complaiſance. Je vous ſais gré de la confiance que vous me marquez ; mais je ne me flatte pas de pouvoir vous éclairer ſuffiſamment ſur tous les points. Je ne prétends point du tout à l'infaillibilité. Je diſcuterai, Mon-

sieur, & vous serez mon Lecteur & mon Juge. Vous avez noté l'endroit de ma derniere Lettre, où je dis qu'il ne faut pas trop multiplier les heures du manger ; & vous me demandez s'il vaut mieux ne faire qu'un ou deux repas dans le jour, que d'en faire trois ou quatre. En Médecine il n'y a pas de loi absolue : il ne peut donc pas y avoir une loi générale établie sur cet objet.

Ce seroit peut-être ici l'occasion de faire la distinction banale des tempéramens, de l'habitude & de l'âge. Il est certain que les vieilles habitudes sont bien difficiles à déraciner : il est même quelquefois dangereux de vouloir les changer. Mais c'est pour en prendre de bonnes, que vous me demandez mon sentiment : ainsi dans ma réponse je ne dois plus avoir égard qu'à une seule circonstance, qui est celle de l'âge. Il n'est pas douteux que les enfans, parce qu'ils ont plus de chaleur innée, doivent manger plus souvent que les vieillards : en partant du principe qu'il y a une circulation de mouvement dans la machine, ou qu'il y a un tems marqué pour l'action de chaque or-

gane, les enfans doivent sentir le besoin de manger plus souvent que les vieillards, attendu que dans ceux-ci les mouvemens sont plus lents, & les organes moins actifs. L'estomac dans les enfans redevient plus souvent le siege du centre de l'action principale : mais si les vieillards doivent s'éloigner de l'usage des enfans par rapport au nombre de leurs repas, ils doivent aussi éviter de tomber dans l'excès opposé. Je m'explique ; il y a beaucoup de personnes qui ne font qu'un repas ; mais il est si copieux, qu'il peut leur suffire pour tout le jour, & qu'il faut même tout ce tems pour digérer la grande quantité d'alimens qu'ils prennent. Je suis dans la forte persuasion que cette maniere de se nourrir peut être sujette à des inconvéniens, & qu'elle n'est pas la meilleure. Deux repas légers me paroissent être plus dans l'ordre de la nature, qu'un seul dans lequel il doit y avoir toujours quelque excès.

On ne peut révoquer en doute que cette méthode de ne faire qu'un grand repas, n'oblige la nature à se plier à un nouvel ordre de mouvemens ; ou bien elle pâtit toutes les fois que, fer-

mant l'oreille à sa voix, on refuse de lui donner quand elle demande. Je me rappelle de m'être souvent abstenu de manger, en prenant le change sur la nature de certains malaises que j'éprouvois : je les considérois comme les mouvemens de mon estomac encore occupé du travail de la digestion du repas précédent, tandis qu'ils étoient produits par la force de ses appétits. J'en ai été convaincu parce que, ayant mangé dans quelques-unes de ces circonstances, je m'en suis souvent très-bien trouvé.

La nécessité de changer quelquefois l'heure de son repas est encore un inconvénient pour les personnes qui se sont accoutumées à n'en faire qu'un. Il est rare qu'ils la changent sans éprouver quelque léger dérangement, surtout s'ils veulent satisfaire entierement leur appétit : mais le plus grand de tous les inconvéniens est d'être obligé de se gorger d'alimens qu'on mange avec avidité, pour réparer ses forces abattues par l'abstinence d'un jour entier. L'estomac ainsi farci d'alimens attire à lui tout l'effort, qui souvent n'est pas suffisant pour opérer une bonne digestion. Toute la machine reste pe-

ſante & languit : l'ame ſe reſſent de ce mauvais état du corps ; ſes facultés reſtent ſuſpendues : l'homme, dans ce moment, paroît être dans un état de ſtupeur, J'ai vu peu de ces gens là qui conſervaſſent, après avoir mangé, une certaine légereté de corps & d'eſprit, & qui fuſſent diſpos au travail.

Une conſéquence naturelle de ce qui vient d'être dit, eſt qu'il eſt plus utile pour la ſanté de faire pluſieurs repas, que de n'en faire qu'un ſeul : cet uſage ſemble dicté par la nature : ce qui le prouve, eſt ſon univerſalité. Il eſt établi chez tous les peuples de la terre & pour toutes les eſpeces d'animaux : ainſi déroger à cet uſage, c'eſt en quelque ſorte renverſer l'ordre de la nature.

Vous conſidérez auſſi comme une difficulté, Monſieur, de ſavoir ſi le déjeûner peut convenir aux vieillards, & en quoi il doit conſiſter. Tous les jours, dites-vous, l'on rencontre des gens qui diſent ſentir la néceſſité de prendre quelque choſe, pour ſatisfaire leur eſtomac qui manifeſte ſes beſoins, ſoit par des tiraillemens, ſoit par des langueurs ; mais leur embarras eſt de choiſir & de rencontrer ce qui leur

convient. Il eſt peu de perſonnes, en effet, qui ne ſoient dans le cas dont vous me parlez, c'eſt-à-dire, qui n'aient beſoin de prendre un peu de nourriture le matin. Je crois que, quand ils ſe ſatisfont ſur cet article, ils ont grande raiſon; ils ne peuvent certainement mieux faire, que de céder à l'impulſion de la nature; car outre qu'un beſoin naturel eſt une loi irréfragable, c'eſt qu'on ſoutient par ce moyen le jeu de l'eſtomac & des inteſtins, dont l'action influe pour beaucoup dans les fonctions de tous les autres organes; & cela eſt ſi vrai, que deux taſſes de thé ſuffiſent pour conſerver diſpos & agile un corps dont les forces ſemblent s'épuiſer, quand on a négligé de les prendre.

Quant au choix de l'aliment dont on doit faire uſage, il n'eſt pas facile de dicter des loix ſur ce ſujet : on ne peut dire que des choſes vagues, & s'en tenir à des généralités. Je crois que le meilleur conſeil que l'on puiſſe donner eſt de faire des eſſais, & de s'en tenir à ce dont on ſe trouve le mieux. L'habitude y fait beaucoup encore; car quelque choſe de très-bon en ſoi-même

peut faire du mal, ou du moins causer quelque dérangement aux personnes qui l'essayent pour la premiere fois, ou n'en font usage que rarement. Il faut pourtant avouer qu'il y a certaines boissons qui semblent convenir davantage aux jeunes estomacs qu'aux vieux. Le thé, la limonade, l'orgeat font de ce genre : assez généralement parlant, les vieillards s'en accomodent mal. Ces boissons sont trop froides & trop humectantes pour des estomacs qui ont beaucoup perdu de leur mobilité & de leur activité. La nature a besoin chez eux d'être excitée : ainsi le chocolat & toute autre espece d'aliment qui porte avec soi un principe d'activité, paroît plus approprié aux vieillards : il leur faut quelque chose qui anime les forces, & puisse les répandre au-dehors, dans un âge sur-tout où tout l'organe extérieur est moins actif, & auquel l'action semble se concentrer au-dedans.

Les hommes qui ont reçu de la nature une constitution seche, délicate & sensible, se trouvent bien des boissons adoucissantes, & ne sont pas obligés de commencer si-tôt l'usage des

choſes qui conviennent aux eſtomacs moins ſenſibles, & dont les reſſorts ſont plus durs. La nature ſemble dicter à chaque individu ce qu'il doit faire à cet égard : qu'il la conſulte, il apprendra d'elle plus sûrement que des Médecins les regles de conduite qu'il doit tenir. Quand on ſuit la marche de la nature, & qu'on l'obſerve dans le même individu à différens âges, on apperçoit des changemens, leſquels arrivent à-peu-près dans ces années que l'on appelle climatériques : ces changemens là ſe font dans le moral comme dans le phyſique. Les goûts, les paſſions ne ſont plus les mêmes : on ſe paſſionne pour des choſes qu'on n'aimoit pas, & on prend de l'éloignement pour des objets qui étoient auparavant des objets d'affection.

Il eſt bien difficile de rendre raiſon de tous ces faits : ils n'en exiſtent pourtant pas moins. Les enfans & les jeunes gens mangent de tout impunément : ils peuvent prendre le matin une nourriture ſolide : ils en ont beſoin les uns & les autres : les premiers prennent de l'accroiſſement, & les derniers ſe donnent beaucoup de mouvement : il leur

faut donc aux uns & aux autres des nourritures plus solides & plus substancielles. Un ample déjeûner n'empêche pas qu'ils ne soient en état de bien dîner : ils ont toujours faim. Il n'en est pas ainsi des vieillards ou des personnes qui menent une vie oisive : ils sont à-peu-près assurés de ne pouvoir dîner quand ils déjeûnent copieusement, ou que seulement ils prennent une nourriture solide. Ces considérations ne regardent pas tous les vieillards : il y en a qui peuvent se nourrir comme les jeunes gens : ce sont ceux qui sont accoutumés à de grands exercices & à des travaux pénibles : ceux-là peuvent faire quatre repas par jour ; mais aussi ce n'est pas pour cette classe d'hommes que j'écris ; car ils ne sont guère dans le cas de demander des conseils sur l'heure, sur le nombre des repas, ni sur l'espece d'alimens qu'ils doivent prendre ; ils sont trop heureux quand ils ont de quoi satisfaire ce premier besoin à l'heure qu'il se fait sentir !
Adieu, Monsieur. Je suis, &c.

LETTRE XXI.

Le vin est bon aux vieillards.

J'AI presque été fâché, Monsieur, quand j'ai lu votre derniere Lettre. Je ne me suis radouci qu'à l'aide de la réflexion : non, je ne puis croire que ce soit sérieusement que vous récusiez mon jugement sur les bons effets du vin : mais sur quel fondement, je vous prie, appuyez-vous votre récusation? Vous ne m'en dites pas un mot. Je vois clairement que vous avez adopté un préjugé assez généralement répandu, qui est que les Médecins ne conseillent volontiers que ce qu'ils aiment, & défendent les choses pour lesquelles ils n'ont point de goût, & dont ils ne font point usage. Vous partez de-là pour me déclarer qu'il n'est pas de ma compétence de décider si c'est avec raison que l'on dit communément que le vin est le lait des vieillards. Vous êtes dans l'erreur, Monsieur : j'ai autant de droit qu'un autre de juger cette question ; car je ne suis pas un buveur d'eau ;

j'aime le vin, & j'approuve de tout mon cœur les éloges que lui ont justement accordé les Poëtes qui en ont chanté les bons effets.

Je ne suis point du tout étonné que l'on en boive jusqu'à perdre la raison. Le vin est un breuvage délicieux, qui, quand on en use modérément, fait le plus grand bien : il a vraiment la propriété de chasser la langueur & la tristesse, & je ne vois de vraie gaieté dans les repas, que quand on y boit du vin. Mais comme la source du plaisir est la modération, l'excès du vin doit faire mal, ainsi que l'abus des meilleures choses. Quand je bois du vin, j'en raye aussi-tôt que je m'apperçois qu'une plus forte dose pourroit m'incommoder. Je ne sais pas si tous les hommes ont là-dessus une pierre de touche aussi sûre que moi ; mais je ne m'y trompe guère, je le sens quand le vin n'a plus pour moi le même attrait, & que je m'apperçois qu'une certaine confusion se mêle dans mes idées, & qu'il commence à se former une espece de bandeau sur mon front : pour lors rien au monde ne m'engageroit à boire.

Soit défaut d'habitude, soit effet de

ma constitution, je ne puis pas boire autant de vin que beaucoup d'autres personnes; en conséquence je bois moins long-tems: c'est là sans doute ce qui sert de fondement au reproche que l'on me fait d'être un fort mauvais convive. L'on m'accuse d'être un buveur d'eau, & l'on soutient que je ne suis pas en état d'accorder au vin tout le prix qu'il vaut. Je me vois forcé, Monsieur, pour ma propre justification, de vous faire ici une profession de foi. J'aime le vin, & je suis obligé d'en boire. Je serois fort à plaindre, si j'étois réduit à ne boire que de l'eau: enfin ce qui peut vous démontrer jusqu'à quel point je suis juge compétent dans la question présente, c'est la maniere dont je vais la discuter.

Le vin est salutaire aux vieillards; c'est la nature qui nous l'apprend: presque tous aiment le vin, & ne se méprennent guère sur sa qualité: ils sont les meilleurs gourmets. On ne sauroit croire combien le goût pour le vin se rafine à mesure que l'on avance en âge. Il n'est pas ordinaire que les jeunes gens aiment le vin; &, s'il s'en rencontre qui soient ivrognes, & qui l'aiment avec passion, ils ont d'abord

été obligés de forcer nature, & ce penchant se trouve être chez eux le fruit de la débauche & du libertinage. J'ai connu des enfans qui s'étoient tellement familiarisés avec l'eau-de-vie, qu'ils la buvoient avec excès & une sorte de passion: cette espece de vice n'a pas eu de durée chez eux, parce qu'il n'avoit pas pris sa source dans ce qui est un vrai besoin de la nature; & ce qui le prouve, c'est qu'ils ont eu dans la suite autant de répugnance pour cette liqueur, qu'ils sembloient auparavant la desirer avec ardeur; il n'en est pas ainsi de l'usage du vin par rapport aux vieillards.

Quand une fois un homme parvenu à l'âge de quarante ans a contracté l'usage des excès du vin, il est bien difficile qu'il puisse y renoncer, parce que cette habitude est née, & qu'elle s'entretient par la nécessité d'en boire: la nature en fait une espece de loi. On peut conclure de tout ceci que l'ivresse est moins contraire aux vieillards qu'aux jeunes gens: cette conséquence se fonde encore sur l'observation. Il est de fait que les personnes qui se livrent dans la jeunesse aux excès du vin, & s'en font une passion; il est de

fait, dis-je, que ces perſonnes là parviennent rarement à un âge fort avancé. L'excès du vin, au contraire, préjudicie moins à la ſanté des hommes qui ne commencent à boire que tard, dans l'âge, par exemple, où leur fortune leur permet de mener une vie plus oiſive, & où le feu des paſſions propres à la jeuneſſe eſt à-peu-près amorti.

D'où peut provenir cette différence, me direz-vous ? Il eſt facile de vous en faire ſentir la raiſon. Je crois vous avoir déjà dit dans quelques-unes de mes Lettres, que l'être vieillard ne reſſembloit en rien à l'être enfant, & que l'homme, depuis l'inſtant de la conception juſqu'à celui où il meurt de caducité, paſſe par des nuances infinies. Je regarde comme inconcevable le changement qui ſe fait pendant le cours de ſa vie, & dans l'état de ſes fibres, & dans celui de ſon ſang : il eſt tout nerveux dans le ſein de ſa mere : nouveau né, tout l'agite & fait impreſſion ſur lui : la moindre cauſe peut l'émouvoir & confondre les mouvemens de ſa frêle machine. Il falloit modérer & diminuer cette irritabilité : c'eſt ce qu'a fait la nature, en noyant, pour ainſi dire, les

nerfs dans une matiere molle & pulpeuse, qu'elle entretient avec la nourriture douce & onctueuse qu'elle procure : tel est le lait. Elle a inspiré d'ailleurs aux meres, pour aider l'action du lait, l'idée d'une nourriture artificielle, qui en a à-peu-près les qualités ; c'est la bouillie, dont l'usage est presque général pour les enfans, & dont l'expérience de tous les tems a prouvé l'utilité, ou, pour mieux dire, la nécessité.

Les nourritures douces sont propres à l'enfance : pour s'en convaincre, il suffit d'étudier & de suivre ses penchans : ils la portent à desirer & à manger avidement toutes les choses sucrées. J'ai vu des effets étonnans du lait dans des enfans qui avoient des maladies, pour lesquelles on a coutume de leur prescrire des remedes d'une nature âcre & irritante. Il seroit à desirer que, quand on disserte sur les choses humaines, ou que l'on donne des théoremes de Médecine, on eût toujours la marche de la nature pour point de vue ; on donneroit moins dans les écarts de l'imagination ; on marcheroit d'un pas plus assuré. Peut-

être l'esprit joueroit-il un rôle moins brillant aux yeux de la multitude ; mais aussi ne se livreroit-on pas à de vaines déclamations contre une nourriture, (la bouillie) dont l'usage paroît si conforme aux vues sages de la nature, & qui est l'aliment principal de certaines nations.

La fibre animale dans la jeunesse a déjà perdu beaucoup de son irritabilité : mais, en récompense, le sang est plus animé, plus bouillant & plus actif : il est spiritueux, & la fibre elle-même a besoin d'être calmée : l'excès du vin lui feroit donc préjudiciable ; aussi les jeunes gens n'ont-ils pas de penchant pour cette liqueur.

Les nourritures les plus simples sont celles à qui ils donnent la préférence, à moins qu'ils ne se soient dépravé le goût par des habitudes vicieuses.

Quand on prétend former leur tempérament en les accoutumant au vin & aux ragoûts de toute espece, on a tort. La nature offre un autre moyen, c'est l'exercice. La jeunesse aime le mouvement ; il faut donc qu'elle s'agite. L'appétit étant aiguisé par-là, tout devient une nourriture excellente pour

elle. Il eſt une ſorte d'amuſement dont on cherche à détourner les jeunes gens, au lieu de les y exciter ; c'eſt l'uſage des bains de riviere. Apprendre à nager ſeroit donc utile pour deux raiſons ; la premiere, c'eſt que l'eau froide devient un réfrigérent propre à calmer la chaleur & l'activité de la jeuneſſe : la ſeconde eſt qu'ils apprendroient à ſe tirer de certains périls auxquels ils peuvent être ſouvent expoſés pendant le cours de leur vie ; d'ailleurs les mouvemens qu'il faut faire pour nager, ſont encore très-propres à fortifier leurs membres.

Les obſervations les mieux faites en Médecine ſont, ſans contredit, celles que nous faiſons ſur nous-mêmes : je puis en conſéquence me produire & citer mon exemple, pour répandre quelques lumieres ſur la queſtion préſente. Le goût du vin me répugnoit dans mon enfance : je le ſupportois plus facilement à vingt ans ; mais toutes les fois que je le buvois pur, il s'aigriſſoit dans mon eſtomac : enfin je commençai à le ſupporter à vingt-huit ; &, à l'âge où je ſuis, lequel avoiſine les quarante,

le bon vin me fait plaiſir : deux verres bus purs me font du bien. J'aimois à me baigner étant jeune : maintenant la ſeule idée du bain froid me tranſit.

Ne vous ſemble-t-il pas, Monſieur, que la conſéquence la plus naturelle qui puiſſe ſe déduire de tous ces faits, eſt que les différentes parties du corps humain perdent de leur ſenſibilité à meſure que l'homme acquiert de l'âge ; que le ſang devenant plus vapide & plus ſéreux, chaque individu conſerve moins de chaleur ; que les mets qui portent avec eux un principe d'activité & de chaleur, conviennent aux vieillards ; qu'ils ont beſoin d'un breuvage qui les anime & les ſoutienne. Le vin, d'après toutes ces conſidérations, eſt une liqueur qui leur eſt ſalutaire : on a donc eu raiſon de l'appeller le lait des vieillards : je ſuis même dans la perſuaſion que les excès du vin leur ſont moins pernicieux que ceux du manger. La nature, pour digérer une grande quantité d'alimens, eſt obligée à un travail conſidérable, pendant lequel la machine paroît être dans l'engourdiſſement. Le vin paſſe vîte : l'impreſſion que le corps d'un vieillard en reçoit, n'eſt pas forte, &

eſt de peu de durée : ſon ſang eſt moins ſujet à s'enflammer, & ſes fibres ſont plus roides & moins mobiles ; outre qu'elles réſiſtent davantage au piquant du vin, elles s'agitent moins & rentrent plus facilement dans leur aſſiette naturelle : le vin d'ailleurs eſt une eſpece de nourriture pour les vieillards.

L'on remarque en général que les perſonnes qui aiment le vin, & entr'autres les vieillards mangent peu ; c'eſt peut-être auſſi la raiſon pour laquelle on l'appelle le lait des vieillards. Il y a très-long tems que cette obſervation a été faite ; car Hippocrate a dit dans l'un de ſes aphoriſmes, que l'uſage du vin fait ceſſer la faim : *potus vini ſolvit famem.* Ne croyez pourtant pas, Monſieur, qu'en jugeant le vin utile aux vieillards, je ſois aſſez indulgent pour leur en pardonner l'excès : comme la nature en eſt ennemie, je me donnerai bien de garde d'approuver celui du vin. En voilà aſſez, ce me ſemble, ſur cette matiere : il faut en traiter une autre ; mais ce ne ſera pas dans cette Lettre-ci. Je ſuis, &c.

LETTRE XXII.

Du régime que doivent observer les vieillards.

Je vous aurois fait attendre trop longtems, si j'avois répondu dans ma derniere Lettre à votre seconde question. J'y ai destiné celle-ci qui renfermera quelques réflexions sur le régime qui convient aux vieillards.

Votre question a pour objet de savoir, 1°. quel est le vin auquel les vieillards doivent donner la préférence; 2°. s'il est bon d'en boire de plusieurs especes dans le même repas.

Il est une sorte de vin excellent pour les vieillards; c'est le vin de Bourgogne: il a toutes les qualités du vin que Galien dit leur convenir: il est d'une nature échauffante, propre par conséquent à répandre dans tous leurs membres la chaleur & la vie: il passe facilement: il est léger: *in substantiâ est tenuissimum; omnia eorum membra calefacit, & per urinas serum sanguinis ex-*

purgat. Il est pourtant vrai qu'il differe par la couleur, du vin que Galien donne comme devant servir de pierre de touche pour reconnoître l'espece de vin propre à la vieillesse. L'espece de vin proposé par Galien étoit jaune, *fulvum*. Suivant cet Auteur, le vin qui porte cette couleur est le plus échauffant. Le vin blanc qui n'est pas chaud, ne peut convenir qu'aux vieillards qui abondent en sérosités, parce qu'il possede éminemment la vertu ou propriété de provoquer les urines.

Les vins d'un rouge foncé & épais passent difficilement; ils séjournent longtems dans les intestins, où ils excitent des fluctuations, sur-tout quand ils sont d'une nature astringente : quant aux vins noirs, qui n'ont pas cette propriété, ils se précipitent par en-bas, sans passer par les voies ordinaires.

Je ne doute pas que Galien n'eût proposé le vin de Bourgogne comme le meilleur des vins pour les vieillards, s'il l'avoit connu, ou, pour mieux dire, si ce vin avoit existé de son tems. Persuadé donc qu'il a les propriétés du vin que Galien a proposé pour objet de comparaison aux habitans du monde

connu, *in omni regione ad prædicta exempla*, je ne fais nulle difficulté de prononcer que les vins font d'autant meilleurs, qu'ils fe rapprochent davantage de la nature du vin de Bourgogne ; & que plus ils s'en éloignent, moins ils conviennent aux vieillards. Tous les vins d'une nature froide ne leur font pas propres. L'ufage habituel qu'ils en font peut feulement les leur rendre moins contraires ; mais ce qui prouve le plus en faveur du vin de Bourgogne, c'eft qu'il eft defiré & recherché dans tous les pays, & principalement par les vieillards.

Les vins froids tels que font les vins du Rhin, de la Mofelle, du Neker, fatiguent & forment un poids fur l'eftomac des perfonnes qui n'y font pas accoutumées ; & il eft bien rare que le vin de Bourgogne incommode ceux qui en ufent pour la premiere fois, pour peu qu'ils le boivent avec modération.

Je n'adopte pas l'opinion des perfonnes qui regardent le vin de Bordeaux comme un excellent cordial : il eft froid ; il eft épais ; il rentre dans la claffe des vins noirs : quand il n'eft pas très-vieux, & qu'il n'a pas paffé la mer, il a un goût

acerbe, & il n'a pas cette qualité vineuſe, cette chaleur requiſe pour former un bon cordial : il peſe ſur l'eſtomac; il ſe digere difficilement : d'ailleurs il ne ſupporte pas l'eau : je ſuis donc bien éloigné de le mettre au nombre des vins qui ſont propres aux vieillards. J'aimerois mieux le conſidérer comme un aſtringent que comme cordial : mais, dit Galien, l'uſage habituel de cette eſpece de vin cauſe des obſtructions dans le foie, la rate & les reins; il peut même cauſer aux vieillards qui n'en uſent pas modérément, l'hydropiſie & la pierre : *unde fit ut ſenum qui his liberaliùs utuntur, alii aquâ inter cute, alii calculo laborant.* Je ne doute pas que, mêlé avec du ſucre, il ne pût faire merveille chez les vieillards qui ont le ventre trop relâché. Hippocrate regarde le vin noir comme efficace contre la diarrhée, ſur-tout quand ſon uſage n'eſt pas contre-indiqué par une peſanteur de tête ou le délire, qu'on n'a pas à craindre de ſupprimer les crachats, & que d'ailleurs les urinent coulent bien. *De ratio. victûs in morbis acutis.*]

Paſſons maintenant au ſecond membre de votre queſtion, qui conſiſte à

ſavoir s'il eſt ſain de boire de pluſieurs eſpeces de vin dans le même repas. J'ai connu un homme riche qui ne mettoit jamais ſur ſa table qu'une ſeule eſpece de vin ; mais c'étoit d'excellent vin de Bourgogne. J'avoue que ſa méthode étoit fort de mon goût : on pouvoit en tempérer la chaleur avec de l'eau, & en boire à la fin du repas un ou deux verres purs en guiſe de vin étranger. Bu de cette maniere, il faiſoit du bien, & il n'avoit pas les inconvéniens du mêlange des différens vins que l'on a coutume de ſervir au deſſert.

Il eſt bien peu de convives qui, au ſortir d'un grand repas, ſoient frais & diſpos : ils portent tous plus ou moins les peines de leur intempérance, quand ils n'ont pas pu réſiſter au plaiſir de boire de la plupart des vins qui leur ſont offerts : ils éprouvent une chaleur qui eſt très-incommode, & ils reſſentent un malaiſe qui peut bien quelquefois exciter leur repentir. Si les hommes de tous les âges peuvent être incommodés de cette intempérance, pourquoi ne ſeroit-elle pas nuiſible aux vieillards, dont la conſtitution devenue débile eſt facilement altérée par les excès les plus légers ?

Mais, me demanderez-vous, d'où peut être né l'usage de boire ainsi à la fin des repas, soit différentes especes de vin, soit diverses liqueurs? La nécessité peut l'avoir introduit: l'exemple, qui est contagieux, l'a répandu, & le luxe l'aura consacré. Je vais vous faire part de mes conjectures sur cette origine.

La vigne n'est pas cultivée chez tous les peuples de la terre, & les vins des différens crûs n'ont pas tous la même qualité. Les provinces du Nord de l'Europe ne jouissent pas assez long-tems de l'aspect du soleil, & la chaleur qu'il y répand n'est pas assez vivifiante pour faire mûrir le raisin. Le sol des autres contrées n'a pas les qualités propres pour produire le bon vin ; ou il est trop aqueux, ou il est trop épais. Les peuples chez qui la vigne n'est pas cultivée, ont été obligés de se préparer des boissons, les uns avec les fruits de certains arbres, & les autres avec du bled. Ceux-là ont fait du cidre ; les autres, en faisant fermenter l'orge, ont fait de la bierre : ces deux especes de liqueurs, quoique bonnes, conservent

pourtant, & notamment la biere, une consistance épaisse : elles sont d'une nature froide ; ce qui les rend peu propres à résister à l'intempérie froide du climat. Elles ont encore les inconvéniens des gros vins noirs, qui, passant difficilement, restent dans le ventre, & y excitent des flatuosités, ou, pour me servir des termes de Galenus, des *fluctuations.*

Presque tout le monde sait que l'eau-de-vie est propre à corriger les mauvais effets de la biere, qui, lorsqu'elle est trop épaisse & trop mousseuse, ne se digere pas, reste dans les intestins, occasionne des borborigmes, & s'évacue par les selles. C'est donc la nécessité ou une espece d'instinct qui a dicté aux habitans du Nord de boire à la fin de leurs repas, soit de l'eau-de-vie pure, ou des vins préparés, quand leurs facultés leur permettent de s'en procurer. Que l'on juge maintenant de la force que peuvent avoir les Ordonnances des Souverains du Nord, qui ont pour objet d'empêcher la distillation des grains pour faire des eaux-de-vie. La loi la plus forte est la loi du besoin.

Les vins épais & noirs me paroissent

avoir également besoin d'un correctif. Une espece d'instinct peut donc aussi avoir conduit les hommes qui en font un usage habituel, à le chercher soit dans les vins étrangers, qui sont d'une nature plus échauffante, soit dans les vins des contrées voisines, qui ont une qualité supérieure. La nature n'a-t-elle pas placé à côté des gros vins de Bordeaux les vins blancs de Grave, qui sont plus légers, passent mieux & provoquent les urines ? Il résulte de ces considérations qu'un verre de vin d'une qualité supérieure peut être utile & faire du bien aux personnes qui boivent à l'ordinaire un vin aqueux, ou un vin noir & épais, en un mot, ces especes de vin qu'Hippocrate a décidé n'être pas bons. Quoi qu'il en soit de l'utilité d'un meilleur vin pour corriger les mauvais effets d'un vin inférieur, il n'en est pas pourtant moins vrai qu'il est plus sain de n'en boire que d'une seule espece, quand on peut se la procurer bonne.

J'ai déjà établi dans mes Lettres précédentes, & notamment dans celle qui traite des années climatériques, la nécessité qu'il y a pour les vieillards de se nourrir sobrement. Il est inutile de ré-

péter ici les raisons qui ont servi de fondement au conseil que je leur ai donné à cet égard. Je parlerai du régime qu'ils doivent suivre, ou du genre de vie enfin qui leur convient.

Ce que j'ai dit pour prouver que le vin est bon aux vieillards, semble indiquer que leur régime doit être échauffant. Hippocrate a jugé qu'il devoit être sec, & la raison qu'il en donne est que le corps des vieillards est humide, mol & froid. *Senes verò ficciore victûs modo plurimam temporis partem degere oportet, quòd eâ ætate corpora sint humida, mollia & frigida. De salubri vict. Rat. Sect. IV.*

Pour moi, je partirai de l'état de leurs forces pour indiquer la nature des mets qui leur conviennent. Il est bien certain que, leurs organes n'ayant plus la même énergie, & qu'étant privés d'une partie de cette chaleur innée, qui est considérable chez les enfans & dans les jeunes gens, ils ne peuvent prendre la même dose de nourriture, sans craindre que leurs forces digestives ne succombent sous le poids des alimens : il faut donc que la qualité supplée à la quantité : ils ont besoin

d'une nourriture extrêmement ſucculente, & qui contienne un ſuc, pour ainſi dire, tout animaliſé : or, la nourriture que fournit le regne animal me paroît le plus propre à remplir cet objet. *Succus ex animantibus extractus ſemini proximus eſt*, dit Hippocrate : la nature du ſuc alimentaire extrait des animaux ſe rapproche beaucoup de celle de la ſemence.

Hippocrate conſeille en général l'uſage des alimens ſecs pour l'hiver, & ne permet que les légumes qui ſont d'une nature échauffante & ſeche. La raiſon qu'il en donne eſt qu'il faut mettre les corps en état de réſiſter au froid & à l'humidité de cette ſaiſon, & de prévenir les amas de pituite qui ſe font pendant l'hiver ; mais le ſang des vieillards eſt, de ſa nature, aqueux & vapide : leurs corps ſont froids : les vieillards ont donc beſoin d'une nourriture ſeche & échauffante, qui s'oppoſe à la cachexie pituiteuſe. Les légumes ſont pour la plupart très-aqueux ; ils contiennent peu de parties alimentaires, & celles qu'ils fourniſſent exigent un trop long travail, une trop longue coction pour acquérir la qualité animale :

ils ne fourniſſent donc pas une nourriture excellente pour les vieillards. Mais conſultons leur goût, & voyons vers quelle eſpece de mets il ſe porte généralement : ils mangent la viande de préférence : donc la viande eſt la nourriture qui leur convient.

Il y a d'ailleurs dans chaque partie des animaux un fond de chaleur innée, un principe vital qui ſe communique aux corps qui s'en nourriſſent, & ſert à les ranimer ; & ce principe vital, quoiqu'il ſoit dans les plantes, il paroît cependant y être en moindre quantité que dans les animaux ; d'où l'on peut inférer que c'eſt un inſtinct dirigé par la connoiſſance du plus parfait, du meilleur, qui porte les vieillards à accorder la préférence aux mets fournis par le regne animal. Fernel a dit que cette chaleur innée, ce principe vital exiſte juſques dans les excrémens : *quamobrem in illis calorem eſſe dicimus, & principium vitale aptum quibuſdam gignendis imperfectis animantibus, inutile autem & incommodum iis de quibus illa pulſa ſunt :* & cette chaleur, il l'appelle chaleur céleſte : c'eſt elle qui vivifie & anime tous les corps. *Fern. de abditis rerum cauſis.*

Comme l'exercice fait partie du régime des vieillards, je vais vous dire ce que j'en penſe. Sans doute il eſt utile pour conſerver le corps ſain & diſpos: cependant il convient mieux aux jeunes gens qu'aux vieillards. L'exercice ſuppoſe de la force, de la ſoupleſſe, du jeu, de l'action enfin dans l'organe extérieur : mais j'ai déjà fait obſerver que cet organe avoit perdu une grande partie de ſon activité chez les vieillards: ils ne peuvent donc ſe livrer qu'à des mouvemens fort modérés. Hippocrate & Galenus l'ont jugé ainſi.

Quoiqu'il ſoit vrai que les jeunes gens ſupportent mieux les exercices violens que les vieillards, ils ne doivent pourtant pas les répéter trop ſouvent; car ils produiſent à la longue de très-mauvais effets : il eſt notoire qu'ils abregent la vie. Le corps, après un long & violent exercice, n'eſt pas dans ſon aſſiette naturelle. Je l'ai obſervé ſur moi-même; & ſur beaucoup de Chaſſeurs avec leſquels j'ai vécu pendant ſept années conſécutives. Au retour d'une chaſſe l'on boit & l'on mange avec excès: le vin ſur-tout a un attrait inexprimable pour les perſonnes qui

ont fait des chaſſes longues & vives. L'équitation eſt, parmi les exercices, celui dont on peut le plus facilement abuſer ; car on ſent moins bien la fatigue du moment. Il n'en eſt pas de même par rapport aux promenades qui ſe font à pied. Si le corps n'eſt pas bien diſpos, ou que l'on manque de forces, on eſt obligé de ſe repoſer : les promenades à pied & en voiture ſont donc l'exercice le plus convenable aux vieillards ; & s'ils uſent de l'équitation, il eſt néceſſaire que le train du cheval ſoit doux & modéré. Ne voit-on pas les hommes du moyen âge renoncer d'eux-mêmes à l'exercice du cheval ? Ils ſentent qu'ils n'y ſont plus autant propres que lorſqu'ils étoient jeunes.

En un mot, la vie tranquille & caſaniere n'eſt pas ſi contraire à la ſanté qu'on l'imagineroit bien. Je pourrois citer en preuve l'exemple des Magiſtrats qui ſont occupés du matin au ſoir à examiner & à juger les cauſes de leurs concitoyens. On voit beaucoup d'octogenaires dans la grand'chambre du Parlement de Paris.

Il n'y a, au contraire, que très-peu de Médecins qui, malgré que la Compa-

gnie soit nombreuse, arrivent à un âge aussi avancé; & parmi ceux qui deviennent vieux, les uns n'ont pas exercé la Médecine, & d'autres ont renoncé de bonne heure à cette grande pratique qui épuise & fatigue ceux qui s'y livrent. L'exemple des Médecins prouve donc qu'une vie très-agitée & qu'un mouvement habituel sont propres à abréger la vie des hommes : mais ce qui démontre invinciblement combien le mouvement forcé ou le grand exercice est peu favorable à la santé, & dispose peu à une longue vie, c'est le grand nombre de jeunes Médecins qui meurent avant l'âge de quarante ans. De treize qui se présenterent pour la Licence en 1756, nous ne restons plus que sept. Il y a déjà neuf ans que la mort du dernier de ceux qui ont péri, est arrivée.

Quel est, me demanderez-vous, le moment le plus favorable pour l'exercice? Hippocrate conseille la promenade du matin, & est d'avis que l'on fasse la sexte après le dîner. L'Ecole de Salerne avoit décidé qu'il falloit rester tranquille après le même repas : *Post prandium sta.* J'adopte volontiers

& le précepte de l'Ecole de Salerne, & l'avis d'Hippocrate.

Le travail de la digeſtion exige le concours de l'action de tous les organes. L'inaptitude au travail, l'eſpece d'engourdiſſement, le penchant au ſommeil que l'on éprouve quand on a dîné; toutes ces circonſtances annoncent bien que la nature occupée de la digeſtion recueille & concentre toutes ſes forces pour cette œuvre: en un mot, tout l'effort eſt à l'intérieur. C'eſt donc contrarier la nature, & la diſtraire de ſa principale fonction, que de l'obliger de reporter ſes forces & l'action dans l'organe extérieur compoſé de tous les inſtrumens qui ſervent au mouvement. C'eſt ce que ſavoient très-bien les Chaſſeurs dont j'ai parlé plus haut. Ceux que l'âge & l'expérience avoient inſtruits, ne mangeoient que très-peu avant la chaſſe, & quelques-uns point du tout; &, parmi ceux qui mangeoient, quelques-uns s'abſtenoient de boire du vin, qui ne manquoit jamais de s'aigrir par le mouvement violent du cheval.

Il y a une opinion générale, qui eſt qu'il n'eſt pas ſain de dormir après le

repas. Je n'imagine pas ſur quel fondement elle a pu s'établir. Je connois beaucoup de perſonnes qui ſont dans l'habitude de dormir après avoir dîné, & ne s'en trouvent pas mal. Il m'eſt arrivé ſouvent de dormir après le repas, ſans en avoir été incommodé. J'ai bien éprouvé que, quand on n'en a pas l'habitude, on ſe réveille un peu engourdi, la tête un peu brouillée; mais ce petit malaiſe n'eſt que paſſager, & le plus ſouvent il eſt ſuivi d'une légereté d'eſprit & de corps que l'on conſerve tout le reſte du jour; ce qui n'arrive pas quand on réſiſte opiniâtrément à une envie preſſante de dormir. C'eſt là une expérience que tout le monde peut faire: au reſte, j'oſe aſſurer aux vieillards qu'ils peuvent ſans danger céder à l'attrait du ſommeil après leur dîner pour un peu de tems.

La chaleur du lit qui eſt le remede de beaucoup d'incommodités provenantes du froid & de l'humidité de l'air, doit être un préſervatif contre les mauvais effets des tems humides & des frimats qui regnent pendant l'hiver, & ſont ſi nuiſibles aux vieillards. Il eſt donc néceſſaire qu'ils ſe couchent de bonne

heure, & ſe levent tard. Je dirai, au riſque de paſſer pour un homme qui aime les paradoxes, qu'il y a moins d'inconvénient pour eux à retarder le moment de leur coucher, qu'à précipiter l'heure de leur lever. Il eſt un moment, & c'eſt celui qui ſuit le lever de l'aurore, & précede celui du ſoleil ; il eſt un moment, dis-je, où le froid eſt très-vif & devient perçant, même dans les plus beaux jours de l'été. Toutes les perſonnes qui ont voyagé la nuit, ont été à même d'en faire la remarque. Dans le lit même on reſſent à cette heure un froid qui oblige à ſe couvrir davantage, ſi l'on ne s'eſt pas couvert ſuffiſamment en ſe couchant. La roſée du matin tranſit & fait bien plus d'impreſſion ſur les corps que celle du ſoir.

Cette différence naîtroit-elle ou de ce que le corps, encore échauffé de la chaleur du jour, & animé par la nourriture qu'il a priſe, eſt moins impreſſionnable, ou de ce qu'en effet l'air refroidi par les ombres de la nuit, & chargé d'humidité, fait une impreſſion plus forte ? Quoi qu'il en ſoit de ces différentes cauſes, je crois que les vieil-

lards font très-bien de rester au lit jusqu'après le lever du soleil, & dans l'hiver il est nécessaire qu'ils fassent échauffer leur chambre avant de se lever, & qu'ils ne s'exposent pas d'abord à l'impression de l'air extérieur. Que les vieillards de nos climats imitent les habitans des pays froids. On chauffe leurs chambres au moins une heure avant qu'ils sortent de leur lit. C'est d'eux encore qu'ils doivent apprendre à se garantir du froid qui leur est si contraire : ils ne sortent jamais que vêtus de grandes pelisses qui les couvrent jusques aux jambes, & leurs appartemens sont toujours entretenus également chauds. Ils ne s'exposent pas avec la même légereté que nous au froid : ils portent leur fourrure jusques dans les salles de Spectacle; d'où ils ne sortent jamais sans en être bien enveloppés. Ils ont aussi des bottes fourrées pour garantir leurs jambes. Ces précautions les mettent à l'abri des coups d'air, qui, ainsi que les coups de soleil, font quelquefois bien du mal. Vous voyez, Monsieur, qu'on s'instruit en voyageant. On a donc raison de dire que les voyages forment les jeunes gens. Je vous suis, &c.

LETTRE XXIII.

En général la ſaignée ne convient pas aux vieillards.

JE dois m'expoſer à tout, Monſieur, pour vous ſatisfaire : j'en ai fait une eſpece de ſerment. Croyez que les détails dans leſquels j'entrerai, à l'occaſion de la ſaignée, ne plairont pas à tout le monde. Je ſuis preſque sûr d'être anathématiſé par un très-gros parti qui reſte encore attaché à la ſaignée. Les gens de ce parti ne manqueront pas de crier à l'héréſie : heureuſement j'ai appris de bonne heure à me mettre au-deſſus des clameurs : ainſi je vous parlerai avec courage & franchiſe.

La ſaignée eſt ſans contredit un excellent remede, quand on l'emploie à propos : elle produit même quelquefois ſes effets d'une maniere miraculeuſe : ce ſont ces effets éclatans qui, joints à la nouvelle théorie fondée ſur la découverte de la circulation, lui ont donné cette grande vogue dont elle a joui quelque tems, & dont vous avez été témoin.

témoin. On continue encore d'en abuser, mais moins cependant qu'on ne le faisoit il y a trente ans. Ses partisans sont devenus moins nombreux. On ose espérer qu'ils deviendront encore plus rares.

Sans être Médecin, dites-vous, vous ne pouviez voir sans étonnement que l'on saignât indistinctement tous les malades, sans égard au sexe, à l'âge & au tempérament; & cependant vous entendiez répéter sans cesse par les Médecins, qu'on ne devoit jamais, dans le traitement des maladies, perdre de vue ces trois circonstances très-essentielles. Vous apperceviez dans cette conduite une contradiction qui vous révoltoit. Hélas! Monsieur, vous savez aussi bien que moi que tout est plein de contradictions dans ce bas-monde: il suffit de l'étudier, & d'observer la marche de l'esprit humain pour s'en convaincre. Un homme dans la vigueur de l'âge est fort; il est robuste; il a le sang bouillant; il est sujet aux hémorrhagies; sa carnation est vive & animée: cet état peut fournir un prétexte spécieux pour répéter la saignée: mais quel motif assez puissant peut-on avoir, pour non-seule-

ment ſaigner, mais encore faire répéter la ſaignée ſur un ſeptuagénaire? A cet âge on a plus beſoin des remedes qui reſtaurent, que de ceux qui affoibliſſent. Quand je commençai l'étude de la Médecine, les préjugés en faveur de la ſaignée exiſtoient dans toute leur force, & l'uſage indiſcret que l'on en faiſoit, me conduiſit aux réflexions que vous avez faites, & dont vous venez de me faire part : ce furent elles qui contribuerent le plus à m'en garantir, & me fortifierent contr'eux. Aidé de mes propres obſervations & de la lecture de quelques livres qui ont inſenſiblement préparé la révolution qui s'eſt faite en Médecine, je me ſuis bâti le ſyſtême que j'ai développé dans mon Traité des principaux objets de Médecine, & qui eſt la baſe ſur laquelle j'ai fondé toute ma théorie de la vieilleſſe.

Le grand uſage, ou, pour mieux dire, l'abus que l'on a fait, & que quelques Médecins font encore de la ſaignée, n'avoit d'autre ſource que la théorie fondée ſur la découverte de la circulation : mais quand on a démontré que les loix de la circulation, telles qu'elles ſont reçues dans les Ecoles, ſont ima-

ginaires & perpétuellement en contradiction avec l'obſervation, il ſemble que la théorie qui avoit pour principe ces loix imaginaires, tombe d'elle-même, & que par ſuite la plupart des raiſonnemens en faveur de la ſaignée reſtent ſans force & ſans vigueur.

Je crois avoir démontré que le ſang ne circule pas, comme on l'a cru juſqu'alors, & que nous n'avons ſur cet objet que des notions très-incertaines. La connoiſſance acquiſe des loix hydrauliques ne nous fournit point de lumiere ſur cette queſtion, attendu que le corps humain ſenſible & actif dans la moidre de ſes parties, ne peut point être comparé à une machine hydraulique : d'ailleurs l'examen des phénomenes que l'on eſt à même d'obſerver chez les malades, détruit toutes les inductions qui tendroient à établir une ſorte de parité.

Un Médecin, quand il conſeille l'uſage d'un remede, doit avoir une indication pour le faire : il la tire de l'état du malade, & elle ſe forme de l'analyſe exacte de tous les ſymptômes de la maladie : mais ſur quel fondement établit-on la néceſſité de ſaigner un ma-

lade? Quels sont les signes qui en fournissent l'indication? Ont-ils quelque chose de réel? Sans doute elle paroît bien indiquée dans toutes les maladies inflammatoires; & cependant un Médecin timide qui craindroit & verroit par-tout des traces d'inflammation là même où il n'y en auroit pas l'ombre, un pareil Médecin pourroit commettre de grandes fautes; & c'est ce qui est arrivé mille fois depuis que certains Auteurs devenus très-célebres ont donné leur théorie sur l'inflammation, & qu'ils lui ont fait jouer un rôle, ou l'ont fait craindre dans toutes les maladies aiguës. Les Médecins entichés de ces systêmes voient par-tout incendie, & s'occupent sans cesse des moyens de l'éteindre. Une douleur de sciatique, un point de côté catarrheux, un mal de tête accompagné d'enchifrenement, la toux avec oppression étoient autant d'accidens inflammatoires, ou au moins les commencemens ou les principes d'une vraie inflammation, pour lesquels ils jugeoient la répétition de la saignée indispensable. Il est bien certain que la saignée seroit plus nuisible qu'utile dans ces différens cas. Une boisson aqueuse lége-

rement sudorifique est ce qu'il y a de plus efficace, & ils se dissipent bien plus promptement, quand il survient une fievre légere.

En général je ne connois rien de plus équivoque que les regles qu'on nous donne pour apprendre à distinguer les circonstances où il convient de faire usage de la saignée. La couleur du visage vive, animée dans un jeune homme fort & robuste, n'est pas toujours une raison d'employer cette pratique. J'en ai vu conserver dans des maladies cette vivacité de couleurs, avec un pouls plein & fort, montrant tous les signes indicatifs de la saignée: ces jeunes gens ont été guéris sans le secours de ce remede: leur maladie étoit occasionnée par un fond d'humeurs bilieuses; car elle s'est terminée par des sueurs & par des selles d'une matiere colante & des vomissemens bilieux. J'en ai rencontré d'autres avec un crachement de sang, point de côté très-douloureux, toux violente & fievre: ces accidens n'ont cessé que par des sueurs bien plus abondantes du côté malade que du côté sain. Ces maladies étoient catharreuses; c'est ce qu'il faut apprendre à bien dis-

tinguer; car c'eſt l'eſpece de maladie la plus commune, & contre laquelle la ſaignée n'eſt d'aucune reſſource; & preſque tous les vieillards ne ſont affligés que des maladies de ce genre. En tout les maladies inflammatoires ſont très-rares, & elles ont des ſignes qui ne permettent pas de ſe méprendre ſur leur nature quand elles exiſtent. La fievre ſe joint toujours à la douleur, qui tient un rang diſtingué parmi ces ſignes; cependant elle n'eſt pas toujours la marque de l'inflammation : elle accompagne auſſi la plus grande partie des catharres, & elle dépend le plus ſouvent de la vive action des nerfs : or, ces deux eſpeces de douleur n'indiquent pas l'uſage de la ſaignée.

On peut conclure de tout ce qui vient d'être dit, que l'occaſion d'employer la ſaignée bien légitimement ne ſe rencontre pas très-ſouvent; & cependant rien n'étoit plus commun que ſon uſage : elle étoit devenue tellement de mode, que l'on ſaignoit pour les incommodités les plus légeres. Je l'ai vue répéter ſur des malades hydropiques peu de jours avant leur mort, ſans aucune autre indication que celle

d'un assoupissement qui arrive ordinairement à la fin de ces maladies : on ne faisoit pas commencer l'usage du lait & des bains à un malade, que préalablement il n'eût été saigné. On pourroit demander quelles étoient les raisons spécieuses de cette conduite. On n'avoit certainement pas à craindre que ces remedes excitassent dans le sang une inflammation, ou qu'ils l'échauffassent au point d'y causer une raréfaction qui, formant une fausse pléthore, auroit pu faire crever les vaisseaux sanguins : tel étoit pourtant le fondement de cette pratique sanguinaire ; la crainte éternelle de l'inflammation.

Les flux sanguins qui arrivent à quelques individus prouvent incontestablement qu'il existe des réplétions sanguines : or, si la saignée peut soulager dans quelque circonstance, ce ne peut être que les personnes qui y sont sujettes ; mais on peut croire qu'elle ne les soulage pas toujours, puisqu'on ne l'emploie que rarement ou presque jamais, pour suppléer aux hémorrhoïdes, dont la suppression a des suites si funestes. Soyez sûr que l'usage en seroit plus

fréquent, si l'expérience n'en avoit pas démontré l'inefficacité.

Il est bien avéré qu'elle ne supplée pas les regles : au contraire, elle peut faire beaucoup de mal, si on la pratique dans le tems de leur appareil : car, en diminuant leur quantité, elle occasionne la plupart des accidens qui naissent de leur suppression ou de leur retard ; & tous ces accidens ne cessent que quand elles ont reparu au tems marqué par la nature.

J'ai eu occasion de voir un jeune homme malade : il étoit sujet à de fréquentes pollutions nocturnes : il ressentoit quelquefois de la douleur en urinant, & il avoit un violent mal de tête presque continuel. Sur le récit qu'il me fit de ses incommodités, je penchai à croire qu'elles pouvoient naître d'une disposition hémorrhoïdaire : sans doute les Médecins qui lui donnoient leurs soins, avoient eu la même idée, ou du moins ils l'adopterent ; car ils le firent saigner. Je ne fondai pas de grandes espérances sur cette saignée : en effet, le malade n'en reçut aucun soulagement. La nature le servit plus utilement quel-

que tems après, en lui procurant un faignement de nez, qui calma fon mal de tête. Je fuis perfuadé qu'un léger flux hémorrhoïdal auroit produit le même bien pour les douleurs d'en-bas : fes tracafferies font enfin finies par l'avulfion d'une dent gâtée, dont la racine très-pointue irritoit continuellement les nerfs de l'alvéole, & avoit, par cette irritation, fait naître fur la gencive une excroiffance, avec un gonflement de la mâchoire très-confidérable.

Je voyois un malade qui reffentoit dans l'épigaftre une douleur avec oppreffion & des naufées: comme je balançois fi je le ferois faigner, il vomit un peu de fang ; après quoi il fe trouva foulagé. Il y a beaucoup à parier que la faignée n'auroit pas eu un effet auffi heureux que le vomiffement. Je fonde ma conjecture fur l'inefficacité de la faignée dans l'obfervation précédente.

Vous me demandez, Monfieur, fi, dans un grand nombre de maladies, on ne pourroit pas retirer beaucoup plus d'utilité d'une faignée locale, que des faignées faites au bras & au pied. L'application des fangfues dans certains

points de côté a été ſouvent d'un grand ſecours pour calmer la douleur. Des Médecins rapportent des exemples de la grande efficacité d'un ſaignement de nez excité par un chalumeau de paille contre des maux de tête opiniâtres. Bien ſouvent des ſangſuës appliquées à l'anus ont procuré le même bien qu'un flux hémorrhoïdal. Tous ces faits ſemblent dépoſer en faveur de la ſaignée locale. La théorie même de la circulation bien entendue fournit auſſi des raiſons très-ſpécieuſes pour cette pratique : malgré tous ces avantages apparens, ces moyens ſont employés très-rarement, quoique l'occaſion d'en eſſayer s'offre fréquemment. Il faut bien, Monſieur, qu'ils aient été inſuffiſans dans bien des circonſtances, ou bien il y auroit de la barbarie à n'en pas faire uſage plus ſouvent.

Au ſurplus, ſi nous conſultons l'analogie des faits, nous ne devons pas fonder de grandes eſpérances de guériſon ſur la ſaignée locale. Ne ſuſpend-on pas toute eſpece de remede, lors de l'apparell des regles chez les femmes ? & tout Médecin qui leur conſeilleroit une ſaignée dans l'intention de mettre

fin aux tracasseries qu'elles éprouvent dans ce tems-là, feroit preuve de l'ignorance la plus grossiere, & se rendroit coupable d'une faute énorme, que ne commettroit pas une garde-malade : en un mot, une saignée ne peut pas suppléer le défaut de regles. Le flux menstruel, comme nous l'avons dit, est une excrétion critique qui résulte des mouvemens combinés par la nature : il est l'effet d'un travail dont nous ignorons la cause & le méchanisme. Ce qu'un Médecin peut faire de mieux alors, c'est d'exciter la nature, ou de la soutenir dans le degré d'action qui lui couvient pour achever son opération : mais la saignée produit un effet tout contraire : c'est ce que savent très-bien les Médecins fauteurs de la doctrine du pouls, & qui se laissent diriger dans leur pratique par les lumieres que leur fournit cette connoissance. Ils se donnent bien de garde de vouloir prévenir la nature, soit en conseillant la saignée aux personnes dont le poulx annonce une hémorrhagie, soit en prescrivant des purgatifs aux malades chez lesquels le poulx indique que la nature médite une diarrhée : ils préferent l'u-

ſage des cordiaux pour favoriſer l'hémorrhagie : comme il eſt d'uſage d'employer de légers emménagogues pour les femmes, quand on veut leur procurer leurs regles plus abondamment. Ne doutons pas un inſtant que, quand ces mouvemens excrétoires ne s'exécutent pas convenablement, ils doivent être empêchés par quelque cauſe dont nous ignorons la nature, & que ne détruit pas la ſaignée.

Si la ſaignée eſt rarement bien indiquée chez les adultes & les perſonnes du moyen âge, quelles raiſons pourroit-on alléguer pour en faire admettre l'uſage chez les vieillards? Ils ſont peu ſujets à l'eſpece de maladies, contre laquelle elle peut être efficace : leurs maladies ſont plus catharreuſes qu'inflammatoires. La goutte, eſpece de maladie inflammatoire, ſe fait ſentir bien moins vivement dans la vieilleſſe que dans le moyen âge : les attaques en ſont rares. L'eſpece d'inflammation qui la caractériſe s'établit difficilement, & elle ne s'annonce plus que par des douleurs vagues : il n'eſt plus queſtion chez les vieillards de ſaignemens de nez, ni de crachemens de ſang, ni de flux hémor-

rhoïdal sanguin bien abondant. Lisez enfin la liste des maladies qui affligent les vieillards, vous verrez qu'il y en a peu qui, par leur nature, exigent indispensablement l'usage de la saignée, contre laquelle militent encore les raisonnemens dont je me suis servi pour démontrer que le vin est utile aux vieillards. Adieu, Monsieur. Je suis, &c.

LETTRE XXIV.

Il faut user avec circonspection des vomitifs & des purgatifs par rapport aux vieillards.

Il est vrai, Monsieur, en vous parlant de la saignée, je m'exposois à l'anathême du parti qui lui est favorable; mais aussi je me ménageois la faveur de celui qui tient pour les purgatifs, & je pouvois me flatter d'être bien soutenu: mais adieu toutes mes ressources: je me trouverai presque isolé quand j'aurai exposé mon opinion sur les purgatifs. Cela n'empêchera pourtant pas que je ne vous dise que ce n'est pas à tort que vous soupçonnez qu'il

y a une Médecine particuliere pour les vieillards. Chaque âge n'exige-til pas des remedes d'une nature différente ? Les enfans fort sujets aux convulsions ont besoin de calmans. Les adultes, dont le sang est plus actif & plus échauffé, & qui sont, par cette raison là même plus exposés aux maladies ardentes, se trouvent bien de l'usage des rafraîchissans ; espece de remedes utiles dans les maladies aiguës propres à cet âge.

Les vieillards ont besoin de remedes d'une nature plus échauffante, sans être cependant très-irritans : car je crois que la vieillesse ne comporte guère l'effet des purgatifs & des émétiques : il y a bien moins d'inconvénient à faire vomir un enfant & même un jeune homme, qu'un vieillard : les enfans y ont la plus grande disposition. Comme leur corps est mol & flexible, les efforts du vomissement & l'espece de convulsion qui le constitue ou l'accompagne, laissent des impressions peu durables chez les enfans. Il est rare qu'ils aient chez eux des suites funestes : c'est ainsi qu'un ormeau, en pliant, élude l'effort du vent impétueux, qui brise

l'arbre dont la résistance est trop forte. Les fibres d'un vieillard sont moins déliées, plus roides, ont beaucoup plus de consistance & de dureté : par-là elles sont moins faciles à émouvoir. Les mouvemens chez les vieillards se portent moins en en-haut : les organes du ventre & les parties inférieures sont le siege le plus ordinaire de leurs maladies : ils sont sujets aux difficultés d'uriner, à la diarrhée : ils ont bien souvent les pieds & les jambes enflés : il n'en est pas ainsi des enfans chez lesquels l'estomac & la tête semblent être les termes aboutissans de tous les mouvemens de la nature, & servir de réservoir à la surabondance des humeurs. Le vomissement chez un vieillard paroîtroit donc d'autant moins indiqué, qu'il semble plus opposé à ses voies d'excrétion ordinaires : il forme une espece de révolution, à laquelle la nature doit se prêter difficilement chez les vieillards. Il est pourtant vrai que quelquefois il est utile de les faire vomir.

L'effet des purgatifs est bien de déterminer le courant des humeurs en en-bas ; d'où l'on pourroit conclure que le purgatif, en secondant en quel-

que forte les vues de la nature, ne préjudicieroit pas aux vieillards. Le dévoiement chez les vieillards est quelquefois une suite des excès qu'ils font dans le manger : il naît souvent aussi de mauvaises digestions : mais ce qui les rend si sujets au dévoiement, c'est que, l'organe extérieur n'ayant plus la même activité, les humeurs se reportent naturellement vers les intestins, d'où elles sortent sous la forme de diarrhée : ainsi pour peu que les vieillards soient saisis par le froid, ils ont ou un catharre ou un dévoiement ; de sorte que la diarrhée annonce chez les vieillards une sorte de désordre dans les mouvemens de la nature ; c'est un état de maladie utile, si vous voulez, parce que, si le reflux des humeurs se faisant vers l'intérieur, elles ne trouvoient pas d'issue, il pourroit se former des engorgemens très-funestes.

Il me semble que l'on peut conclure de tout ce qui vient d'être dit, que le dévoiement chez les vieillards ne fournit pas toujours l'indication de faire usage des purgatifs : en effet, les purgatifs, en irritant les intestins, ne peuvent qu'augmenter la sorte d'orgasme

qui y exiſte déjà. Un organe en action eſt bien plus proche de l'état inflammatoire, que lorſqu'il eſt en repos : mais, lors d'un dévoiement, il y a bien plus d'action & de mouvement dans les inteſtins ; & le purgatif ne peut que l'y augmenter en y déterminant tout l'effort de la nature, qui n'a déjà que trop de penchant à s'y porter : mais, loin d'y concentrer l'action, il faut au contraire chercher à l'étendre ; il faut tâcher de diminuer l'irritation & le ſpaſme des inteſtins : tel eſt l'effet des remedes que l'expérience a démontré être utiles dans les dévoiemens. Il eſt peu de perſonnes qui ne connoiſſent le bon effet de l'eau de ris, pour arrêter le dévoiement, & diminuer le flux diſſentérique ; &, ſi l'on ſe trompe ſur ſes effets, ce n'eſt que dans l'opinion que l'on a ſur ſa maniere d'agir : on lui ſuppoſe une vertu aſtringente, quoiqu'au fond il ne ſoit qu'adouciſſant : c'eſt ainſi que le lait coupé réuſſit quelquefois à merveille dans le flux dyſſentérique. Le vin rouge avec du ſucre arrête auſſi quelquefois le dévoiement : cela dépend de la cauſe qui le produit, & de l'individu qui l'éprouve. Un verre

de vin chaud avec du ſucre peut faire beaucoup de bien à un vieillard, parce qu'il réchauffe toute la machine, & qu'il reporte l'action au-dehors: c'eſt de cette maniere que des ſerviettes chaudes appliquées ſur le ventre calment les coliques, & arrêtent quelques dévoiemens. Cela arrive non-ſeulement chez les vieillards, mais encore chez les jeunes gens; car on ne ſauroit imaginer combien le froid cauſe d'incommodités & de maladies. J'ai guéri par le moyen des ſueurs une infinité de malades, chez leſquels on avoit multiplié les ſaignées, les purgatifs & les vomitifs. Preſque tous les enrouemens & les maux de gorge que l'on impute à la chaleur, & pour leſquels on conſeille les rafraîchiſſans ne ſe guériſſent que par des ſueurs très-légeres que procure la chaleur du lit.

Les ſaiſons dans leſquelles on eſt le plus expoſé à ces eſpeces de maladies, ſont l'automne & le printems. Le peu de précautions que l'on prend pour ſe garantir contre le froid, eſt ce qui les rend ſi communes. En général on quitte trop tôt & l'on reprend trop tard les vêtemens chauds. Les roſées du

mois de Mai, & les brouillards des mois de Septembre & d'Octobre sont perfides : ils rendent les soirées froides, en répandant une humidité qui pénetre dans les maisons, & transit insensiblement les personnes qui ne font rien pour se précautionner contre leurs mauvais effets. Il y a la plus grande inégalité dans la température de l'air, aux différentes heures du jour. A midi la chaleur est quelquefois excessive, & le soir le froid se fait sentir ; mais comme la chaleur ne fait qu'incommoder, & que le froid rend malade, on doit conseiller aux vieillards de s'occuper de la soirée, quand ils s'habillent le matin.

Vous concevez, Monsieur, que les vieillards ont besoin d'une Médecine qui entretienne la chaleur chez eux, & ne détruise pas leurs forces. La nature, une fois qu'elle a pris une pente déterminée chez les vieillards, ne se redresse pas facilement : les mouvemens sont trop lents & trop gênés, pour que l'on puisse essayer les remedes qui procurent les grandes révolutions nécessaires pour guérir les maladies longues & durables : c'est par cette raison qu'il est presque impossible de guérir les dif-

ficultés d'uriner, dont font éprouvés quelques vieillards, & qu'on ne corrige que difficilement la difpofition qu'ils peuvent avoir au dévoiement. Ce ne font donc que des foins qu'il faut aux vieillards, & point ou peu de remedes, à moins que ce ne foit de ces remedes qui n'ont d'autre propriété que celle de ranimer & de réchauffer; encore faut-il en ufer, comme de tout, avec modération.

Je fuis d'avis qu'il faut bannir de la médecine des vieillards les grands lavages, dont je crois même que l'on abufe pour les jeunes gens. L'obfervation qui fuit prouve que la nature peut, fans leur fecours, opérer fes grandes révolutions.

Un homme âgé de trente-quatre ans, fujet à la goutte, reffentoit dans la région épigaftrique une douleur continue, laquelle avoit quelques redoublemens. L'eftomac ne foutenoit que l'eau froide; encore le malade n'en pouvoit-il prendre que quelques gorgées à-la-fois: ou il vomiffoit quand il buvoit, ou il avoit le hoquet. Le malade prit plufieurs lavemens qui ne lui procurerent aucun foulagement. Ayant pris le

parti de rester dans son lit, il buvoit de tems en tems quelque peu d'eau froide. Après quelque tems il lui survint une sueur pâteuse, qui se répéta plusieurs jours de suite, & lui procura un soulagement marqué : enfin il fut guéri par les sueurs. Je soupçonnai que cette maladie n'étoit que catharrale, & en effet elle avoit été occasionnée par un froid dont il fut saisi lorsqu'il avoit très-chaud. J'ai rapporté dans mon Traité des principaux objets de Médecine, l'observation d'un homme qui eut, pendant le *turbatio critica*, un spasme si violent & si constant, qu'on ne put rien lui faire avaler pendant treize heures. Les assistans en désespéroient par cette raison là même : je tâchai de les rassurer, en leur disant que cette abstinence absolue ne l'empêcheroit pas de guérir ; aussi la maladie se termina-t-elle heureusement.

Combien de malades rencontre-t-on, qui, quoiqu'ils refusent de se prêter aux importunités de leurs gardes, qui voudroient les forcer à boire à chaque quart-d'heure, se tirent d'affaire fort heureusement. Quoique les boissons humectantes soient très-utiles aux ma-

lades, il ne faut pourtant pas les engorger : cela fatigue la nature & la tracaſſe. Les boiſſons abondantes noient les vieillards, qui ſouvent ne peuvent les digérer. Une boiſſon adouciſſante & légerement active, eſt celle qui paroît la plus propre à ſeconder les vues de la nature. Dans leurs maladies l'eau miélée avec l'hyſope, ou quelques fleurs & feuilles légerement aromatiques eſt une boiſſon excellente pour eux, avec quelques cuillerées de vin pur.

Tous les remedes d'une nature irritante ſont contraires aux vieillards; conſéquemment les purgatifs doivent leur être rarement conſeillés, ou au moins faut-il les mitiger & les combiner de maniere qu'ils n'agiſſent que foiblement ſur les inteſtins : il faut plutôt les donner comme toniques, qu'à titre de purgatifs : donnés de cette maniere, leur action n'eſt pas bruſque; ils ne font qu'éveiller l'action des inteſtins, &, par cet effet modéré, ils procurent tous les avantages des purgatifs, ſans en avoir les inconvéniens: ils préparent de loin des évacuations abondantes, qui quelquefois ſont utiles : leurs effets s'accordent avec la marche de la nature,

qui dans les vieillards devient lente & pesante. Au reste cette pratique est toujours utile, quel que soit l'âge des malades pour lesquels on l'emploie. Comme il paroît que la nature opere la guérison des maladies sans de grands efforts, & qu'elle remplit ses fonctions sans éclat, toute méthode légerement active est préférable aux moyens qui lui donnent de violentes secousses. Combien de personnes sont les victimes de l'usage des purgatifs violens donnés sans aucun ménagement, & j'ose dire sans aucune espece d'indication. J'ai remarqué qu'il faut presque toujours que l'imagination se mette de la partie, pour démontrer & s'assurer de la nécessité de purger. On peut dire que, sur cent médecines prises par précaution, il n'y en a pas deux qui soient vraiment utiles; car on ne devroit purger, que quand il a précédé des signes de coction, & que l'on est presque assuré que la nature trop paresseuse a besoin d'être excitée pour faciliter l'excrétion d'une matiere cuite & préparée de longue-main. Ne sembleroit-il pas plus raisonnable d'aller en tâtonnant dans

ces cas là, & de donner les purgatifs de façon qu'ils ne puissent produire leur effet que d'une maniere lente, mais sûre : c'en est assez sur cet article. Je vous ai fourni matiere à réflexion. Je suis, &c.

LETTRE XXV.

De l'apoplexie.

J'ESPÉROIS, Monsieur, que vous vous contenteriez de ce que je vous ai dit sur la vieillesse. Vous exigez encore que je traite des maladies qui lui sont propres; & celle dont ils vous intéresse le plus de connoître la nature, est l'apoplexie : son nom vous afflige & vous inquiete. Vous ressemblez en cela à bien des personnes, qui prennent toutes les précautions imaginables pour s'en garantir : j'ose pourtant assurer qu'elle n'est pas aussi redoutable qu'on l'imagineroit bien; car enfin elle n'est pas une maladie très-commune, & elle n'est pas celle qui tue le plus de monde; encore ne fait-elle pas languir les personnes auxquelles elle est funeste : considérée de ce côté-là, elle doit avoir un

un grand mérite aux yeux de bien des gens. De bonne foi ne vaudroit-il pas mieux être étranglé tout d'un coup par une forte apoplexie, que de mourir après avoir langui des années entieres, & souffert les douleurs & les angoisses qui accompagnent certaines maladies chroniques? Les suffocations, les déchiremens de poitrine, les efforts de toux d'un malade attaqué de pulmonie, ont quelque chose de cruel, & font venir la chair de poule, quand on y pense : cet état est affligeant.

Il en est de la nature de l'apoplexie, comme de celle de la plupart des autres maladies : il est bien difficile de déterminer ses causes, & de dire en quoi elle consiste véritablement. Je vous donnerai là-dessus des à-peu-près : c'est là, je crois, tout ce que vous pouvez exiger de moi. Je ne m'écarterai pas de la route que je me suis tracée, & que j'ai suivie jusqu'ici lorsque j'ai traité des maladies. Je me servirai toujours du flambeau de l'observation. J'analyserai les faits ; j'en tirerai les conséquences telle sera ma maniere de procéder.

L'apoplexie attaque le plus communément les vieillards : la saison dans

laquelle elle fait mourir le plus de personnes, est l'hiver. L'on remarque que ceux qu'elle détruit, ont assez souvent une constitution forte & robuste. Les hommes gros & replets avec un col court, y sont le plus exposés : elle est aussi l'effet des fortes passions : un accès de colere a souvent occasionné une attaque d'apoplexie aux personnes qui s'y laissoient emporter. Quelquefois l'apoplexie est précédée de pesanteur de tête & de vertiges : d'autrefois aussi elle vient à la suite d'une joie & d'une vivacité d'imagination extraordinaire. Presque toutes les personnes qui meurent apoplectiques, sentent avant l'attaque un serrement, & comme un poids accompagné d'une sorte d'angoisse dans la région épigastrique. Elle naît encore de la suppression d'un flux hémorrhoïdal, & bien souvent elle n'est qu'une goutte remontée. L'excès du vin & des alimens la font éclater très-communément. J'ai vu des personnes apoplectiques avoir des convulsions & faire des contorsions qui effrayoient les assistans.

Vous voyez, Monsieur, qu'il y a une infinité de causes qui peuvent occasionner une attaque d'apoplexie ;

mais la plus générale & celle qui met en action presque toutes les autres, est le froid. Ce sont les hivers les plus rigoureux, qui sont les plus funestes aux vieillards : ils occasionnent toujours un grand nombre de morts subites. Je sais que le froid, en saisissant, arrête & suspend l'action de tout l'organe extérieur; qu'il engourdit les membres, & peut occasionner des vertiges : peut-on en conclure que, par son effet seul, il puisse donner lieu à une attaque d'apoplexie ? Ne faudroit-il pas tout au plus le considérer comme cause déterminante ? Les hivers, qui occasionnent la fréquence des morts subites, sont également funestes aux goutteux : ils en renouvellent les attaques : ils occasionnent des catharres & des pleurésies sans nombre : ils font renaître les dartres. Il est pourtant rare que le froid seul puisse faire naître une maladie longue & tant soit peu durable. Le danger & la longueur des maladies qu'il occasionne, dépendent d'un fonds matériel qui s'est formé de longue-main, & qui se trouve établi. Il est pourtant vrai que le froid de l'automne & de l'hiver, long-tems soutenu, peut donner lieu

à ce fonds matériel, en ſupprimant la tranſpiration par laquelle ſe fait la plus grande évacuation des humeurs excrémentitielles : cette matiere, lorſqu'elle s'arrête, doit naturellement ſe dépoſer & ſéjourner dans quelque endroit, où elle s'amoncele par degrés, & forme un ſuperflu & un amas d'humeurs, qui devient, par ſucceſſion de tems, le fond matériel des diverſes maladies dont je viens de parler : ſi, lorſque ce fond matériel exiſte, il ſurvient l'action d'une cauſe violente, tel qu'un froid vif qui ſaiſit, dans un tems ſur-tout où l'eſtomac eſt ſurchargé d'alimens, la nature doit éprouver la plus grande gêne, & faire des efforts extraordinaires, qui, ſuivant l'organe & la partie où ils vont aboutir, conſtituent différentes maladies.

Il eſt de fait que la matiere de la tranſpiration, quand elle s'arrête, ſe porte principalement ſur les poulmons & ſur toutes les parties qui compoſent l'arriere-bouche : de-là naiſſent les enchifrenemens & les catharres auxquels ſont ſujets les vieillards : c'eſt la poche ſupérieure du tiſſu cellulaire, qui ſe trouve le plus engorgée : c'eſt une des cauſes qui

obligent la nature à diriger l'effort de son travail en en-haut. La réplétion de l'estomac contribue encore à gêner l'action des parties supérieures. Adossé au diaphragme, il le gêne dans ses mouvemens, & le force à resserrer les poumons, & à contraindre leur ressort. C'est ainsi qu'une forte tension de la région épigastrique occasionne & indique le délire chez certains malades. C'est encore ainsi que l'embarras de la même région cause des crachemens de sang, qui ne cedent qu'à l'action des vomitifs. L'apoplexie peut donc être comparée, jusqu'à un certain point, soit au crachement de sang qui accompagne quelques pleurésies, soit au point de côté qui en est le symptôme essentiel; ou bien à un accès de goutte caractérisée par la douleur, la rougeur, le gonflement & la tension du pied ou de la main: ces maladies ne different entr'elles que par le siege qu'elles occupent; elles se jugent de la même maniere; toutes se terminent par des sueurs, les selles & des expectorations abondantes. L'on peut donc croire que leur cause primitive & essentielle est la même, & que leur différence ne provient

que de cauſes ſecondaires : mais ce qui démontre d'une maniere évidente c que je vous dis là, Monſieur, c'eſt qu'en effet les perſonnes ſujettes à la goutt ont des attaques d'apoplexie, leſquelle n'arrivent que parce que la nature, au lieu de diriger ſon effort d'action vers le pied ou la main, le porte vers la tête : cette erreur de la nature, ou cette eſpece de déviation tient donc à des circonſtances particulieres.

Ce ſont les vieillards entr'autres qui ſont les plus ſujets à l'apoplexie : elle attaque les perſonnes replettes qui ont le col court. La vieilleſſe & une ſorte de diſpoſition organique ſont donc deux circonſtances qui diſpoſent à l'apoplexie. J'ai déjà répété un grand nombre de fois que la diminution d'action dans l'organe extérieur pouvoit cauſer l'empâtement de tout le ſac cellulaire, qui embraſſe les poumons & toute l'arriere-bouche. Il eſt de fait que les perſonnes replettes qui ont le col court, ne reſpirent pas avec une grande aiſance ; qu'elles ronflent beaucoup en dormant; qu'elles ont beaucoup de propenſion au ſommeil, & que chez la plupart la reſpiration eſt accompagnée

d'un certain ſifflement, qui quelquefois eſt aſſez inquiétant.

Ces divers accidens annoncent une gêne dans les mouvemens de ces différentes parties, qui ſont naturellement empâtées, & regorgent d'un ſuperflu d'humeur gélatineuſe, qu'indique aſſez la groſſeur exceſſive de ces parties: quand donc il s'eſt formé un fond matériel, & qu'il ſurvient l'action d'une cauſe déterminante, telle que peut être une violente colere, un froid ſubit, ou la plénitude de l'eſtomac gorgé d'alimens, il eſt aſſez naturel que l'effort de la nature & le courant des humeurs ſe dirigent vers les parties qui ſont dans un état de gêne & de ſouffrance habituelle. La circonſtance de la vieilleſſe & celle du trop grand empâtement des parties ſupérieures peuvent donc faire croire que l'apoplexie tient beaucoup à la foibleſſe & au défaut de reſſort dedans ces différens organes. L'empâtement des parties forme un obſtacle à la liberté de leur jeu.

Il y a des perſonnes qui, quand elles ſont enrhumées du cerveau, perdent la faculté d'entendre, & la mémoire, conçoivent & parlent difficilement.

Des ſueurs abondantes procurées par des bains d'eaux thermales & des douches, ont rétabli la liberté du mouvement dans des membres qui en étoient privés depuis long-tems, pour avoir éprouvé l'action d'un froid humide ; comme il arrive aux ſoldats qui ſont obligés de camper dans des lieux humides par des tems froids & pluvieux. Ne peut-on pas tirer de ces faits des inductions propres à éclairer ſur la nature de l'apoplexie, & ſur l'eſpece de traitement qui lui convient.

Il paroît aſſez conſtant que la cauſe de l'apoplexie eſt preſque toujours humorale, & qu'elle dépend d'un fonds matériel, qui ſe forme par degrés & inſenſiblement. L'exemple des malades qui ont vécu un grand nombre d'années, ſans avoir eu de récidive d'apoplexie, parce qu'ils s'étoient fait faire un ou deux cauteres ; leur exemple, dis-je, donne beaucoup de force, & appuie ſingulierement cette idée : car quel eſt l'effet d'un cautere, ſi ce n'eſt de faire office d'égout par où s'évacue le ſuperflu des humeurs, & de devenir le terme aboutiſſant des efforts nerveux ? Ce qui le prouve, c'eſt que les

bords d'un cautere s'enflamment toutes les fois que la nature, à l'occasion de quelque gêne ou embarras, se livre à des mouvemens extraordinaires.

L'âge & la saison dans laquelle elle attaque le plus communément, peuvent fournir encore des indices sur la nature du fluide qui, par son abondance & son reflux, peut causer une attaque d'apoplexie. Dans la vieillesse, la partie globuleuse est la moins abondante : c'est le phlegme & l'aqueux qui prédominent : c'est donc une raison de croire que l'opoplexie est presque toujours une maladie proprement humorale : elle rentre dans la classe des maladies catharrales.

Cette vivacité d'imagination, & cette espece de serrement qui a précédé l'apoplexie, & s'est fait sentir dans la région épigastrique, indiquent assez que l'apoplexie est précédée & accompagnée d'un certain effort spasmodique ; & c'est cet effort qui en rend l'attaque si soudaine, & fait que la saignée peut être quelquefois très-utile, parce qu'elle peut procurer un relâchement subit, & diminuer par-là, ou faire cesser le spasme ; mais, pour procurer cet effet,

il n'eſt pas néceſſaire de la trop multiplier, comme le conſeillent des Médecins qui ont le talent d'abuſer, plutôt que d'uſer des remedes. Hoffman l'employoit dans l'apoplexie; mais il n'en abuſoit pas; car on voit par les obſervations qu'il rapporte, qu'il ne l'a jamais fait répéter ſur le même individu frappé d'apoplexie: cependant il y avoit de ſes malades qui guériſſoient.

Je prétends, dites-vous, que la ſaignée n'eſt efficace contre l'apoplexie, que parce qu'en relâchant, elle diminue ou fait ceſſer le ſpaſme, qui doit être fort conſidérable: je ne le prétends pas, Monſieur, mais je le préſume: & ſur quel autre fondement pourroit-on établir ſon utilité? Car enfin, ſi l'on peut ſuppoſer une ſurabondance de ſang pour cauſe d'apoplexie, ce ne peut être tout au plus que chez les perſonnes qui ſont ſujettes à un flux hémorrhoïdal très-abondant, dont la ſuppreſſion aura occaſionné une attaque d'apoplexie; encore eſt-il rare que les hémorrhoïdes fluent abondamment chez les vieillards; & le peu de ſang qui s'évacue par les hémorrhoïdes ne conſtitue pas eſſen-

tiellement le fond matériel des maladies. Je fonde cette idée ſur ce que ce flux ne juge pas parfaitement les maladies vives un peu conſidérables, & que preſque toujours il ne ſe ſupprime que parce qu'il exiſte une cauſe morbifique, qui dérange l'ordre des mouvemens de la nature.

Ce que je dis-là, Monſieur, n'eſt pas dit à deſſein de prévenir contre l'uſage de la ſaignée dans une attaque d'apoplexie : mon but eſt ſeulement de faire voir qu'on s'abuſe étrangement quand on fonde ſur elle l'eſpérance d'une parfaite guériſon, au point de la répéter pluſieurs fois ſur le même malade. Mais ce qui prévient le plus en faveur de ce genre de ſecours, c'eſt ſon effet prompt & ſubit dans cette maladie. Il eſt certain qu'il y a des malades qui recouvrent leurs mouvemens très-peu de tems après avoir été ſaignés.

Quoi qu'il en ſoit de ces effets ſi prompts, ne ſera-ce pas encore un problême, Monſieur, de ſavoir ſi les hommes frappés d'apoplexie ne gagneroient pas autant à être un peu plus long-tems malades. Hippocrate a dit qu'il eſt impoſſible de guérir une très-forte apo-

plexie. Il y a grande apparence que dans ces cas-là tout l'effort s'est porté sur le cerveau, & a fait sur l'origine des nerfs une impression ineffaçable, d'où naît l'inefficacité de toutes les especes de remedes. L'on peut croire, au contraire, que, dans les apoplexies légeres & guérissables, il n'y a de lésion que dans les branches des nerfs, dont l'action se trouve suspendue par l'effort du spasme, & gênée par l'empâtement du tissu cellulaire: mais il faut, pour que la liberté des mouvemens puisse se rétablir, que le fonds matériel se cuise & s'évacue. La nature a besoin pour cette besogne de toutes ses forces; elle a même besoin d'être un peu excitée, sur-tout chez les vieillards, chez qui elle est devenue débile. J'ai vu des personnes apoplectiques & paralitiques, qui, conduites d'après ces vues, ont été guéries. La révolution a commencé par des sueurs abondantes, qui sont devenues pâteuses, & la maladie s'est terminée par des urines épaisses & de légeres diarrhées : quand on multiplie les remedes, on fatigue la nature, on la tourmente, on l'affoiblit.

Est-il bien étonnant que la nature ;

déjà débile, épuisée encore par la multiplicité des remedes, & souvent contrariée dans ses vues, ne puisse faire la coction de la matiere qui remplit & empâte tout le tissu muqueux ? Je pourrois vous rapporter beaucoup d'observations qui vous prouveroient que la coction & la crise ne se font pas quand on tourmente les malades, & qu'on les accable à force de saignées & de purgatifs. J'ai encore actuellement entre les mains un homme qui n'est resté malade, que parce que le Médecin n'ayant pas bien connu quelle étoit la nature de sa maladie, le fit saigner & lui conseilla des purgatifs dans le tems où il auroit dû le faire suer. Ce malade avoit la fievre, un point de côté, & crachoit du sang : sa maladie étoit proprement catharrale : on le fit saigner deux fois, & on le purgea. La maladie ne fut pas jugée ; car il est resté pâle, foible, ressentant un poids continuel sur la poitrine, & des points douloureux dans le côté. Cet homme m'ayant demandé mon conseil, je tâchai & je vins à bout de rétablir des sueurs qui l'ont parfaitement guéri.

J'ai vu des catharres accompagnés

de crachement de ſang, pour leſquels on avoit ſaigné les malades trois ou quatre fois inutilement: une ſueur abondante faiſoit ceſſer tous les accidens; mais les malades reſtoient foibles, & fort expoſés à la récidive, parce que la coction & la criſe ne ſont jamais auſſi parfaites, & ne ſe font pas auſſi promptement dans les malades que l'on a affoiblis, que dans ceux dont on a ménagé les forces. Voilà, Monſieur, les raiſons qui m'ont fait propoſer le problême ci-deſſus.

Tous ces faits démontrent clairement que la nature n'aime pas à être violentée; qu'elle a beſoin de calme, & que c'eſt dans le plus parfait repos, qu'elle opere ſes révolutions ſalutaires. J'ai vu des apoplectiques qui ne ſe trouvoient jamais plus mal, que quand on leur preſcrivoit des remedes efficaces, tels que l'émétique & les purgatifs. Je ſuis donc bien éloigné, à tous égards, d'applaudir à la méthode de traitement reçue pour cette eſpece de maladie.

Il entre dans le plan de cette méthode de faire vomir les malades. Sans doute l'expérience a conſacré cette pratique. On ne peut diſconvenir qu'elle a

ſouvent produit d'heureux effets, ſoit parce que le vomitif réveille la nature engourdie, ſoit parce qu'il procure l'évacuation d'une partie de l'humeur muqueuſe, qui abreuve le ſac ſupérieur du tiſſu cellulaire, engourdit les nerfs, & opprime leur action. L'émétique peut donc être utile; mais je crois que la nature n'aime pas à être ſouvent violentée par les ſecouſſes qu'il cauſe. Je penſe qu'il eſt nuiſible de mettre les malades, pour toute nourriture, à l'émétique, comme cela ſe pratique aſſez ſouvent. Il faut en toutes choſes de juſtes bornes. Quant à l'uſage de l'émétique dans l'apoplexie, nous ne pouvons choiſir un meilleur modele qu'Hofman : il faiſoit prendre l'émétique; mais c'étoit à une doſe modérée, & il le donnoit dans des potions cordiales, dont il paroît qu'il avoit plus en vue d'aiguiſer l'action, que de procurer de grands vomiſſemens. On ne voit dans aucune de ſes obſervations qu'il ait même répété les potions cordiales aiguiſées de l'émétique.

Il eſt conſtant que, ſi les Médecins ont été peu réſervés ſur l'article de la ſaignée, ils ont donné également dans

des excès par rapport à l'usage de l'émétique : mais ces abus dérivent de la même source, qui est la trop grande facilité que l'on apporte à se prévenir en faveur d'un remede auquel on a vu produire quelques bons effets. On est tenté malgré soi d'en étendre l'usage à toutes les maladies : c'est un défaut dont se rendent moins ou presque point coupables les Médecins qui ont bien appris à connoître la marche & la nature des maladies. Adieu, Monsieur. Je suis, &c.

LETTRE XXVI.

L'apoplexie n'exige pas plus que les autres maladies aigues, une médecine active.

JE conviens avec vous, Monsieur, que le doute est le partage du sage; mais aussi le sage ne refuse pas sa croyance, quand on lui donne d'assez bonnes raisons pour pouvoir le convaincre. Que me répondrez-vous, quand je vous rapporterai des faits? Ce sont eux qui décident en Médecine, comme en Physique. Eh bien ! Monsieur, il résultera

de ces faits la preuve des deux conséquences que vous avez tirées de ma derniere Lettre sur l'apoplexie, & qui vous ont si fort révolté, parce qu'elles ne s'accordent pas avec vos préjugés sur la nature & sur le traitement de cette maladie. La premiere conséquence est que l'apoplexie rentre dans la classe des maladies catharrales : la seconde, qu'elle a une marche comme les autres maladies ; qu'elle n'exige pas plus qu'elles une Médecine active, & que moins on s'empresse de la guérir, plus sa guérison devient sûre & parfaite, en supposant toutefois qu'elle soit guérissable. Entr'autres faits, je vous en citerai deux, qui ne vous permettront plus de considérer comme absurde ce que je vous ai dit à ce sujet.

Un homme âgé de cinquante-six ans se plaignoit, depuis quelque tems, de douleurs qui occupoient toute la longueur de l'échine : il étoit enchifrené ; il toussoit ; il avoit mal à la tête ; il éprouvoit de tems à autres des frissons. On lui conseilla l'usage des bains pour calmer ses douleurs, & combattre une humeur dartreuse qui s'étoit manifestée aux bourses. Les bains ne calmerent

point ses douleurs : elles sembloient augmenter. Il fut attaqué d'une paralysie qui occupoit tout le côté gauche de la tête : la peau, les levres, les paupieres de ce côté resterent sans mouvement & sans action : il avoit la bouche de travers : sa langue lui paroissoit enflée : il eut sur l'œil du même côté une fluxion caractérisée par la rougeur & l'écoulement d'une sérosité qui ne tarissoit pas. Cet accident arriva au mois de Juillet, pendant lequel il y avoit eu de fortes chaleurs. Le malade, un jour qu'il avoit eu fort chaud, avoit pris plaisir à se promener le soir sur la Seine, & de l'endroit qui étoit à deux lieues de Paris, il y revint les glaces de sa voiture baissées.

L'humidité de l'eau l'avoit saisi ; & la fraîcheur de la nuit ayant encore ajouté à ce premier effet de l'humidité de la riviere, sa transpiration se supprima, & son report s'étant fait dans la portion du tissu cellulaire, qui sert d'enveloppe au côté gauche de la tête, il suspendit son action à force d'empâtement, & y causa la paralysie dont le malade fut affligé. Le malade fut saigné une fois du pied : il prit un vomitif,

L'action de ces deux remedes parut produire peu d'effet par rapport à la paralysie. Les douleurs du dos continuerent au même degré. Je prévins le malade qu'il ne devoit pas s'attendre à voir de changement dans son état avant le septieme jour. Il eut la patience d'attendre. Je lui prescrivis quelques poudres tempérantes que je variai, & une ptisanne avec le miel & les feuilles de bourache infusées dans l'eau. Le malade commença à suer l'onzieme jour : la sueur se répéta plusieurs fois de deux jours l'un : il finit par être dans une douce moëteur, au moyen de laquelle la paralysie se dissipa. Il a été parfaitement guéri. J'attaquai ensuite le fonds dartreux. Il s'est bien trouvé des remedes que je lui conseillai.

La seconde observation est celle d'un homme âgé de soixante deux ans : cet homme, qui étoit fort sujet à l'enchifrenement, étoit incommodé d'un rhume, qui ne l'avoit pas quitté pendant plusieurs mois. Etant un jour monté à cheval, il s'exposa à un vent très-froid dont il fut saisi. Deux jours après il commença à avoir des vertiges : il en eut un si violent, qu'il perdit connois-

fance : dès ce moment-là il fut obligé de garder le lit ; car, quand il étoit levé, la tête lui tournoit : il avoit des envies de vomir, & une espece de dégoût pour tout, jusques pour la fumée du tabac qu'il aimoit passionnément. Ayant été consulté, je le fis vomir ; il s'en trouva un peu soulagé. Je lui conseillai ensuite l'usage d'une infusion de fleurs aromatiques, pour le disposer à la sueur, que je prévoyois devoir lui être fort utile. Il sua en effet vers le septieme jour, & il s'en trouva bien. La sueur se répéta plusieurs fois. Il cracha aussi, & moucha beaucoup d'une matiere épaisse & mucilagineuse : sa santé se rétablit en partie : il lui resta encore un embarras dans la tête, qui l'inquiétoit beaucoup.

Il y a grande apparence que l'humeur catharrale, qui entretenoit sa disposition à devenir malade, n'avoit pas été suffisamment fondue pour pouvoir s'évacuer entierement : aussi éprouva-t-il un second accident plus considérable, ou du moins plus caractérisé que le premier, toujours dépendant de la même cause. Ayant monté à cheval par un tems froid, & ayant assisté à une

pêche qui se fit dans un étang par un tems pluvieux, la froid fit sur lui la même impression que la premiere fois : il arrêta sa transpiration, dont la matiere s'étant transportée sur l'arriere-bouche & toute la tête, augmenta l'humeur catharrale, & détermina une paralysie sur l'œil & la paupiere du côté gauche. Il vint se présenter chez moi, ayant l'œil recouvert de sa paupiere, qui étoit tombée sans pouvoir se relever. Il voyoit trouble, & ne pouvoit distinguer les objets. Je dois faire observer que la continuité de son embarras dans la tête avoit engagé à lui faire faire une saignée du pied, qui ne put prévenir, comme vous le voyez, ce dernier accident. Il perdit, comme la premiere fois, l'appétit & son goût pour la fumée de tabac.

Bien convaincu que ces divers accidens étoient tous occasionnés par une humeur catharrale, dont la masse se trouvoit augmentée par le reflux de la matiere de la transpiration, supprimée & arrêtée par le froid, je dirigeai mon plan de traitement d'après ces idées. Je lui prescrivis des poudres tempérantes & légerement sudorifiques, dans le des-

ſein de procurer & d'attendre une ſueur ſalutaire. J'y ajoutai l'uſage d'une ptiſanne qui avoit à-peu-près la même vertu, & je propoſai de lui ouvrir un cautere, ayant ſoin d'avertir le malade qu'il guériroit, mais que ce ſeroit l'affaire de pluſieurs ſemaines. Les ſueurs ſe déclarerent vers le onzieme jour, & lui procurerent du mieux : elles ſe répéterent le vingt-un : de ce moment ſa paupiere commença à ſe relever. On lui appliqua le ſaint bois, auquel il donna la préférence ſur un cautere : il fit uſage d'une poudre fondante. Avec le tems & l'aide de ces différens moyens, la paupiere recouvra ſon mouvement, & toute ſon action, & ſon œil a joui, comme auparavant de la faculté de voir. Sa ſanté s'eſt fortifiée. Il n'eſt plus incommodé de ſon catharre, qui avant ne le quittoit pas. Il a été guéri de cette récidive, ſans avoir été purgé une ſeule fois, & ſans avoir été ſaigné.

Vous ne pouvez pas douter, Monſieur, que ces deux paralyſies ne ſoient deux maladies vraiment catharrales. A partir de ce point, je n'ai donc pas eu tort de conſidérer l'apoplexie comme ayant le caractere ca-

tharreux. Elles se sont terminées par des sueurs qui se sont soutenues & répétées aux jours critiques. Les malades ont craché & mouché des matieres épaisses. Ces circonstances démontrent évidemment que l'apoplexie a une marche réglée comme les autres maladies; qu'elle est sujette aux mêmes révolutions critiques; qu'elle ne se guérit que quand la matiere qui l'a occasionnée a été suffisamment travaillée, & qu'elle a été évacuée. Vous pouvez encore conclure de ces deux exemples, que les maladies de cette nature n'exigent point une Médecine active, & que, dans tous ces cas, les moyens doux & la Médecine d'expectation méritent la préférence. Adieu, Monsieur. Je suis, &c.

LETTRE XXVII.

Du catharre.

Tout devient pour vous, Monsieur, un objet de curiosité. Le mot *catharreux*, que vous avez lu dans quelques-unes de mes Lettres, vous a frappé &

vous a fait naître l'idée d'en connoître la nature. C'eſt une maladie, dites-vous, qui affecte généralement : perſonne n'en eſt exempt. Femmes, hommes, vieux, jeunes, tous en ſont également malades. Elle doit régner dans tous les pays, & affliger dans toutes les ſaiſons ; car par-tout, & dans quelque tems que ce puiſſe être, on entend parler de malades qui ont un catharre. Que doit-on entendre par catharre, me demandez-vous ? Je vois bien qu'il ne m'eſt pas poſſible de me refuſer à cette nouvelle tâche que vous voulez m'impoſer. Je vais donc vous parler du catharre, & vous le peindre le mieux qu'il me ſera poſſible.

Repréſentez-vous un malade avec mal à la tête, qui a les yeux rouges, les paupieres bouffies, & comme appeſanties par une trop grande abondance d'humeurs, mal à la gorge, la levre ſupérieure, le bord & le deſſous des narines rouges, avec un écoulement de ſéroſités par le nez. Ajoutez à tous ces accidens l'enchifrenement, la fievre, quelquefois la toux, des friſſons qui ſe font ſentir par intervalles, & dans différentes parties du corps ; une

une sorte de propension au sommeil, une espece de lassitude, des envies de vomir qu'éprouvent certaines personnes, des douleurs dans les bras, les jambes, constipation. Imaginez la plupart de ces accidens réunis; vous pourrez vous former une idée du catharre. Il peut arriver encore que la difficulté de respirer, l'oppression & le crachement de sang & des douleurs vives s'y joignent.

Un catharre, tel qu'il se rencontre le plus ordinairement, n'a rien de dangereux; &, en général, les malades n'en sont pas effrayés : ils sont, en quelque sorte familiarisés avec le nom & la chose même, attendu qu'il est peu de personnes qui n'en aient été malades plusieurs fois pendant leur vie; cependant il devient plus sérieux, à proportion que les accidens sont plus forts. La nature seule des symptômes peut en faire quelque chose de grave; par exemple, quand il est accompagné de crachement de sang, d'un point de côté, d'abattement, d'oppression & d'une toux considérable : il se présente pour lors sous un aspect plus effrayant, & assez souvent il prend le nom de fausse

pleuréfie ou péripneumonie. La durée & la violence d'un catharre dépendent du degré de force & de la nature des caufes qui le produifent.

Le froid eft la caufe ordinaire des catharres ; ainfi un homme fenfible au froid y doit être plus fujet que les perfonnes qui y font moins impreffionnables.

Le froid fait d'autant plus d'impreffion, qu'il fuccede plus rapidement au chaud : de-là il arrive que mille perfonnes ont des catharres, lorfque le vent paffe fubitement du Midi au Nord. Il produit pour lors un effet général : c'eft de-là que naiffent ces catharres épidémiques, qui s'obfervent dans toutes les faifons de l'année : on pourroit même affurer qu'ils regnent plus l'été que l'hiver, parce qu'il arrive fouvent qu'un orage fait fuccéder à une chaleur accablante un froid très-vif. On ne quitte pas affez promptement les habits légers, dont la chaleur avoit forcé de fe vêtir ; ces fortes de catharres ne font pas d'une longue durée : la chaleur du lit, celle de l'athmofphere un peu foutenue fuffifent pour les détruire & les diffiper. Une infufion de fleurs de fureau & de

coquelicot, en rétabliſſant la tranſpiration, redonnent la ſanté. Les perſonnes chez leſquelles ils ſe guériſſent le plus difficilement, ſont celles qui, prenant le change ſur la vraie cauſe de cette eſpece de maladie, attribuent au chaud ce qui eſt l'effet du froid, & font uſage, pour détruire ce rhume, de limonade froide, d'orgeat ou d'eau à la glace.

Je rapporterai à cette occaſion l'obſervation d'un malade affligé d'un catharre, que j'ai eu occaſion de traiter à Paris. Ce malade étoit Allemand. Dans un voyage qu'il avoit fait en Italie, i fut malade à Naples d'un catarrhe, dont il vint à bout de ſe guérir, en buvant, ſuivant l'uſage du pays, beaucoup d'eau à la glace. Ayant la même maladie à Paris, il ſe perſuada que le même moyen lui réuſſiroit; mais il fut trompé dans ſon attente. Voyant l'inefficacité de ſon premier remede, il ſe confia à mes ſoins. Je lui conſeillai le lit, & une ample boiſſon d'une infuſion de fleurs de coquelicot & de tuſſilage. Il ſua abondamment, & ſa maladie fut guérie.

Si vous me demandez comment il a pu ſe faire que ce malade ſe ſoit guéri d'un catharre, en buvant à Naples

de l'eau à la glace, & qu'en employant la même méthode à Paris, il soit resté malade, sans avoir éprouvé le moindre soulagement; je n'en puis donner qu'une raison fondée sur la différence du climat. Les chaleurs sont excessives à Naples; par conséquent les corps y sont plus disposés à la sueur: ainsi un rhume occasionné par un froid momentané, peut se guérir de lui-même, malgré l'usage de l'eau froide; de même qu'un verre d'eau à la glace n'arrête pas la sueur dans un homme qui, pendant les fortes chaleurs de l'été, continue à s'exercer fortement. Peut-être que le catharre se feroit aussi guéri à Paris, si la chaleur y eût été assez forte, pour, avec le plus petit mouvement, y occasionner des sueurs abondantes. Ceci conduit à trouver la raison du préjugé dont sont prévenus beaucoup de gens en faveur de l'efficacité de l'eau à la glace, ou de la limonade contre les rhumes que l'on croit provenir du chaud, parce qu'ils arrivent l'été.

Les catharres qui arrivent pendant l'hiver, durent bien plus long-tems, & sont bien plus dangereux que ceux qui arrivent dans l'été. Il en regna un épi-

démique à Paris, il y a quelques années, dans un hiver très-rigoureux, qui fit mourir un grand nombre de personnes, & entr'autres beaucoup de vieillards. Les accidens étoient la fievre, un grand abattement, une toux violente, le crachement d'une matiere sanguinolente & gélatineuse tout-à-la-fois. Cette épidémie fut occasionnée par un froid très-aigu, qui succéda d'une maniere rapide à un tems doux & humide : celui-ci avoit été précédé d'une gelée très-forte, laquelle avoit duré plusieurs semaines. Ces détails ne sont pas inutiles à rapporter, parce qu'ils peuvent conduire, 1°. à découvrir la vraie cause du catharre; 2°. à établir une méthode de traitement utile pour cette espece de maladie; 3°. à détruire le préjugé & le murmure de bien des gens, qui desireroient que, pendant tous les hivers, il y eût de longues & fortes gelées, persuadés qu'ils sont qu'un hiver froid est bien plus sain que celui qui est doux.

Il peut être vrai qu'un peu de froid fasse du bien; mais il n'en est pas moins constant, & c'est l'observation qui nous l'apprend, qu'il y a beaucoup moins

de maladies, & que les morts sont plus rares dans les hivers doux, que dans ceux qui sont âpres & rigoureux ; c'est ce que diront les vieux Médecins qui ont été le plus à portée de faire cette remarque.

Il en est du corps humain, comme de toutes les productions de la terre. Quel mal ne fait pas une gelée forte qui dure long-tems, quand elle arrive subitement après un tems humide & pluvieux, sur-tout s'il ne tombe pas en même tems une neige abondante, qui empêche le froid de pénétrer fort avant dans la terre jusqu'à la racine des fruits! C'est à trois ou quatre hivers consécutifs de cette nature, que l'on doit attribuer cette affreuse disette qui a désolé les différentes contrées de l'Europe.

L'usage de la saignée & des purgatifs étoit très-dangereux dans le traitement des malades affligés du catharre dont il étoit question. Bien des personnes en furent la victime : elles ressentoient après la saignée une oppression qui ne finissoit qu'avec la vie. Il y a grande apparence que cette méthode, en affoiblissant la nature, déterminoit

un engorgement mortel. J'eus occaſion de traiter plusieurs de ces malades. Je n'employai d'autres moyens que l'infuſion de quelques fleurs légerement ſudorifiques, avec des poudres dont le principal ingrédient étoit le kermès. La nature, aidée de l'uſage de ces légers ſecours, procuroit des ſueurs abondantes, qui continuoient pluſieurs jours de ſuite. La poitrine ſe dégorgeoit auſſi par des crachats d'une matiere épaiſſe & bien cuite. Les malades ſe guériſſoient & ſe rétabliſſoient en peu de tems.

Parmi ces malades il y en avoit quelques-uns qui ne m'avoient appellé qu'après avoir déjà eſſayé de la ſaignée & des purgatifs. Loin d'en être ſoulagés, ils étoient au contraire plus mal. Le crachement de ſang, qui étoit le ſymptôme le plus effrayant pour eux, continuoit toujours au même degré, & ne cédoit qu'à des ſueurs très-abondantes, que procuroit la nature abandonnée à elle-même, tant elle y avoit de penchant. Mais il eſt bon de remarquer que la poitrine ſe dégageoit bien plus lentement chez ces malades, que chez ceux pour leſquels on n'avoit pas

employé ces remedes. Leur convalefcence étoit très-longue. Ils ne recouvroient leurs forces qu'après beaucoup de tems.

Le mot *catharre*, pris dans fon vrai fens ou dans fa vraie fignification, dénote une fluxion : il n'eft donc qu'un nom générique, qui doit fe partager en bien des branches, & renferme bien des efpeces: il prend en effet différens noms, fuivant les parties qui deviennent le fiege de la fluxion : quand il fe porte fur les mâchoires, il s'appelle fimplement fluxion, & coriza, quand l'embarras eft dans les finus frontaux. On lui donne le nom de courbature, lorfqu'il affecte toute l'enveloppe du corps, fans fe fixer fpécialement fur aucune partie. Bien fouvent fon effet fe porte fur les inteftins & l'eftomac ; pour lors il occafionne un dévoiement & des envies de vomir.

J'ai eu occafion de voir un malade, dans lequel l'organe principalement affecté étoit l'eftomac. Il ne pouvoit prendre aucune efpece de nourriture, même fous la forme liquide : il ne fupportoit que l'eau froide, encore n'étoit-ce que par gorgées. Il lui fallut l'é-

vacuation d'une sueur abondante, pour remettre son estomac dans son assiette naturelle. Toutes ces différentes affections, comme elles dérivent de la même source, n'ont qu'une seule maniere de se terminer, & exigent la même méthode de traitement. La voie des sueurs est celle qu'affecte la nature; aussi est-elle la seule efficace, & les légers sudorifiques sont, pour ainsi dire, les seuls remedes qu'il convient d'employer. Je rapporterai l'histoire de plusieurs malades, qui en démontrent la nécessité indispensable.

Dans un voyage que je fis à Munich en 1771, je fus invité à voir un Colonel d'Artillerie, qui étoit malade depuis quelques semaines: il étoit foible, il avoit une petite fievre, & il ressentoit une douleur de tête continuelle, laquelle occupoit le front, & lui formoit une espece de bandeau. On avoit eu recours à tous les moyens possibles pour le guérir, & il n'en avoit reçu aucun soulagement. Les saignées, tant du bras que du pied, les purgatifs, l'émétique, on fit usage de tout; on lui fit prendre jusqu'aux préparations mercurielles, sous le prétexte qu'un mal de

tête aussi opiniâtre pourroit bien être l'effet d'un virus vénérien qui seroit resté long-tems caché. Je ne sais même si on n'avoit pas fait usage des anti-scorbutiques. Vous pouvez juger d'après cela, Monsieur, dans combien de fausses routes on est exposé à s'engager, quand on a manqué celle qui conduit au but.

J'appris que cet Officier s'étoit donné beaucoup de mouvement pour arrêter un incendie qui avoit consumé la bibliotheque des Théatins, & qui, s'il s'étoit communiqué à la salle de spectacle, auroit pu faire de grands ravages. Cet Officier fut mouillé par une pluie qui survint lorsqu'il étoit tout en sueur. Peu d'heures après il ressentit le mal de tête & les autres accidens du catharre.

Instruit de toutes ces circonstances, je lui annonçai qu'il seroit bientôt guéri; que tout son mal provenoit d'une transpiration arrêtée, qu'il étoit question de rétablir. Il me dit, à ce sujet, qu'il s'étoit plusieurs fois senti une grande disposition à la sueur, à laquelle il avoit résisté, parce que sa maigreur la lui faisoit redouter: ce fut

pour moi un motif de plus pour lui promettre ſa prompte guériſon. Je lui conſeillai de prendre le ſoir un bain de pieds avant de ſe coucher, & de boire d'une infuſion de fleurs de coquelicot, de ſureau & de tilleul. J'y ajoutai l'uſage du kermès & de l'antimoine diaphorétique : bref il ſua & fut guéri. Cette guériſon, qui étoit peu de choſe en elle-même, me fit beaucoup d'honneur à la Cour & à la Ville.

Un homme avoit une fluxion ſur la mâchoire, qui le faiſoit beaucoup ſouffrir : il fut ſaigné & purgé. Le gonflement de la joue ſe diſſipa en grande partie, & les douleurs ſe calmerent, de maniere qu'il ſe croyoit parfaitement guéri. Quelque tems après les mêmes douleurs s'étant renouvellées, il ſe fit arracher une dent légerement gâtée, dans la perſuaſion que ſa fluxion étoit cauſée & entretenue par la carie de cette dent. L'avulſion de la dent ne lui fut d'aucun ſecours. Les douleurs continuerent : enfin il prit le parti de s'exciter à la ſueur par le moyen de quelque plante légerement ſudorifique. La ſueur étant ſurvenue, il fut guéri en très-peu de tems.

Je rapporterai encore l'observation d'un homme chez lequel je fus appellé le dixieme jour de sa maladie. Il avoit la fievre & un grand mal de tête : il avoit presque toujours froid. Le frisson se faisoit sentir principalement le soir. On n'avoit pas manqué de le saigner plusieurs fois. On avoit réitéré la purgation. Il en étoit aux apozemes fébrifuges. Quand je commençai à le voir, je sentis, en lui tâtant le pouls, un fond de moëteur au poignet, qui, joint au rithme du pouls, me fit reconnoître la nature de sa maladie. Il étoit évident que la nature avoit la sueur en vue, & qu'elle cherchoit à s'alléger par cette voie. Une infusion de coquelicot, dont il but abondamment, lui procura une sueur qui dura trois jours de suite; après quoi il fut parfaitement guéri.

*

LETTRE XXVIII.

La sueur est nécessaire pour guérir les catharres.

VOUS n'avez pas tort de vous plaindre, Monsieur ; je dois avoir encore beaucoup de choses à vous dire sur le catharre ; mais j'ai pris le parti d'y employer plusieurs Lettres. Une seule auroit été trop longue, & auroit pu vous ennuyer par sa longueur.

Le pouls prend presque toujours dans le catharre le caractere propre à l'excrétion de la sueur ; mais il ne peut éclairer que les personnes qui sont versées dans cette connoissance. Il est donc bon d'indiquer un autre signe qui ne trompe presque jamais dans ce cas-là ; c'est l'état de la peau au poignet. En appuyant fortement les doigts, & les laissant quelque tems appliqués à la peau, on sent un fond de moëteur qui annonce la disposition à la sueur; & immanquablement le malade suera, si on emploie les moyens propres à seconder les vues de la nature.

Une sueur de quelques heures, quelque abondante qu'elle soit, ne suffit pas souvent pour guérir les malades; à peine même les soulage-t-elle. J'en ai vu chez qui elle s'est répétée sept jours de suite. Chez ces malades elle n'étoit pas continue : elle revenoit tous les jours à des heures fixes, & s'arrêtoit d'elle-même. Quand ces cas-là se rencontrent, il faut que le malade & le Médecin aient de la patience; car, pour peu qu'on veuille instrumenter, on contrarie la nature, on empêche la marche de la maladie, qui, quelque chose que l'on fasse, ne peut être terminée qne par la sueur.

Un homme étoit incommodé depuis quelque tems : son visage étoit fort changé : il se fatiguoit très-promptement : il avoit perdu l'appétit, dormoit d'un sommeil inquiet, & avoit toujours mal à la tête : il avoit aussi la fievre & des envies de vomir. On avoit essayé inutilement différens moyens pour le guérir : enfin, sa maladie ayant augmenté, il me fit prier d'aller le voir. Je reconnus, à l'aide de ma boussole, la nature de sa maladie. Je l'engageat à rester au lit, & à boire

beaucoup de l'infusion dont il a été déjà question. Il eut une sueur qui lui procura un peu de soulagement : elle se répéta sept jours de suite : la quatrieme fit cesser les nausées : il acquiéroit de nouvelles forces à la fin de chaque sueur : il fut parfaitement guéri à la fin de la septieme ; on profita de mon absence pour le purger avec deux onces de manne, qui ne lui procurerent pas même une selle. Cet exemple prouve combien d'accidens peut occasionner une transpiration arrêtée, & de quelle ressource peut être dans les maladies une sueur abondante ; mais elle n'est utile que quand c'est la nature qui la sollicite ; autrement elle pourroit nuire ; encore je crois qu'il est difficile d'exciter une sueur, si la nature n'y a pas du penchant.

Il y a une remarque à faire, laquelle est très-essentielle ; c'est que les grandes sueurs, j'entends celles qui sont très-aqueuses & mouillent beaucoup ; ces grandes sueurs là, dis-je, ne sont pas celles qui soulagent le plus. Les sueurs vraiment critiques sont les sueurs collantes ou pâteuses : celles-ci succedent ordinairement aux aqueuses. On

peut être assuré, quand la peau devient grasse, que le malade touche au moment de sa guérison, pour ne pas dire qu'il est guéri.

La sueur, quoique nécessaire pour la guérison de toutes les especes de catharre, n'est pourtant pas toujours la seule voie d'excrétion, par laquelle cette maladie se juge. Il y a des malades qui, à la fin de la sueur, rendent des crachats d'une matiere épaisse & bien cuite : d'autres rendent une pareille matiere par le nez sous la forme de morve. Il en est enfin chez qui cette maladie se juge finalement par les selles. J'en ai peu vu dont les urines ne soient pas devenues fort épaisses ou bourbeuses.

La plupart des malades chez lesquels la sueur a duré long-tems, & s'est répétée sept jours de suite, ont été parfaitement guéris, sans qu'il ait paru aucun crachat. Quelques-uns même n'ont rien rendu par les selles, quoiqu'ils eussent pris des purgatifs. Il me semble qu'on ne peut donner aucune raison de ces phénomenes, à moins qu'on ne dise que la matiere de la transpiration, qui, par sa répercussion, a

causé les catharres, est restée déposée dans le sac cellulaire qui enveloppe toute la surface du corps; que la coction s'en est faite dans cette enveloppe, & que la peau, en s'ouvrant, lui a fourni une issue suffisante; &, au contraire, que les crachats & les selles n'arrivent que parce que l'humeur muqueuse, qui fait le fond de la maladie, s'est portée si abondamment dans la poche du tissu cellulaire, qui comprend la poitrine & l'arriere-bouche, que la matiere déposée dans ce sac particulier ne peut être travaillée que par l'action du poumon, & doit s'évacuer par la trachée-artere, la voie de décharge la plus proche & la plus naturelle de cet organe. Ce qui vient d'être dit du poumon peut s'appliquer aux sinus, qui sont le réservoir de la morve épaisse, que l'on rend à la fin des catharres & de quelques autres maladies. On en peut dire autant aussi du sac cellulaire, qui contient & forme tous les organes du ventre, & dont la voie d'excrétion la plus naturelle est le canal intestinal.

Cette raison, ne seroit-elle que spécieuse, il est certain que j'ai vu des

maladies qui paroissoient dépendre d'un engorgement local, lesquelles se sont terminées par les sueurs. J'en citerai quelques exemples. Un homme eut un écoulement par la verge, qui étoit très-abondant. La matiere de l'écoulement étoit blanche & muqueuse : cet écoulement ne s'arrêta qu'après une sueur, par laquelle se termina un catharre, qui survint pendant l'écoulement : ce catharre étoit accompagné de fievre. Le malade avoit des lassitudes. La sueur fit tout disparoître.

Le même homme, une année après, ressentit à la plante du pied une douleur accompagnée de gonflement, tension & rougeur. Il ne pouvoit marcher qu'à l'aide d'un bâton. Cet accident vint à la suite d'une transpiration arrêtée par une pluie froide très-abondante, qui l'avoit percé jusqu'à la peau. Le malade fut guéri par la chaleur du lit, qui l'entretint pendant un jour dans une douce moëteur.

Un autre homme, à l'occasion d'un froid vif dont il fut saisi aux jambes, ressentit une pareille douleur à la plante du pied, avec cette différence qu'il n'y avoit ni rougeur ni tension. Il fut guéri

par une ſueur abondante qu'il ſe procura en gardant le lit, & en buvant abondamment d'une légere infuſion de fleurs de ſureau.

Une des obſervations les plus intéreſſantes dans ce genre, eſt celle qui ſuit. Un jeune homme âgé de vingt ans reſſentit des douleurs dans le bas-ventre : ces douleurs, vagues d'abord, ſe fixerent dans l'eſpace contenu entre les fauſſes côtes & l'os des iſles du côté droit : pour lors la fievre ſe déclara : la partie douloureuſe devint très-tendue & ſenſible au toucher. Une ſaignée, des ſelles d'une matiere muqueuſe & jaune, des ſaignemens de nez arrivés aux jours critiques n'enleverent pas la douleur : elle ne céda qu'à une ſueur pâteuſe, qui dura pluſieurs jours conſécutifs. Ce jeune homme ayant voyagé dans une voiture ouverte par un tems humide, lorſqu'il n'étoit encore que convaleſcent, la douleur du côté ſe réveilla, & lui entreprit toute la cuiſſe. Cette ſeconde attaque ſe termina, comme la premiere, par une douce tranſpiration. Son pouls, quoique fiévreux, étoit fort dilaté : il conſerva tout ſon appétit.

Ces exemples prouvent, comme vous le voyez, Monsieur, que la matiere qui forme un engorgement local, peut, quand elle a été suffisamment travaillée, être repompée & évacuée par une action générale de tout le systême muqueux; ce qui est une preuve incontestable de sa grande influence dans toutes les fonctions de l'économie animale. J'ai vu un autre cas assez singulier, qui vient à l'appui de cette idée.

Un jeune homme livré à la débauche avoit passé une nuit entiere à jouer & à boire. Il fut saisi tout-à-coup d'un frisson, qui fut suivi d'une douleur de côté très-vive & de crachement de sang: son pouls devenu plus fréquent que dans l'état naturel, étoit large, dilaté. Instruit des circonstances qui avoient précédé sa maladie, je fondai toute mes espérances de sa guérison sur des sueurs: il en survint une en effet très-abondante, qui calma la douleur, & arrêta le crachement de sang. Ces accidens ne furent que suspendus; car ils reparurent le même soir. Je ne changeai pourtant pas d'opinion pour cela: j'augurai de l'état du pouls & de

la moëteur du poignet, qu'il arriveroit une seconde sueur qui termineroit la maladie. Il survint enfin une sueur pâteuse à laquelle céderent le crachement de sang & la douleur, pour ne plus reparoître. La sueur continua plusieurs jours dans le côté qui avoit été le siege de la douleur, tandis que le côté sain resta sec. J'ai déjà eu plusieurs fois occasion de faire cette observation.

LETTRE XXIX.

Pourquoi l'usage des vomitifs & des purgatifs devient nécessaire pour la guérison de certains catharres.

C'EST ici la derniere Lettre que vous recevrez de moi, dans laquelle il sera question du catharre: ainsi ne perdez pas patience, Monsieur: j'espere pourtant que vous ne serez pas fâché d'apprendre que les catharres accompagnés d'un engorgement local, tels que ceux sur la poitrine & dans la tête, ne se guérissent pas aussi promptement que ceux qui dépendent d'un empâtement de tout le tissu cellulaire, qui sert

d'enveloppe au corps : ce qui peut en être cause, c'est que, sans doute, la matiere ramassée en trop grande quantité dans un endroit resserré, ne pouvant plus être travaillée que par l'action de la partie même où elle forme le dépôt, a besoin d'un travail plus souvent répété & long-tems soutenu. Plus l'endroit du tissu cellulaire où s'est fait le dépôt, est resserré & gêné dans ses mouvemens, & moins il a de communications avec le systême général du tissu muqueux : plus le travail de la coction est lent, plus il tourne en longueur. Un catharre, qui a son siege dans la tête, ou, ce qui revient au même, dans les sinus frontaux, ne se mûrit qu'après bien du tems : on ne mouche la morve épaisse, qu'après avoir éprouvé un enchifrenement, des pesanteurs de tête, & souvent des vertiges qui durent des mois entiers. J'ai connu un homme qui a été malade plus de trois mois d'un pareil catharre, qui l'avoit mis dans un état pitoyable. Cet homme fort sensible au froid s'étoit reposé, ayant chaud, dans une chambre dans laquelle il n'y avoit pas de feu. Il fut attaqué le jour même de ce ca-

tharre accompagné d'accidens qui inquiéterent ses amis.

Le tissu muqueux, qui tapisse les sinus, est précisément l'extrêmité du sac qui a pour base toute la capacité de la poitrine. L'action doit donc y être plus concentrée ; par conséquent le travail de la coction y doit être bien plus lent que dans la portion du sac qui forme la poitrine & les poumons : celle-ci communique librement avec une surface bien plus étendue du systême général, ou de l'enveloppe extérieure : aussi observe-t-on que la coction de la matiere d'un catharre déposée dans la poitrine, est bien plus prompte, pourvu que d'ailleurs il ne se soit pas formé d'amas dans quelqu'autre sac ; dans celui du bas-ventre, par exemple, & c'est ce qui arrive assez fréquemment : dans ce cas la nature est obligée de partager & d'alonger son travail, & de se préparer différentes issues pour l'évacuation de la matiere critique : elle se débarrasse à la fin par les sueurs, les crachats, les selles & les urines.

Cette espece de catharre affecte le plus ordinairement pendant l'hiver,

ſur-tout lorſque le froid eſt âpre, & qu'il dure long-tems. La longue durée du froid ſuffit ſeule pour occaſionner les catharres. Il n'eſt pas néceſſaire, pour qu'ils arrivent, que l'on ſoit ſaiſi ſubitement par le froid : cette circonſtance ne fait que les multiplier dans le même tems : elle les rend auſſi plus dangereux. Un froid aigu gerce & reſſerre la peau ; il en empêche l'action, ſur-tout dans les parties qui ſont le plus expoſées à l'air. Il eſt donc néceſſaire que l'inſenſible tranſpiration diminue dans ces parties, ſi elle ne s'y arrête pas abſolument. Comme elle ne s'évacue plus au-dehors, elle eſt forcée de refluer vers l'intérieur, & de ſe porter ſur les organes qui ont une communication plus directe avec les parties qui reçoivent immédiatement l'impreſſion du froid. C'eſt là, ſans doute, la cauſe qui fait que la poitrine & l'arriere-bouche ſont les plus expoſées au reflux de cette humeur, & ſont le plus communément affectées lorſqu'il ſurvient l'action d'un froid vif & très-aigu, parce que la tête, le col & la poitrine reçoivent immédiatement l'impreſſion de l'air ; mais, par un effet

de

de la correſpondance qui exiſte entre toutes les parties du corps, & ſpécialement entre les diverſes portions du tiſſu cellulaire, l'impreſſion du froid à la tête, aux pieds & aux jambes doit occaſionner un reſſerrement dans tout le ſyſtême cellulaire, & faire refouler les humeurs vers les parties internes du corps.

Cet effet de la correſpondance des différentes portions du tiſſu muqueux eſt connu. Le froid des pieds produit, ſur le champ dans beaucoup de perſonnes, l'enrouement ou l'enchifrenement, & ſouvent les deux enſemble. Plus le froid dure long-tems, plus long-tems auſſi doit durer le reflux de la matiere muqueuſe vers les organes internes : elle doit s'y ramaſſer en plus grande quantité, & former ces dépôts gélatineux qui, après un travail plus ou moins long, s'évacuent par la ſueur, les crachats, les urines, les ſelles & les narines. Les accidens augmentent à proportion de l'engorgement.

Quand le dépôt eſt conſidérable, la nature eſt obligée de faire de plus grands efforts pour en mûrir la matiere, & la mettre en état d'être évacuée ; par con-

séquent les perſonnes qui ont une conſtitution forte, & mangent beaucoup, doivent éprouver des accidens plus graves que les gens délicats, qui ſe nourriſſent avec ſobriété, attendu que dans ces derniers la matiere qui reflue eſt moins copieuſe : les organes d'ailleurs y ont moins d'énergie & d'activité ; ce qui fait que les efforts de la nature ſont moins violens. Cette force de conſtitution, & cette ſurabondance d'humeurs ſont quelquefois funeſtes aux perſonnes qui en ſont partagées : auſſi eſt-ce une opinion reçue, que les perſonnes les plus fortes ſont celles qui ſont le plus dangereuſement malades.

Si jamais la ſaignée eſt de quelque utilité pour des malades affligés de catharre, c'eſt ſans contredit pour ceux de l'eſpece dont il vient d'être queſtion, afin de calmer l'impétuoſité des mouvemens.

Il y a grande apparence que, dans les cas où le froid long-tems continué force les humeurs à refluer vers l'intérieur, le refoulement ne ſe fait pas vers un ſeul organe, & que le torrent des humeurs peut ſe porter dans les différens ſacs du tiſſu cellulaire ; d'où il

arrive que, le ſyſtême muqueux étant, pour ainſi dire, empâté dans ſa totalité, le travail de la nature doit ſe partager & mûrir les différens dépôts ; ce qui fera la matiere des différentes évacuations qui ſe font par les ſueurs, les crachats, les ſelles.

Ce qui vient d'être dit fait connoître la raiſon pour laquelle certains catharres exigent l'uſage des purgatifs & des vomitifs.

Le froid, comme nous l'avons dit, ne produit un catharre, que parce qu'il gêne l'action du tiſſu muqueux à la peau ; par conſéquent les individus, chez qui l'organe extérieur a déjà perdu beaucoup de ſon activité, doivent être les plus ſujets aux catharres : ainſi cette ſorte de maladie doit naturellement être propre aux vieillards, chez leſquels cet organe eſt néceſſairement moins actif, d'autant mieux qu'à cet âge les organes intérieurs même ne conſervent plus ce degré de force & d'énergie néceſſaire pour réſiſter au refoulement des humeurs. La cauſe la plus légere peut donc occaſionner un catharre chez les vieillards : telle eſt à-peu-près la nature de la plupart des

maladies qui affligent la vieilleſſe.

Le fond matériel du catharre, ſoit qu'il ſoit ſeulement dépoſé dans la poitrine, ou qu'il en exiſte une partie dans le bas-ventre; ce fond matériel, dis-je, eſt le principe des maladies les plus graves : c'eſt de cette ſource que dérivent toutes les eſpeces d'angine, de péripneumonie & de pleuréſie. La gravité des ſymptômes, & le danger dont elles peuvent être, dépendent, & de la quantité de la mucoſité qui forme le dépôt, & de la qualité des humeurs. Quand la matiere eſt abondante, & que les organes ont plus d'énergie, la nature fait néceſſairement de plus grands efforts; l'endroit engorgé fait une eſpece de point vers lequel ſe dirige l'effort des oſcillations & le torrent des humeurs : de-là naiſſent le crachement de ſang, le gonflement inflammatoire, & la douleur, laquelle bien ſouvent n'eſt pourtant que nerveuſe. Ces maladies ſe terminent quelquefois par la gangrenne, laquelle peut arriver par pluſieurs cauſes, ou parce que le dépôt de la matiere eſt trop conſidérable, ou parce que, les malades étant affoiblis par l'uſage des remedes,

la nature n'a pas ſuffiſamment de forces pour travailler & évacuer l'amas d'humeurs, ou parce que le ſang a une diſpoſition prochaine à la gangrenne.

L'eſtomac farci de matieres glaireuſes rend ſouvent les ſymptômes très-graves. J'ai rapporté, dans mon Traité des principaux objets de Médecine, l'hiſtoire d'un malade chez qui le vomiſſement d'une matiere gélatineuſe fit diſparoître pluſieurs eſcarres gangréneuſes qu'il avoit aux bourſes & aux cuiſſes. L'expérience a démontré la grande efficacité de l'émétique dans les maux de gorge gangréneux. Preſque tous les anciens Auteurs ſe louent de l'avoir ſouvent employé avec ſuccès dans les maladies de poitrine aiguës.

Perſonne n'a répandu plus de lumieres ſur cette matiere intéreſſante, que M. de Bordeu dans ſes recherches ſur le tiſſu muqueux. Cet Auteur fait un reproche à Boerrhawe de n'avoir pas parlé, dans ſon Traité de la pleuréſie, de l'uſage de l'émétique, ſoit pour en faire l'éloge, ſoit pour en faire ſentir les inconvéniens. Quant à moi, j'avoue que je ne puis le louer d'avoir

considéré la sueur comme dangereuse dans cette maladie. Il faut, dit-il, éviter la sueur & les autres évacuations : *sudor & aliæ evacuationes vitandæ*. Sa loi est d'autant plus injuste, qu'elle est contraire à l'expérience. Toutes les observations que j'ai eu occasion de faire, ont démontré que les malades affligés de cette espece de maladies, ne commençoient à éprouver du soulagement, que quand la sueur s'établissoit. Ce trait, Monsieur, est un exemple des erreurs de pratique, où peut conduire une théorie qui n'a pas pour base l'observation, & n'est fondée que sur les loix imaginaires de la circulation.

Les Auteurs qui ont écrit avant la découverte de la circulation, faisoient dépendre le catharre de la fluxion d'une quantité d'humeur pituiteuse sur quelque organe. Cette théorie, comme vous le voyez, se rapproche de celle que je viens d'établir, & je crois qu'elle est vraie ; au moins est-elle d'accord avec les faits. M. de Bordeu entre dans des détails fort instructifs sur l'usage des vésicatoires appliqués sur la partie affectée de douleur dans les catharres. C'est dans ses recherches sur le tissu

muqueux, qu'il agite cette question. Cet Ouvrage est un livre excellent, fort curieux & très-utile aux vieux comme aux jeunes Médecins. Je suis, Monsieur, &c.

LETTRE XXX.

De la pierre.

VOTRE ami est fort à plaindre, Monsieur, si véritablement il a la pierre; car, comme vous ne l'ignorez pas, c'est une maladie bien cruelle: elle est accompagnée d'accidens qui font étrangement souffrir. Le seul appareil de l'opération à laquelle on est obligé de recourir pour s'en délivrer, fait frémir d'horreur. Mais est-il bien décidé que ce soit la pierre? A-t-on, pour s'en assurer, employé la sonde? Elle est le seul moyen certain de la reconnoître: les signes qui font soupçonner sa présence dans la vessie, sont équivoques. Il y a des malades qui les éprouvent, quoiqu'ils n'aient pas la pierre. J'en ai vu qui pissoient le sang, avoient des stranguries, ne pouvoient souffrir

la voiture, & étoient dans l'âge auquel cette maladie est propre. Il est demeuré constant, après l'usage de la sonde, qu'ils n'avoient pas la pierre. Un régime plus sévere, & l'usage de quelques remedes toniques, ont diminué les accidens.

Votre ami seroit pourtant encore plaindre, quoiqu'il n'ait pas la pierre, si, étant âgé de soixante & huit ans il commençoit à être sujet au pissement de sang, à des douleurs en urinant, & quelquefois à la rétention d'urine. Ces maladies affligent le plus communément les personnes qui ont été sujettes, dans la vigueur de l'âge, au flux hémorrhoïdal. Souvent il arrive que ces divers accidens ne finissent qu'avec la vie : ainsi, quel que soit l'espece de mal qui tourmente votre ami, il ne peut pas se promettre un avenir très-agréable. J'espere bien, Monsieur, que vous ne lui ferez pas part de ce que je vous écris là : il faut toujours laisser entrevoir aux malades un rayon d'espérance; c'est une espece d'adoucissement à leurs maux.

Vos questions sur la pierre m'embarrassent. D'où naît-elle, me deman-

dez-vous? Quelle eſt la nature de la matiere dont elle eſt formée? Vous ne ſerez pas ſatisfait, Monſieur, quand je vous dirai qu'il paroît aſſez conſtant qu'elle a beaucoup d'affinité avec la matiere des nodus, auxquels ſont ſujettes les perſonnes goutteuſes, puiſqu'on ignore d'où provient celle-ci, & quelle en eſt la nature. Quant à l'idée du rapport qu'elles ont entr'elles, elle eſt fondée ſur ce que les perſonnes goutteuſes ſont ſujettes auſſi à avoir la pierre, & que l'une de ces maladies tient ſouvent la place de l'autre. L'on peut donc croire qu'elles dérivent de la même ſource : ainſi, ſi l'on parvenoit à connoître la matiere de l'une, on pourroit connoître, ou, pour mieux dire, on connoîtroit la matiere de l'autre.

Il en eſt de la pierre comme de la goutte, de l'aſthme & des hémorrhoïdes : elle eſt le plus ſouvent héréditaire, c'eſt-à-dire, qu'elle naît d'une diſpoſition d'organes, qui doit naturellement ſe tranſmettre du pere aux enfans. Il eſt très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de rien changer à cette diſpoſition. Ce n'eſt que par ſucceſ-

ſion de tems, & en croiſant les races, qu'elle peut s'affoiblir.

Le plus sûr moyen que puiſſent employer, pour prévenir ces maladies, les perſonnes qui ont un juſte ſujet de les craindre, eſt de s'aſtreindre à un régime exact & ſévere : c'eſt en s'obſervant ainſi, ſans doute, que les enfans nés de parens goutteux, graveleux, &c. ſe ſont préſervés de ces ſortes de maladies, dont pourtant leurs propres enfans n'ont pas été exempts. La diſpoſition n'étoit donc pas détruite : l'effet n'en avoit été que ſuſpendu : il manquoit ce fond matériel qui ſert de matrice & d'aliment au germe de toutes les maladies.

Il ne paroît pas que la ſévérité du régime doive conſiſter dans le choix des alimens, à moins que ce ne ſoit pour donner la préférence à ceux qui ſont le moins nourriſſans. On n'en connoît pas, que je ſache, qui aient la propriété de favoriſer la formation de la pierre, ou de l'empêcher. La ſubſtance alimentaire de tous les corps nutritifs eſt la même : c'eſt une ſubſtance muqueuſe, qui ſeulement abonde plus dans l'un que dans l'autre ; &,

parmi les perſonnes qui ſont nourries à la même table, mangent des mêmes mets, & boivent du même vin & de la même eau, les unes ſont ſujettes à la goutte, les autres aux hémorrhoïdes, quelques-unes à l'aſthme, quelques autres à la pierre. Il y en a qui ne ſont pas malades, ou qui n'ont que de ces ſortes de maladies qui affligent indiſtinctement tous les individus.

Quand on dit que le germe de la pierre eſt dans le ſang, on a raiſon : il y exiſte comme celui de toutes les parties dont notre corps eſt formé. Le principe de la pierre ne paroît pas différer du principe de toutes nos parties. Celles-ci ne s'oſſifient-elles pas quelquefois ? Ne deviennent-elles pas cartilagineuſes ? Mais en quoi une partie oſſifiée peut-elle différer d'une pierre qui s'eſt formée dans le rein, ou dans la véſicule du fiel, ſi ce n'eſt en ce que l'endurciſſement s'eſt fait d'un côté dans une partie organiſée, & de l'autre, dans une matiere ſeulement condenſée ? Et encore l'ordre & la ſucceſſion qui s'obſervent dans les différentes couches, peuvent-ils faire préſumer qu'il y a un principe vital qui préſide à la confection de la pierre.

La formation des pierres qui se rencontrent dans la vésicule du fiel chez quelques individus, & les circonstances qui l'ont précédée, démontrent assez évidemment que les pierres proviennent de l'endurcissement des parties muqueuses du sang déposées & amoncelées par une cause quelconque dans une des cavités de notre corps. On les trouve le plus ordinairement dans les cadavres des personnes qui ont été pendant leur vie sujettes à des spasmes violens, lesquels étoient occasionnés, soit par une maladie antécédente, soit par des chagrins cuisans ou d'autres passions.

C'est de cette maniere aussi que se forment les nodus, qui s'observent chez quelques goutteux. Le premier effort, chez un homme affligé de la goutte, se fait aux entrailles, où est la racine du mal : il se dirige ensuite un flux d'oscillations & de matiere vers les articulations, qui deviennent le siege d'un engorgement vraiment inflammatoire. Tant que les parties affligées ou malades conservent une certaine énergie, ou, ce qui revient au même, quand elles n'ont pas été affoi-

blies par un trop grand nombre d'attaques, ou par l'application de cataplaſmes émolliens, elles peuvent travailler & mûrir la matiere du dépôt, & s'en débarraſſer; mais quand les accès ſe répetent trop ſouvent, & que, par défaut de jeu & d'action dans la partie, le mucus ne peut être préparé ni ſe réſoudre : il ſe durcit & ſe convertit en cette matiere crétacée, qui ſort des articulations chez quelques perſonnes goutteuſes.

Peut-être y a-t-il quelque rapport entre la maniere dont ſe forme un engorgement inflammatoire & la pierre. L'un & l'autre préſuppoſent l'exiſtence d'un noyau : il réſulte dans les deux cas du dépôt d'une petite quantité de mucus. La cauſe de ce dépôt peut être l'action des nerfs trop forte & trop irréguliere dans un point donné. La vive action des nerfs ainſi concentrée, & formant une eſpece d'entortillement, y fait arrêter une certaine quantité de la ſubſtance muqueuſe, laquelle produit le même effet qu'une épine enfoncée dans les chairs. C'eſt ainſi que le noyau de la pierre ne ſe forme dans les reins que par l'effet d'un ſpaſme violent,

qui, en agiſſant ſoit ſur l'extrémité des conduits urinaires, ſoit ſur le baſſinet, ſoit enfin ſur l'origine des ureteres, les reſſerre, & force les urines à s'arrêter & à y dépoſer le mucus qu'elle charrie. Le mucus ainſi dépoſé devient le matériel ſur lequel s'exerce l'action pétrifiante du rein, ou, ſi vous aimez mieux, il ſert de matrice au levain de la pierre : il ſe durcit enſuite, & reſte le noyau d'une pierre, qui ſe précipite par les ureteres dans la veſſie, où elle groſſit par l'application ſucceſſive des nouvelles couches de mucus. En 1773, dans l'hôpital de la Charité de Paris, on tira à un malade une pierre qui avoit pour noyau une épingle à cheveux, que des filles de mauvaiſe vie avoient pris plaiſir à lui introduire dans l'urètre, un jour qu'il alla les voir étant ivre. La matiere muqueuſe s'attacha par couches autour de cette épingle, & forma la pierre pour laquelle il fut opéré.

Ne pourroit-on pas conclure de cette obſervation, que les voies urinaires, telles que les reins, la veſſie & les ureteres, ont la faculté d'engendrer la pierre toutes les fois que la matiere muqueuſe ſe trouve ramaſſée en aſſez

grande quantité, pour qu'elles puiſſent l'embraſſer, la travailler, & lui imprimer leur cachet. Il ſemble donc qu'une pierre doit ſe former quand le mucus trouve où s'accrocher, ſoit que le noyau ſe rencontre dans le rein ou dans la veſſie. Il eſt de fait que le plus ſouvent les rudimens de la pierre ſe forment dans le rein, d'où elle deſcend dans la veſſie, où elle acquiert quelquefois un volume très-conſidérable, ou bien elle eſt entraînée au-dehors par le torrent de l'urine, ſous la forme de pierre ou de gros gravier: c'eſt un bien, au reſte, quand elle ſort de cette maniere; ce n'eſt pas toutefois ſans de grandes & vives douleurs, qu'elle eſt chaſſée hors du corps. Les malades reſſentent communément, avant de les rendre, des douleurs néphrétiques qui ſont cruelles.

Il y a des perſonnes chez qui les récidives de cette colique ſont aſſez fréquentes. Le moyen de prévenir leur retour ſeroit de s'oppoſer à la formation de la pierre. Exiſte-t-il un remede qui poſſede cette vertu éminente? Ces attaques réitérées, ſuivies pour la plupart de l'expulſion d'une pierre toute

formée, doivent faire suppofer une caufe toujours exiftante, qui détermine vers le rein un flux abondant du mucus, dont fe forme la pierre, & qui favorife fa concrétion. J'ai déjà indiqué que cette caufe tenoit, ainfi que celle de la goutte, à une difpofition organique, & à la préfence d'un levain: mais il faudroit connoître à fond le rapport intime des différentes parties, & la combinaifon des mouvemens des divers organes, pour concevoir en quoi peut confifter cette difpofition. Eft-ce excès ou défaut d'action dans un organe, qui y fait aborder les humeurs? La queftion n'eft pas facile à réfoudre. Cette difpofition organique ne peut pourtant pas, elle feule & par elle-même, occafionner un accès de goutte, une attaque d'afthme, ni une colique néphrétique: la maladie qui en réfulte eft l'effet d'une autre caufe qui paroît avoir une action générale, & femble être le principe de ces différentes maladies, qui ne prennent leur caractere diftinctif que de la partie fouffrante.

Je crois donc que la pierre naît, ainfi que la goutte, de la réplétion du

ventre; qu'elle provient de l'empâtement des entrailles; enfin qu'elle doit ſon origine à ce fond matériel, que j'ai dit être la mélancholie. C'eſt lorſque la nature fait ſes premiers efforts pour ſe débarraſſer de cet amas d'humeurs, qui déconcerte ſon action, & trouble l'ordre de ſes mouvemens; c'eſt lors de ces premiers efforts, dis-je, que doivent ſe former les premiers rudimens de la pierre; le ſpaſme qui accompagne ſe dirige principalement ſur le rein qu'il reſſerre & comprime de maniere à y arrêter l'urine, & à y faire dépoſer le mucus dont elle eſt chargée.

L'ample cavité du baſſinet eſt une circonſtance favorable à la naiſſance de la pierre, attendu que le mucus peut s'y ramaſſer en aſſez grande quantité pour y former le noyau d'une pierre, ſur-tout ſi le ſpaſme qui ferme l'entrée des ureteres, dure aſſez long-tems pour que ce même mucus puiſſe ſe concrêtre, & recevoir l'impreſſion du rein, & que l'action du baſſinet reſte ſuſpendue: cette même cavité du baſſinet ne préviendroit-elle pas auſſi l'inflammation; eſpece d'accident qui, en oc-

cupant les articulations, caractérise la goutte?

Le mucus, dans ce dernier cas, reste éparpillé entre les différentes lames du tissu cellulaire de la partie malade; une fois qu'il y est déposé, il produit l'effet d'une épine enfoncée dans les chairs, laquelle, en irritant la partie, y attire l'effort d'action & le torrent des humeurs, d'où naissent les accidens qui constituent l'inflammation. On peut considérer comme une cause éloignée de la pierre tout ce qui peut faire naître l'empâtement des entrailles. J'ai rapporté, dans mon Traité des principaux objets de Médecine, toutes les causes tant morales que physiques de cette réplétion. L'intempérance y tient le premier rang, & son effet est d'autant plus prompt & plus certain, qu'il s'y joint la circonstance de la vieillesse; car, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire dans plusieurs de mes Lettres, les vieillards ont besoin de peu de nourriture: ils font peu d'exercice; ils dissipent peu: leurs organes sont moins actifs; la peau sur-tout, qui est un excrétoire de la plus grande éten-

due, a beaucoup moins d'action ; elle a perdu beaucoup de sa souplesse. Les vieillards qui mangent immodérément, sont donc très-sujets à cette surabondance d'humeurs, d'où naît la réplétion du ventre, que j'ai dit être la source commune d'où dérivent la plupart des maladies.

On ne peut révoquer en doute qu'il n'y ait un rapport d'action direct entre la peau & les voies urinaires. Cette idée est fondée sur ce que l'on urine très-peu quand les sueurs sont excessives, & que les urines deviennent très-abondantes quand le froid diminue la transpiration. J'ai vu des malades affligés de catharre, qui, lorsqu'ils urinoient, ressentoient des douleurs.

La conséquence la plus naturelle que l'on puisse tirer de ces faits est que, lorsque la peau est gênée dans son action, les voies urinaires peuvent être affectées : aussi le pissement de sang, la dysurie & la strangurie sont-elles des maladies propres aux vieillards chez qui l'organe extérieur a beaucoup perdu de son activité. Il est bon d'observer pourtant que cette cause, qui devient commune à tous les vieillards, ne pro-

duit pas les mêmes accidens chez chacun d'eux. Il y en a beaucoup, par exemple, qui n'éprouvent aucune des maladies qui affectent les voies urinaires. La pierre n'est pas une maladie très-commune. Les uns sont sujets aux catharres : quelques-uns ont les pieds enflés : quelques autres ont des demangeaisons insupportables. Cette différence d'accidens annonce donc que chacun d'eux dépend d'une disposition organique, laquelle naît avec l'individu qui en est affecté ; mais cette cause, qui est toujours subsistante, n'a pas toujours son effet : elle a besoin d'être mise en jeu par l'action d'une cause secondaire, qui, en mettant le trouble dans les fonctions de la nature, excite ces mouvemens forcés, ou ces efforts qui sont désignés, ou s'annoncent par des spasmes. Cette cause secondaire est l'empâtement des entrailles, qui peut naître de mille manieres différentes : elle peut avoir lieu dans l'enfance comme dans la jeunesse : c'est ce qui fait, sans doute, que les enfans sont, ainsi que les vieillards, sujets à la pierre : elle peut même agir plus fréquemment chez les enfans, vu que le travail

de la dentition, l'effort de l'accroiſſement & le développement des organes y multiplient les occaſions du ſpaſme, & produiſent toutes ſortes d'engorgemens. Les enfans n'ont-ils pas preſque tous le ventre enflé & dur?

Ces obſervations ſur l'origine & la nature de la matiere dont eſt formée la pierre, conduiſent à penſer que le moyen le plus sûr que l'on puiſſe employer pour la prévenir, eſt la ſobriété : elle eſt d'autant plus néceſſaire aux vieillards, qu'ils n'ont plus, comme je vous l'ai déjà dit, l'uſage de ces exercices, à l'aide deſquels on vient à bout de ſe débarraſſer de tout amas d'humeurs. Elle en eſt le plus sûr antidote; car les purgatifs qui paroiſſent tendre au même but, en tant qu'ils procurent l'évacuation du ſuperflu d'humeurs, que cauſe l'excès des alimens, n'ont pas un effet auſſi certain. Cependant, s'il y a quelque eſpece de remedes qui mérite la préférence ſur tous les ſpécifiques que l'on propoſe contre la gravelle, je crois que ce ſont les purgatifs donnés à des doſes modérées; de maniere qu'ils agiſſent plus comme toniques que comme évacuans. L'expé-

rience paroît s'accorder en ceci avec la théorie que je viens d'établir, laquelle permet & autorise même à fonder d'heureuses espérances sur leur usage.

Je puis citer, à cette occasion, l'exemple de Sydenham : outre qu'il étoit sujet à la goutte, il avoit encore des pissemens de sang, & étoit tourmenté de douleurs de colique cruelles, qu'il attribuoit à une pierre qu'il avoit, ou qu'il croyoit avoir dans le rein. Comme on vantoit pour un spécifique excellent contre la pierre, les semences de frêne, il jugea que la manne, qui en est le suc même tiré des feuilles, du tronc & des branches, devoit posséder cette vertu à un plus haut degré. Fondé sur cette espérance, il en fit l'usage le plus heureux ; car elle lui procura le plus grand soulagement dans plus d'une circonstance : il en prenoit chaque jour deux onces & demie dans une pinte de petit-lait, auquel il ajoutoit un peu de jus de citron, pour le rendre, dit-il, plus purgatif : il en répétoit la dose une fois la semaine, plusieurs mois de suite.

Riviere avoit coutume de prescrire aux malades attaqués d'une colique né-

phrétique un lavement fait avec une décoction d'herbes émollientes, une once de diaphenic, & quatre onces d'eau bénite. Ce lavement fit rendre deux petites pierres au malade qui fait le sujet de la septieme observation de de la quatrieme centurie. Riviere dit, à cette occasion, que ce lavement est très-efficace contre les douleurs de néphrétique & de colique. *Clyster prædictus ad dolores colicos & nephreticos præstantissimus est, ut in aliis centuriis videre est.*

En supposant, d'après l'expérience & l'autorité de ces deux grands Médecins, que les purgatifs sont d'une grande efficacité pour aider à l'expulsion d'une pierre, & pour prévenir même sa formation, il ne faut pas croire qu'ils ne produisent ce bon effet, qu'en procurant l'évacuation de la surabondance des humeurs : ils sont utiles, parce qu'en agissant sur toute la longueur du canal intestinal, ils réveillent l'action de tous les organes que les intestins embrassent, pour ainsi dire, ou que du moins ils touchent dans toutes leurs circonvolutions. Il y a entre l'intestin colon & le rein une connexion si

étroite, que souvent l'on confond les affections ou les douleurs de ces deux organes.

Ne peut-on pas inférer de cette connexion, de ce rapport de voisinage, l'efficacité du lavement recommandé par Riviere? Cette affinité pourroit même, ce me semble, autoriser à choisir de préférence les lavemens dans les cas de colique néphrétique, d'autant mieux que presque toujours elles sont accompagnées de nausées & de vomissemens, qui prouvent assez que l'estomac est mal disposé à recevoir des médicamens irritans, & qu'il peut être même dangereux d'en tenter l'usage.

N'allez pas croire, Monsieur, que l'usage des purgatifs puisse dispenser de la sobriété : au contraire, il paroît que les remedes lui doivent une grande partie, pour ne pas dire, tous les bons effets qu'ils produisent. L'observation suivante prouveroit même qu'ils peuvent faire du mal aux personnes qui s'écartent des regles diététiques, que leur prescrivent les Médecins aux soins desquels ils se confient.

Un homme septuagénaire avoit de fréquentes envies d'uriner ; quelquefois

fois auſſi il urinoit avec douleur : il avoit piſſé du ſang : il reſſentoit des douleurs quand il alloit en voiture : il avoit les jambes & les bourſes enflées : ſon ventre étoit fort gonflé. Ces divers accidens me firent ſoupçonner la préſence d'une pierre dans la veſſie ; & mon ſoupçon étoit d'autant mieux fondé, qu'auparavant il rendoit aſſez fréquemment du gravier. Comme, en le ſondant, on ne lui trouva pas de pierre, je lui preſcrivis une eſpece de vin tonique, que j'aiguiſai avec la rhubarbe & un peu d'hellebore. Ce vin lui procura beaucoup de ſoulagement, il diſſipa l'enflure des bourſes, & diminua beaucoup celles des jambes, à laquelle il étoit ſujet depuis bien des années. Ses envies d'uriner étoient moins fréquentes.

Enchanté de ce mieux, il trouva le régime que je lui avois impoſé trop ſévere : il ſe mit à manger auſſi copieuſement qu'auparavant ; de maniere qu'il retomba dans le même état où il étoit. Cette rechûte lui fit ſentir l'importance du conſeil que je lui avois donné d'uſer d'une grande ſobriété. Au bout de quelque tems il rendit une petite pierre,

& ses urines commencerent à charrier, pendant un assez long espace de tems, une prodigieuse quantité d'une matiere gélatineuse, qui, en se dessechant, se convertissoit en une matiere vraiment pierreuse : elle formoit des especes de lames ou de couches, comme la pierre molle. Tant que l'évacuation de cette matiere a continué, il n'a eu que de légeres incommodités ; il pouvoit supporter la voiture : mais s'étant écarté de nouveau de la regle austere qu'il observoit dans son régime, & l'évacuation de cette matiere s'étant supprimée, il commença à se plaindre du retour de ses premiers accidens.

Rien ne prouve mieux que l'histoire de ce malade la nécessité du régime, pour prévenir la formation de la pierre ; mais il est inutile d'insister sur l'utilité d'une diete exacte dans le traitement des maladies : il n'est ni Médecin, ni malades qui n'en soient bien convaincus, malgré que ces derniers affectent souvent de la mépriser.

Ne doit-on pas conclure de cette observation, 1°. qu'il existe un levain de la pierre, qui, mêlé à l'humeur muqueuse, lui imprime son caractere, &

la convertit en pierre : 2°. que, comme c'eſt l'humeur muqueuſe qui ſert de matrice à ce ferment, la pierre ne doit ſe développer que quand il y a une ſurabondance de mucoſité : 3°. que, puiſque les matieres graveleuſes s'évacuent conſtamment par les voies urinaires, elles reçoivent leur empreinte, ou d'un principe qui a ſon ſiege dans le rein, ou de l'action du rein même.

Puiſque nous en ſommes ſur l'article de la gravelle, & des remedes qui peuvent lui convenir, je ne dois pas laiſſer ignorer qu'il y a dans le village de Contrexeville en Lorraine une ſource d'eaux minérales, qui ont la vertu de diſſoudre le gravier des reins, & d'en faciliter la ſortie au-dehors du corps. J'ai vu des perſonnes ſujettes à la gravelle, qui en avoient été ſoulagées, & en racontoient des merveilles. M. Thouvenet, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, vient de publier un petit Ouvrage ſur la propriété de ces eaux, dont une analyſe très-exacte lui a fait connoître la nature. Il faut croire que les guériſons multipliées que l'on dit qu'elles ope-

rent, leur acquerront la célébrité qu'elles méritent. Je me hâte d'en dire ce que j'en ai appris. C'est, ce me semble, tout ce qu'on est en droit d'exiger d'un Médecin qui desire être utile au genre humain.

LETTRE XXXI.

Des causes de la dysurie, strangurie & pissemens de sang.

VOUS avez raison, Monsieur, le talent de bien sonder n'est pas le fait de tous les Chirurgiens. Je m'en rapporterai toujours, sur cet article, aux gens qui s'y sont le plus exercés, aux Chirurgiens, par exemple, qui se sont spécialement voués à l'opération de la pierre. On ne peut pourtant pas conclure de l'expulsion de la petite pierre que rendit le malade dont il est question dans ma derniere Lettre, que le Chirurgien qui le sonda ne soit pas habile; car, outre qu'il est très-difficile de rencontrer dans la vessie une pierre d'un aussi petit volume que celle qu'il a rendue, c'est qu'il peut bien se faire que, lorsque le malade fut sondé, elle

n'y fût pas encore descendue, ou qu'elle ne fût pas encore formée. Comme il est vraisemblable que le dépôt de cette matiere muqueuse qu'ont déposée & que déposent encore ses urines, ne s'étoit pas formé, supposé qu'il en existât un, dans la cavité de la vessie, ni dans les reins.

J'ai rapporté l'observation d'un enfant qui avoit la rate tuméfiée. Les douleurs aiguës dont il étoit éprouvé lors des bourasques qu'il a essuyées, se faisoient sentir dans les extrêmités du côté gauche, lequel étoit souvent affecté dans toute sa longueur. J'ai rencontré des personnes qui avoient le testicule malade. Les douleurs, quand il en survenoit, se rapportoient à la vessie : elles occupoient toute la longueur de l'urètre, & le col de la vessie se trouvoit tellement affecté par la correspondance qu'ont entr'elles ces parties assez voisines, que les malades pissoient du sang. L'injection d'une matiere stiptique peut, en irritant l'uretre, déterminer un reflux subit de la matiere d'une gonorrhée, & occasionner le gonflement & la dureté du testicule.

Concluons de ces obſervations, Monſieur, que la dyſurie, la ſtrangurie & les piſſemens de ſang peuvent dépendre d'une cauſe qui ne réſide pas actuellement dans la veſſie ni dans ſon col, mais bien dans les parties environnantes ; quoiqu'il puiſſe arriver que, par le laps du tems, elle devienne auſſi malade. J'ai aſſiſté à l'ouverture des cadavres de deux perſonnes qui avoient commencé par éprouver des rétentions d'urine, & par reſſentir des douleurs en urinant, de maniere à faire croire que le ſiege de leurs maladies, & le foyer de la matiere purulente qu'elles rendoient, étoient dans la veſſie. L'organe le plus affecté dans les deux, étoit le rein : dans l'un il étoit entierement ſuppuré ; dans l'autre il formoit un kiſte d'un volume conſidérable, qui renfermoit une prodigieuſe quantité de matiere purulente. La veſſie dans la premiere étoit ulcérée & pleine de pus.

Tous ces faits ne préſentent rien qui puiſſe étonner les Médecins qui connoiſſent toutes les correſpondances qu'ont entr'elles les parties du corps, même les plus éloignées : ces correſ-

pondances dépendent de la connexion des nerfs, & font fondées fur une communication réelle qui fe fait par le moyen du tiffu cellulaire; mais il y a une correfpondance qui dépend abfolument du voifinage des différens organes qui fe trouvent placés dans le même fac cellulaire, & formés de la même maffe. C'eft ici l'efpece de correfpondance qu'ont entr'eux la veffie, l'uretre, les tefticules, le rectum & les reins: ainfi un dépôt formé dans la portion du tiffu cellulaire, qui fert à lier & à former ces différentes parties, peut fe manifefter par des impreffions de douleur fur une ou plufieurs de ces parties.

Il en eft à-peu-près de même par rapport à la voie d'excrétion qu'affecte la nature, quand elle veut procurer une iffuë à la matiere d'un dépôt qui s'eft formé dans cette portion du tiffu cellulaire. Quoiqu'elle contracte à cet égard une forte d'habitude, il eft pourtant vrai que quelquefois elle la change. Il y a des malades fujets au flux hémorrhoïdal, qui ont des piffemens de fang, & fe trouvent foulagés, au moyen de cette excrétion, des incom-

modités que leur occasionne l'appareil hémorrhoïdaire. Beaucoup de gens ne conçoivent pas la possibilité de ces faits, parce qu'ils n'imaginent pas comment peut se faire le reflux ou le report de la matiere de l'anus sur les voies urinaires. Il est vrai qu'il est difficile d'en donner une explication satisfaisante, quand, au lieu de considérer le tissu cellulaire comme une éponge douée d'activité & de sensibilité, on regarde les vaisseaux sanguins comme les seuls instrumens propres à faire ce transport.

Il y a pour chaque département ou chaque poche du tissu cellulaire, un & quelquefois plusieurs excrétoires. L'anus & l'uretre sont les deux voies d'excrétion naturellement ouvertes aux humeurs qui abordent & se déposent dans la portion du tissu cellulaire qui lie & forme l'anus, la vessie, l'uretre, &c. L'écoulement de la matiere de ces dépôts n'est pas continuel; il ne se fait que par intervalles, & il est vraisemblable qu'il ne commence que quand l'amas est porté au point de former embarras, & de causer une irritation : pour lors la nature recueille

ses forces pour la préparer, & en procurer la sortie. Ce travail est accompagné d'une sorte d'orgasme qu'indique une sensation douloureuse, ou au moins importune, laquelle ne cesse que quand le foyer est entierement désempli. C'est à cette espece d'effort ou de travail que doivent se rapporter les enrouemens, les serremens de poitrine, les maux de gorge, auxquels sont sujets les pulmoniques, & le ténesme qui précede quelquefois de plusieurs jours des selles bilieuses & critiques, & disparoît avec elles. La dysurie, la strangurie & la rétention d'urine dépendent d'une pareille cause : elles doivent faire supposer un amas d'humeurs, ou du moins leur abord extraordinaire dans la portion du tissu cellulaire, à laquelle l'anus & l'uretre servent de voie excrétoire.

Cette supposition peut naturellement se faire pour les vieillards, lesquels sont sujets aux maladies catharrales, à celles entr'autres qui ont leur siege dans le bas-ventre & aux extrêmités inférieures, quoiqu'il soit vrai que la nature conserve chez quelques-uns une pente vers les parties supérieures;

ce qui tient ſans doute à cette diſpoſition organique, qui devient chez quelques individus une cauſe déterminante de l'apoplexie.

Il eſt bien difficile de détruire, & même de corriger ces ſortes d'indiſpoſitions qui ſont ſouvent accompagnées d'excrétions muqueuſes ou ſanguinolentes. La circonſtance de la vieilleſſe les rend preſque incurables : à cet âge la nature eſt rarement capable d'opérer ces grandes révolutions qui changent, ou pour mieux dire, rétabliſſent l'ordre dans les mouvemens de la nature, & détruiſent toutes les diſpoſitions vicieuſes. Le plus ſouvent tout ce que l'on peut faire de mieux, eſt de les rendre ſupportables, en empêchant, autant qu'il eſt poſſible, les humeurs de ſe porter trop abondamment vers ces excrétoires. La ſobriété eſt, pour remplir ces vues, le moyen le plus efficace que l'on puiſſe conſeiller aux vieillards affligés de ces ſortes d'incommodités. Il faut encore leur recommander de ſe prémunir contre le froid : en favoriſant ainſi la tranſpiration, les humeurs aborderont en moindre quantité dans l'endroit où ſe fait

le report de leur ſuperflu. Quand ce n'eſt pas la pierre qui occaſionne ces indiſpoſitions, elles ſont ou les ſuites de chaudes-piſſes mal guéries, ou l'effet d'une diſpoſition hémorrhoïdaire. L'exemple du malade dont j'ai parlé dans ma derniere Lettre, prouve qu'un vin tonique aiguiſé de purgatifs, peut, avec le bon régime & la ſobriété, procurer du ſoulagement aux perſonnes qui ont de ces ſortes d'indiſpoſitions. Souvent auſſi ces accidens naiſſent de la préſence d'une humeur arthritique, qui, ayant reflué ſur la veſſie, porte ſon impreſſion ſur les voies urinaires, les irrite & y excite des douleurs que l'on confond avec celles qu'occaſionne une pierre qui eſt dans la veſſie : non-ſeulement les malades éprouvent des ardeurs d'urine, des dyſuries, des ſtranguries; ils ont encore des piſſemens de ſang : il s'y joint ſouvent l'écoulement d'une matiere muqueuſe, que l'on prendroit volontiers pour du pus. J'ai eu occaſion de voir pluſieurs malades dans cet état.

L'un entr'autres, âgé de quarante-ſix ans, éprouvoit quelquefois des diſ-

ficultés d'uriner, qui étoient accompagnées de douleurs très-vives & de pissement de sang. Il rendoit par la verge des matieres puriformes, qui n'imitoient pas mal la matiere d'une gonorrhée. On craignoit qu'il n'eût la pierre. Il étoit maigre, & il avoit un fort mauvais teint. L'idée de la pierre le troubloit & l'inquiétoit beaucoup. On lui avoit proposé de se faire sonder : je le rassurai pourtant, en lui disant qu'il étoit très-rare d'avoir la pierre à son âge ; qu'il étoit trop jeune & trop vieux pour que je crusse qu'il fût affligé de cette maladie. Je lui conseillai les demi-bains, & une infusion de graine de lin, qu'il devoit continuer long-tems. Il est bon d'observer qu'il avoit eu, un ou deux ans auparavant, un rhumatisme goutteux au bras, qui l'avoit fait beaucoup souffrir. Il étoit assez naturel d'imaginer que cette même humeur, qui lui avoit causé de si vives douleurs au bras, pouvoit, par son reflux sur la vessie, donner lieu à ses souffrances actuelles. Au moyen d'un bon régime, de la boisson susdite, & des demi-bains, le malade s'est rétabli peu-à-peu : il a

repris de l'embonpoint : il ſe porte à merveille, & il n'eſt plus queſtion de pierre.

Un autre malade a une humeur de dartres, qui quelquefois ſe déplace & & ſe porte ſur différentes parties. Il a eſſuyé pluſieurs attaques de dyſurie, & ſes difficultés d'uriner ont été accompagnées de l'écoulement d'une matiere muqueuſe un peu jaunâtre, mais dont la conſiſtance & la couleur ſont reſtées les mêmes juſqu'à la fin de la maladie. Ce malade m'a fait appeller dans ſa derniere attaque : il étoit dans la perſuaſion que ce pouvoit être une chaude-piſſe. L'inſpection de l'extrêmité de l'uretre, & la couleur de la matiere de l'écoulement me rendirent perplexe, ou, pour mieux dire, elles me perſuaderent que cet écoulement n'étoit point de nature vérolique. Je ſoupçonnai que ce pouvoit être ſon humeur de dartres qui avoit reflué ſur les voies urinaires, & fourniſſoit la matiere de l'écoulement. La maniere même de s'aſſeoir renouvelloit & augmentoit ſouvent ſes douleurs. Ce malade a été guéri en obſervant un régime adouciſſant, en buvant tous les

matins de l'eau ſucrée : ſa conſtitution ſenſible ſe révolte contre toutes les eſpeces de remedes.

On conçoit ſans doute qu'une humeur dartreuſe, qui, lorſqu'elle ſuinte, forme des croutes à la peau, & des eſpeces d'ulceres cutanés, peut ſuinter de même de la ſurface des conduits urinaires, & former la matiere de l'écoulement, tel qu'il s'eſt préſenté chez les deux malades dont il vient d'être queſtion. Il eſt bon d'obſerver que le malade exigea de la femme dont il avoit joui des embraſſemens, qu'elle ſe laiſſât viſiter : elle ſe trouva parfaitement ſaine.

J'ai rapporté ce fait au Docteur Preval, qui a des connoiſſances très-préciſes ſur tout ce qui a du rapport à toutes les eſpeces d'écoulemens qui ſe font par les voies urinaires : ſa réponſe a été qu'il n'étoit pas rare d'en rencontrer qui n'avoient rien de virulent. L'état de l'extrêmité du conduit urinaire, la conſiſtance & la couleur de la matiere lui ſervent de bouſſole pour diſtinguer le vrai caractere de ces ſortes d'écoulemens.

J'ai vu par occaſion un troiſieme

malade, dont la vessie est actuellement souffrante : il a, du côté de la prostate, une dureté qui doit attirer dans ces parties tout l'effort de la nature, & occasionner toutes les douleurs qu'il y a ressenties : il ne peut souffrir le cahotement de la voiture ; il a pissé du sang : il a eu des difficultés d'uriner, & il a rendu par la verge des matieres puriformes & glaireuses. Il a été sujet aux hémorrhoïdes & à des douleurs qui occupoient tantôt la tête, tantôt les bras, les reins : il vient d'avoir une attaque de rhumatisme goutteux au bras droit, pendant laquelle sa vessie a été soulagée : il n'y ressentoit plus de douleur ; mais les douleurs s'y sont renouvellées à mesure qu'elles ont quitté le bras. On ne peut guère espérer la cessation de tous ces accidens, avant l'entiere résolution de la tumeur ; car elle fait dans l'endroit où elle est, la fonction d'une épine ou d'un corps étranger, dont la nature s'inquiete, & qui fait dériver vers ces parties, & les humeurs & le courant des oscillations. Un cautere peut être utile dans ces cas-là : il attire & procure la sor-

tie de l'espece d'humeur, qui, par sa présence, irrite, importune & cause tant de ravages. Je suis, Monsieur, &c.

LETTRE XXXII.

Quelle considération mérite l'opinion des Anciens, qui font dépendre de l'intempérie du foie les dartres & autres maladies de la peau.

Vous vous plaignez d'avoir eu beaucoup de demangeaisons ce dernier hiver, en remarquant toutefois que, quoique demangé par tout le corps, vous n'apperceviez des boutons que dans quelques parties : & vous croyez que ceux qui ne paroissoient pas, étoient restés entre cuir & chair. Vous me priez de vous expliquer pourquoi vous avez assez souvent de ces demangeaisons l'hiver, tandis que votre peau reste saine & nette les autres saisons de l'année.

Il me paroît, Monsieur, que vous n'avez pas observé toutes les circonstances qui ont accompagné vos de-

mangeaisons : n'est-il pas vrai qu'elles ont augmenté lors du grand froid excité par la gelée qui a été très-forte, & a duré long-tems? J'ai quelquefois de ces demangeaisons; mais les boutons qu'elles accompagnent se multiplient singulierement vers la fin du froid, au tems du dégele. C'est une incommodité à laquelle sont sujettes beaucoup de personnes, & notamment les vieillards; mais l'on doit observer, par rapport à ceux-ci, qu'elle devient une maladie qui leur est propre. Cette remarque n'avoit pas échappé à Hippocrate. Vous pouvez voir, dans la notice qu'il a donnée des maladies propres à la vieillesse, qu'il y comprend les demangeaisons importunes.

Les demangeaisons qui vous incommodent, & celles de la vieillesse ne naîtroient-elles pas de la même cause? Ne dériveroient-elles pas de la même source? La vieillesse est l'hiver de la vie, & malheureusement les personnes qui ont atteint ce période, n'ont plus l'espérance de le voir remplacé par le printems de l'âge. Ils n'éprouvent plus les douces influences de cette saison qui vivifie tout. La peau, qui a perdu

sa souplesse, & n'a plus la même vie; reste engourdie: elle n'a plus la même activité; & la matiere des petits amas, des petits dépôts d'humeurs dont elle est le siege, ne pouvant pas se mûrir faute d'une chaleur & d'une action suffisante de la part de cet organe, ne s'évacue pas; d'où naît la continuité des demangeaisons chez quelques vieillards. Il n'en est pas ainsi par rapport aux demangeaisons qui naissent de l'âpreté du froid. Comme l'action de la peau n'est que suspendue, & non pas à demi-éteinte, elles disparoissent aussitôt que la nature, cessant d'être contrainte, recouvre la liberté de ses mouvemens. A la premiere impression d'une chaleur douce, chaque partie s'érige, s'agite & se met en mouvement. Les humeurs se gonflent; les esprits s'exaltent & s'échauffent: il arrive aux humeurs de notre corps ce qui s'observe dans la liqueur exprimée du raisin: le moût se convertit en une liqueur vineuse: toutes les parties qui n'entrent pas essentiellement dans la composition du vin, sont portées sous la forme d'écume à la surface, où elles forment une croûte assez épaisse; & si on laisse

le bondon ouvert, le vin, en bouillonnant, repousse & jette au-dehors cette écume, en exhalant une odeur dont l'impression sur l'odorat est si forte, que quelquefois les personnes qui la reçoivent s'en trouvent mal. On ne souffre qu'avec peine l'odeur des sueurs qui terminent presque toutes les maladies, & sur-tout les printanieres. Elles ont un caractere d'acidité, qui frappe singulierement & de la maniere la plus vive ; & quand elles sont critiques, elles sont grasses & collantes.

Le serrement de la peau & sa sécheresse, l'un occasionné par le froid, l'autre par la vieillesse, paroissent donc être la cause de ces demangeaisons dont vous êtes souvent incommodé, & qui deviennent une espece de maladie habituelle pour quelques vieillards : elles dépendent de la stagnation de l'humeur de la transpiration, qui, ne pouvant s'évacuer, faute d'une issue facile par la peau qui se trouve bouchée, s'arrête entre les lames du tissu cellulaire sous l'épiderme, où elle forme des petits boutons : ces sortes d'éruptions sont même souvent

utiles ; elles préviennent & remplacent d'autres maladies plus dangereuſes, que peut occaſionner & qu'occaſionne ſouvent le reflux de la tranſpiration ; telles ſont les coliques, les rhumes de poitrine & les fievres catharrales. La matiere de la tranſpiration, plus étendue & plus éparpillée chez les vieillards, ne forme pas ces dépôts ou ces flux muqueux, qui, en s'établiſſant dans diverſes parties, font naître chez les uns la dyſurie, la ſtrangurie, chez les autres la pierre, chez quelques-uns les attaques d'aſthme, chez quelques autres la goutte & la ſurdité.

La matiere de la tranſpiration eſt une humeur excrémentitielle : ſi, en refluant ſur quelque partie, elle y reſte dépoſée, elle s'y accumule, elle y forme embarras : de cette maniere elle gêne le mouvement & l'action de l'organe ſur lequel elle a reflué. Les catharres ſur la poitrine, ſur la gorge & ſur les ſinus qui conſtituent l'arriere-bouche, en ſont des exemples bien frappans. Quand le catharre occupe la tête, ſouvent il arrive que pluſieurs ſens ſe trouvent émouſſés à la fois : l'ouïe devient difficile ; les

odeurs ne font plus que peu d'impression sur le nez, organe de l'odorat: on a peine à les distinguer ; les yeux sont larmoyans ; la vue est troublée: les narines devenues rouges & gonflées sont quelquefois écorchées par l'humeur qui en découle.

C'est non-seulement par sa masse & l'embarras qu'elle occasionne, que l'humeur de la transpiration donne naissance à ces divers accidens ; ils naissent encore de son acrimonie; car, outre que, comme excrément, elle est chargée des impuretés & des portions âcres du sang, elle contracte de l'acrimonie lorsqu'elle séjourne & qu'elle est arrêtée dans les lames du tissu cellulaire : c'est par ce double effet que, lorsqu'elle reflue sur les parties intérieures, elle occasionne des diarrhées & des dyssenteries, des vomissemens, des toux violentes, & des ardeurs de poitrine : c'est ainsi qu'elle est propre à augmenter la rougeur & l'ardeur des dartres, & à les faire renaître quand elles sont éteintes ; aussi s'enflamment-elles vivement l'hiver, tems auquel la transpiration

eſt moins abondante, & où elle ſe ſupprime aſſez facilement.

L'on peut donc croire, comme vous le voyez, Monſieur, que les demangeaiſons naiſſent d'une diſpoſition âcre de nos humeurs, laquelle peut être cauſée, ou du moins augmentée par le reflux de la matiere de la tranſpiration, dont l'excrétion ſert à la dépuration du ſang. Cette idée eſt fondée ſur ce que, dans les différens âges qui précedent la vieilleſſe, l'on en eſt principalement incommodé pendant l'hiver, & qu'elles forment une maladie propre à la vieilleſſe. Il eſt pourtant vrai de dire auſſi qu'il y a des boutons, des éruptions cutanées qui ont une autre ſource que la ſuppreſſion de la tranſpiration : telles ſont les éruptions partielles, comme les dartres & ces gros boutons qui s'élevent ſur le viſage, & en déparent la peau.

Les Anciens étoient dans l'opinion qu'ils ſont le fruit d'une bile âcre qui ſe mêle au ſang, & qu'ils naiſſent de l'intempérie du foie : ce ſentiment des Anciens ne me paroît pas deſtitué de

fondement. Les taches pourpreuſes de la peau ſont ſouvent l'effet d'un engorgement gangreneux, qui s'eſt formé dans les entrailles ; comme ſouvent auſſi elles ne dépendent que de la mauvaiſe conſtitution du ſang ; & l'on peut croire que, ſi quelques-uns des malades chez qui elles font éruption, guériſſent, ce ne peut être que dans ce dernier cas ; car elles ſont alors une eſpece de criſe. L'état des entrailles influe donc ſur celui de la peau, & cette influence tient à la correſpondance qu'ont entr'elles les parties internes & externes : ainſi quelques éruptions naiſſent de l'indiſpoſition des entrailles, comme il en eſt d'autres qui ne proviennent que du reflux de la tranſpiration, & de ſon dépôt dans les lames du tiſſu muqueux à la ſurface du corps, & de la tache acrimonieuſe qu'elle imprime aux humeurs.

Les Anciens étoient-ils fondés à n'accuſer que le vice du foie, & à rapporter ces exanthêmes au mêlange d'une bile acrimonieuſe ? Ils avoient ſur les loix de l'économie animale une doctrine bien différente de celle des Modernes. Le foie, dans leur ſyſtême,

jouoit le premier rôle dans toutes les révolutions de la machine. Ils le considéroient comme le principal organe de la ſanguification. Les ſucs exprimés des alimens, avoient beſoin de l'action des divers organes pour ſe revêtir du caractere ſanguin; ils ne s'animaliſoient que par le mêlange des levains qui ſe conſervent & ſe regénerent dans chacun des viſceres: mais le foie, qui les ſurpaſſe tous par ſon volume, & jette dans toute la maſſe des entrailles des racines, dont l'effet eſt de pomper & d'attirer ces divers fermens; le foie, dont la couleur n'imite pas mal celle d'une maſſe de ſang coagulée; le foie enfin, qui, par ſa ſituation & ſes différens canaux, ne peut qu'avoir une grande influence ſur la digeſtion & ſur les grandes opérations de la nature, avoit paru aux Anciens être la fabrique du ſang & la ſource de la plupart des maladies.

L'opinion des Anciens ſur l'action du foie tire un nouvel appui des phénomenes qui s'obſervent pendant le cours des maladies, où la nature entre en voie de coction, & qui ont une heureuſe iſſue. Les hypochondres &

la région épigaſtrique ſe gonflent & ſe tendent à proportion du travail de la nature : il arrive même aſſez ſouvent que les malades éprouvent dans la région du foie une ſenſation douloureuſe, qui paroît n'être que l'effet de la tenſion qui naît dans cet organe à l'occaſion de ſon travail, & de l'orgaſme qui l'accompagne : il gêne, en s'épanouiſſant, l'action du diaphragme qu'il repouſſe en en-haut : il précipite la reſpiration, la rend moins libre, & force le malade à pouſſer de profonds ſoupirs. Une fois que le travail eſt bien établi dans le foie, le mouvement ſe propage & s'étend à toute la maſſe des entrailles : car tout le bas-ventre ſe bouffe, ſe tend & ſe gonfle extraordinairement : il ſemble que, comme un Monarque, il exerce ſon empire ſur tous les autres organes du ventre ; qu'il les force à une contribution d'action, dont il eſt chargé de diriger l'emploi.

La matiere critique des évacuations qui terminent les maladies, porte l'empreinte de l'action du foie : elle eſt jaune ; elle paroît un mêlange de la bile avec une matiere muqueuſe :

mais comme toutes les maladies, même les exanthématiques, ne peuvent être guéries que lorsqu'il survient l'évacuation d'une pareille matiere, les anciens Médecins qui paroissent avoir été meilleurs Observateurs que les Modernes, ont été fondés à attribuer la plupart des maladies à l'intempérie du froid, & au mêlange d'une bile acrimonieuse. Il n'est pas rare de voir des malades affligés de la jaunisse avoir des boutons; ce qui peut faire un nouveau motif de croire que les exanthemes naissent d'une mauvaise disposition du foie.

Il est de fait que la plupart des maladies n'ont d'autres causes que l'embarras des entrailles; & cet embarras naît de leur empâtement : il se forme d'une surabondance de sucs gélatineux, séreux & sanguins, qui inondent, imbibent & remplissent les lames du mézentere, de l'épiploon, du péritoine; les membranes qui enveloppent le foie, la rate, les reins, les intestins, & les différentes branches de la veine-porte. Une fluxion sur les gencives & le coriza nous fournissent une image de cet empâtement, tant

par rapport à ſa nature, que par rapport aux effets qu'il produit. La fluxion ſuſpend l'action, & diminue la ſenſibilité des parties qu'elle occupe, & ces parties ne ſe débarraſſent des humeurs qui les inondent & les empâtent, que lorſque, conſervant de l'énergie, elles recueillent leur force, & entrent dans une ſorte d'orgaſme. Ce travail donne de la chaleur, il favoriſe & amene la maturation & l'évacuation de la matiere qui forme l'embarras.

La membrane pituitaire qui tapiſſe le nez, les ſinus & l'arriere-bouche, eſt ſingulierement affectée dans les fluxions : ſon état d'effort & de gêne eſt marqué par le gonflement des narines par l'écoulement d'une matiere ſéreuſe que l'on mouche avec grande abondance. L'uſage des amigdales & de la membrane du nez ne ſeroit-il pas comparable à celui du foie & des inteſtins ? Ne ſeroient-ils pas deſtinés à ſervir d'organe excrétoire, les derniers à la maſſe des entrailles, les deux autres au grand ſac cellulaire qui forme & lie les différentes parties de la tête ? La ſenſibilité augmente dans ces divers organes au

tems de l'appareil excrétoire. On éprouve un léger ſentiment de douleur dans la gorge & à la tête, quand il ſe prépare une évacuation de la matiere des crachats & de la morve.

Souvent, quand les humeurs qui infiltrent & empâtent le ſac cellulaire de la tête, y ſéjournent trop long-tems, ſoit parce que quelque effort de la nature s'oppoſe au développement de l'action de ces parties, ſoit que la force de l'infiltration en diminue le reſſort, ſoit enfin parce qu'une cauſe irritante, comme une dent cariée, y attire & y fixe le flot des humeurs : quand les humeurs, dis-je, ſéjournent trop long-tems dans le tiſſu cellulaire de la tête, les joues, les gencives reſtent enflées : il ſurvient auſſi quelquefois une tuméfaction des glandes de la tête, laquelle s'obſerve principalement chez les enfans ; ceux-ci ſont encore ſujets à avoir les yeux chaſſieux, la levre ſupérieure, & le bord des narines rouges & gonflés avec des écoulemens ſéreux aux environs des oreilles.

En conſidérant donc cet état de la tête comme une image de l'empâte-

ment des entrailles, on trouve l'explication de beaucoup de phénomenes, sur lesquels la théorie des acrimonies ne fournit aucunes lumieres. On devine pourquoi la plupart des maladies, même les exanthématiques, se guérissent toujours par des évacuations bilieuses. On soupçonne comment les boutons & les dartres peuvent dépendre des entrailles : ils sont comparables à ces écoulemens séreux, à ces gonflemens des levres, à ces rougeurs des narines qui s'observent chez les enfans & les autres personnes dont le sac cellulaire de la tête se trouve empâté & imbibé d'une surabondance d'humeurs. Ces écoulemens empêchent les progrès, & préviennent l'augmentation de l'empâtement des entrailles : c'est ce qui les rend utiles : ils paroissent dépendre de l'action des organes, qui conservent assez de force pour repousser la surcharge, mais qui n'ont pas assez d'énergie pour mûrir & évacuer toute la matiere de l'empâtement.

L'art a imaginé, pour fixer & déterminer ces écoulemens, les vessicatoires, les setons, &c. Ce sont autant

d'égoûts pour le ſuperflu des humeurs qui, en ſe portant ſur les différens organes, occaſionne ſouvent des accidens très-graves. On conçoit aiſément qu'il ſeroit très-dangereux de ſupprimer un cautere une fois qu'il eſt établi ; car, tant que le fond matériel qui forme l'embarras, & fournit à l'écoulement, ſubſiſte, la ſource ne peut pas tarir : pour le détruire, il faut un effort général ; il faut le concours de l'action de tous les organes. C'eſt la fievre qui en eſt le ſouverain remede. En mûriſſant la matiere de l'empâtement, & en procurant ſon évacuation, elle opere la révolution néceſſaire & préalable à la guériſon de ces ſortes de maladies : mais ne ſeroit-il pas dangereux de chercher à l'exciter chez les vieillards ? Ces eſſais pourroient bien être funeſtes à des malades nés avec des conſtitutions foibles & délicates. Le ſublime de la ſcience du Médecin ſeroit de pouvoir diſtinguer les malades en état de ſoutenir la violence de pareilles ſecouſſes, & ſur leſquels ces eſſais pourroient ſe faire ſans riſque. Je ne ferai pas cette Lettre plus longue. Je ſuis, Monſieur, &c.

LETTRE XXXIII.

Des dartres.

VOUS m'embarraſſez beaucoup, Monſieur, par la queſtion que vous me faites. Un Traité des dartres eſt un ouvrage difficile : ce que la plupart des Anciens en ont écrit, eſt bien ſuccinct, & ne fournit pas de grandes lumieres. Je me trouverai réduit à tirer de mon propre fonds tout ce que je vous en dirai. Ce qui vous a conduit à me faire cette queſtion, c'eſt peut-être l'idée que vous avez conçue que les demangeaiſons, auxquelles ſont ſujets les vieillards, pourroient bien tenir un peu du caractere dartreux. Il ſembleroit au premier coup d'œil, que les différentes maladies de la peau dépendent du même principe, & que leur différence naîtroit du plus ou moins d'énergie de la cauſe qui les produit.

Les dartres, conſidérées comme une maladie de la vieilleſſe, paroiſſent encore avoir du rapport avec quelques

maladies propres à cet âge. Quand l'humeur dartreuse, par exemple, se porte sur la vessie, elle fait naître des accidens qui peuvent faire soupçonner l'existence d'une pierre dans cet organe : tels sont la dysurie, la strangurie & le pissement de sang. Comme il est encore vrai que la goutte attaque souvent les personnes sujettes aux dartres, ne seroit-on pas tenté de considérer l'humeur de la goutte & celle des dartres comme analogues l'une à l'autre, & comme ayant la même nature. Je vais vous rapporter l'observation d'un homme, qui peut devenir un sujet de méditations pour tous les Médecins.

Un homme né assez fort, assez robuste pour avoir de grandes passions, & assez riche pour avoir des fantaisies, & pour pouvoir les satisfaire, s'étoit livré aux exercices les plus violens. Il aimoit passionnément la chasse : quand il s'en procuroit le plaisir, (ce qui arrivoit presque tous les jours), il y mettoit une ardeur qui tenoit de la fureur : depuis le moment où l'on donnoit la meute jusqu'à l'alalie, il étoit dans une agitation ex-

traordinaire ; il n'étoit plus à lui ; rien ne pouvoit l'empêcher de se procurer ce plaisir : il bravoit le chaud, le froid, la pluie, le vent : mais malheureusement ce goût excessif pour la chasse n'étoit pas exclusif chez lui ; il en avoit d'autres encore qu'il satisfaisoit avec la même immodération ; ce qui a beaucoup contribué à abréger ses jours. Il résista à toutes ces causes de dépérissement jusqu'à cinquante & un an. Cet âge fut l'époque où commencerent ses infirmités : il est vrai qu'il avoit déjà eu quelques fausses attaques de goutte ; mais elles étoient si légeres, qu'on pourroit plutôt les considérer comme les effets de l'imprudence qu'il avoit eue chaque fois de rester trop long-tems exposé à de grosses pluies qui l'avoient traversé, & percé jusqu'à la peau, & avoient rempli d'eau ses bottes. Il avoit encore la mauvaise habitude de rester, quoique tout en sueur, à la curée par des tems froids & pluvieux.

Les premiers signes de son dépérissement furent des demangeaisons aux bourses, qui l'incommodoient beaucoup ; la maigreur du corps, &

l'affaiſſement du viſage, dont la couleur étoit plus jaune & moins animée. Malgré les repréſentations que je lui fis ſur la néceſſité de changer ſon genre de vie, en l'avertiſſant que s'il continuoit le même, il mourroit, dans le cas où il ſeroit attaqué d'une maladie vive; malgré mes repréſentations, dis-je, il continua de chaſſer avec fureur; il ſe livra ſans aucune réſerve à tous ſes goûts. Aux approches de l'hiver, tems auquel ſa maigreur étoit extrême, & ſes forces ſenſiblement diminuées, ils reſſentit aux feſſes de fortes demangeaiſons, qui furent ſuivies de l'apparition d'une dartre, qui occupoit un eſpace aſſez large, ſuintoit dans quelques endroits, étoit rouge, & s'en alloit en écailles & en farine dans d'autres. Il reconnut pour lors l'utilité de mes conſeils: il prit des bains, fit uſage du lait, obſerva un régime exact & doux, & il ſe réduiſit à un exercice modéré. Je lui conſeillai pour remede une infuſion de ſcabieuſe, avec l'uſage de la liqueur fondante de Préval, eſpece de préparation mercurielle, que j'avois éprouvée efficace contre les dartres.

Ce remede, le régime & la vie tranquille opérerent merveilleusement: son teint s'éclaircit & s'anima: il reprit des forces & de l'embonpoint. La dartre s'effaça enfin, après avoir reparu & disparu à plusieurs reprises. C'étoit presque toujours l'action du froid qui la faisoit reparoître. Un jour qu'il s'étoit exposé à un froid humide, il eut un catharre, & la dartre s'enflamma de nouveau; mais elle disparut avec le catharre. Au mois de Mars il étoit à-peu-près dans son état naturel: il n'étoit plus question de dartres.

Je me servis de son rétablissement pour lui prouver combien une vie douce & tranquille lui devenoit nécessaire pour la conservation de sa santé. Je lui fis prévoir les suites d'une nouvelle bourasque, & j'insistai singulierement sur le danger de rester exposé au froid & à la pluie, ayant fort chaud. Je tâchai de lui persuader qu'une nouvelle maladie, de l'espece de celle qu'il avoit eue, seroit plus opiniâtre que la premiere, & qu'elle deviendroit incurable. Mes raisons ne firent pas d'impression: il céda à son

penchant qui l'entraînoit vers la chasse : il se conduisit comme auparavant. A la sixieme chasse qu'il fit, il reparut quelques taches dartreuses sur différentes parties de son corps. A chaque chasse elles se multiplierent au point, que tout son corps en fut recouvert : ces taches dégénérerent en croûtes, & formerent une espece d'éruption critique. Il devint d'une maigreur extrême : il éprouva pendant quelques jours un froid si excessif, qu'il pouvoit à-peine se réchauffer à un feu de cheminée le plus vif. Peu-à-peu les croûtes se dessécherent, & son corps se nettoya. Cette maladie se termina par un accès de goutte aux deux pieds. Un régime doux, soutenu de la force de son tempérament, le sauva de cette nouvelle attaque : il reprit des forces & un peu d'embonpoint : il lui resta cependant quelques taches dartreuses. Je lui fis de nouvelles exhortations pour l'engager à suivre un régime doux, & à éviter les exercices violens, sur-tout dans les tems excessivement chauds, froids & pluvieux. Il eut l'air d'écouter mes raisons ; mais il ne suivit pas mes conseils : il de-

vint la victime des promesses d'un Charlatan, qui le flatta de l'espoir de lui conserver la vie & la santé, pourvu qu'il fît usage de ses remedes. Il ne craignit plus l'usage des topiques pour faire rentrer ses dartres, sans doute parce que le Charlatan lui avoit persuadé qu'un beaume d'acier qu'il lui faisoit prendre, mettroit son sang & ses organes en état de résister à l'action du levain dartreux. Il chassa pendant les chaleurs les plus fortes & pendant les pluies les plus abondantes, malgré les brouillards les plus épais. Il ne craignoit plus de s'épuiser ni de se dessécher le sang. Il auroit pourtant dû reconnoître combien les promesses du Charlatan étoient illusoires; car il maigrissoit à vue d'œil. On l'en avertit, mais inutilement. Enfin, ayant été saisi par le froid dans un moment où il avoit très-chaud, il eut un catharre qui le conduisit au tombeau dans l'espace d'onze jours. A l'ouverture du corps, on trouva l'estomac & le foie gangrenés & déchirés. Tout le poumon étoit infiltré d'une humeur qui ruisseloit de toutes ses parties, quand on l'ouvroit; il n'avoit presque plus

de ſang: tout ſon corps juſqu'à l'épiploon étoit deſſéché : la peau touchoit, pour ainſi dire, les os.

Je ne dois pas laiſſer ignorer quelle fut ma réponſe, quand il me demanda ſur quel fondement j'établiſſois ma prédiction d'une mort certaine, en cas d'une attaque vive ; par un exercice violent, lui dis-je, vos organes ſe trouveront fatigués, tiraillés, meurtris & uſés au point, qu'ils perdront toute leur énergie : ils ne ſuffiront plus au travail de la coction, ſans laquelle nulle maladie ne peut être guérie ; & votre ſang épuiſé & dépouillé de la partie muqueuſe & gélatineuſe, ne pourra plus fournir la matiere propre à la coction : il ne la fournira pas en aſſez grande quantité pour inviſquer & envelopper les parties excrémentitielles & les miaſmes morbifiques. L'événement confirma bien ce que je lui avois annoncé : il ne rendit pendant ſa maladie que deux crachats d'une matiere ſuſceptible de coction. La force vitale s'étoit exercée ſur l'un de ces crachats : la moitié avoit le caractere de la vraie matiere de coction.

L'hiſtoire de ce malade ne ſemble-

t-elle pas confirmer l'opinion de Duret, qui fait dépendre la phtisie, l'hydropisie, la goutte, &c. du reflux de l'humeur mélancolique sur les parties où chacune de ces maladies a son siege? J'avois établi dans mon Traité des principaux objéts de Médecine, que la mélancholie étoit la source de toutes nos maladies, tant aiguës que chroniques. Quand on considere encore que les dartres & la goutte se remplacent quelquefois dans le même individu, on est bien tenté d'admettre l'idée de Duret, qui les fait dépendre d'une même cause. Cependant toutes ces maladies ont un fonds de caractere, une certaine allure qui les différencient. La goutte affecte constamment les articulations, de même que la peau est le siege ordinaire des dartres, qu'on ne doit pas confondre avec les autres maladies exanthématiques, qui ont chacune leur signe pathognomonique.

Quelques Modernes qui ont traité des dartres, en ont admis différentes especes dépendantes des différens virus, savoir, le scorbutique & le vérolique. Il est bien vrai que la vérole

produit quelquefois des taches & des pustules ; mais ces taches & ces pustules different essentiellement d'une éruption dartreuse par leur forme, leur couleur, la maniere dont elles s'élevent ou s'enfoncent dans la peau. L'on en peut dire autant des exanthemes qui proviennent du scorbut. L'œil exercé à voir ces différentes éruptions, ne peut guère s'y méprendre ; ce qui pourroit pourtant avoir induit en erreur les Médecins qui les ont confondues, c'est que les dartres cedent souvent à l'usage des remedes anti-vénériens & anti-scorbutiques.

Il faut espérer qu'ils ne tomberont pas dans cette erreur, quand ils réfléchiront qu'il n'y a pas de remedes vraiment altérans, ni de spécifiques essentiellement efficaces contre une seule maladie ; que par conséquent les remedes anti-vénériens & anti-scorbutiques peuvent guérir aussi diverses autres especes de maladie. Ils se convaincront de cette vérité, quand ils voudront se donner la peine d'observer la marche des maladies, & être attentifs sur-tout à la maniere dont elles se terminent : elles ne sont com-

plettement guéries, que quand il survient l'évacuation d'une matiere jaune de consistance de purée, laquelle suppose un travail de coction. Ce travail est le but que doit avoir en vue le Médecin qui se propose de faire usage des remedes spécifiques. C'est en réveillant la sensibilité vitale, c'est en stimulant, c'est en excitant l'action des organes du ventre, que le quinquina détruit le frisson des fievres intermittentes, & en arrête les accès : ce spécifique produit son effet en changeant une fievre d'accès en une petite fievre continue. La preuve qu'on en peut donner, c'est que le pouls reste constamment fiévreux, quoique les accès soient suspendus ; je dis suspendus, parce que, si on cesse de donner le quinquina avant qu'il soit arrivé une évacuation critique, les malades sont exposés à la récidive de cette fievre. Il en est à-peu-près de même du traitement de la vérole, qui demande en général plus d'attention & de connoissances que n'en ont beaucoup de gens qui se mêlent de guérir les malades entichés du mal vénérien.

La plupart des Médecins, quand ils

emploient des remedes altérans ou des ſpécifiques, purgent pendant le traitement des maladies, les uns tous les huit jours, les autres tous les quinze jours, & ils purgent dans l'intention d'évacuer les humeurs qui ont été fondues par l'effet des remedes: ils ne ſont donc pas bien perſuadés que les remedes altérans ne produiſent leur effet, qu'en changeant la conſtitution des humeurs ou des ſolides, en rendant alkaline, par exemple, la conſtitution du ſang, qui tournoit à l'acide, ou en atténuant une humeur qui étoit trop épaiſſie, *& vice versâ*; ou bien en amolliſſant les fibres qui étoient trop roides, trop tendues; ou en roidiſſant celles qui étoient trop relâchées. Il eſt bien certain que cette méthode de purger *per epicriſim*, eſt contraire à l'idée qu'ils ſe forment de l'action des remedes altérans; mais l'on peut croire qu'ils n'ont adopté l'uſage des purgatifs, que parce qu'ils ont obſervé que les maladies n'étoient parfaitement guéries, que quand il ſurvenoit l'évacuation de cette matiere bilieuſe dont il a été queſtion.

Il eſt vrai que l'uſage des remedes

ſpécifiques ou des altérans, & le bon régime favoriſent, dans des tems plus ou moins longs, la maturation ou le travail de cette matiere jaune. La nature, aiguillonnée par l'action de ces remedes, ſuit la loi des ſeptenaires pour completter ce travail, comme dans les maladies aiguës; du moins ai-je remarqué que les malades à qui j'ai fait prendre la liqueur fondante de Préval, ont commencé à avoir des évacuations plus ou moins bilieuſes, les uns au bout de quatorze jours, les autres après vingt-un jours: beaucoup les avoient eues plus tard. Ce que j'ai obſervé de la liqueur fondante, les Médecins l'avoient obſervé de l'uſage du mercure, des anti-ſcorbutiques & du quinquina: ils ont voulu faire, par imitation, ce que la nature avoit fait d'elle-même: ils ont eſſayé de procurer la ſortie des humeurs fondues; mais, pour imiter parfaitement la nature, ils ne devroient purger que dans les tems qu'elle a fixés pour ces débordemens ou évacuations: or; ce doit être une choſe bien difficile; car elle n'a rien de réglé à cet égard. Il faut ſuivre ſon malade avec bien de

l'exactitude, & être bien attentif pour saisir les signes qui indiquent que la nature médite d'évacuer la matiere qu'elle a préparée.

J'ai constamment observé que l'action des remedes est plus prompte au commencement du traitement des maladies qu'à la fin. Il est souvent arrivé que les premieres évacuations bilieuses s'étant faites au bout de vingt-un jours, il a fallu attendre des mois entiers celle qui devoit achever la guérison.

On s'écarte donc de la marche de la nature, quand on admet la méthode de purger tous les huit ou quinze jours. On borne trop la durée du tems que la nature emploie ordinairement à faire ces sortes de préparations; car il est peu de maladies qui se jugent dans l'espace d'un septenaire : il en faut ordinairement trois pour juger les maladies aiguës humorales, elles qui ont la marche la plus franche & la moins embarrassée. Je vous suis, Monsieur, &c.

LETTRE XXXIV.

Pourquoi les remedes agissent plus promptement au commencement de leur traitement qu'à la fin.

Vous voulez en savoir, Monsieur, plus que je ne puis vous en dire. Comment pourrois-je deviner la cause pour laquelle un remede paroît agir plus efficacement au commencement du traitement d'une maladie, que vers la fin ? Il faudroit avoir une profonde connoissance de la maniere d'agir des remedes, pour pouvoir répondre à votre question. Je vous donnerai mes conjectures. J'espere que c'en sera assez pour satisfaire votre curiosité.

Il est de fait, Monsieur, que beaucoup de maladies éludent l'action des remedes les plus efficaces, de leurs spécifiques en un mot, lorsqu'on entreprend de les guérir trop-tôt. L'on en doit conclure que les maladies ont une marche à suivre ; qu'elles ont des nuances par où elles passent, & qu'elles

doivent enfin parvenir à un certain degré de maturité, avant de céder à l'action des remedes que l'expérience a démontrés les plus efficaces. L'axiôme, *principiis obsta*, n'est donc pas applicable à l'usage des remedes par rapport à la guérison des maladies. Je prendrai pour exemple une maladie très-commune, qui, en général, n'est pas dangereuse; c'est le catharre. Tout le monde sait que les sueurs sont d'une merveilleuse efficacité contre cette derniere incommodité. On fera pourtant de vains efforts pour provoquer la sueur, si la matiere, qui doit être évacuée, n'est pas au point de maturité que la nature exige; & supposé qu'on pût parvenir à exciter la sueur, elle ne seroit pas critique.

Le quinquina n'est vraiment efficace dans les fievres intermittentes, qu'après un certain nombre d'accès: il seroit même dangereux de le faire prendre avant le septieme accès d'une fievre tierce. On peut arrêter la fievre, mais on ne la guérit pas; on la rend au contraire plus opiniâtre, ou bien l'on fait naître d'autres accidens bien plus graves que la fievre

même. Quel est le Médecin assez téméraire pour étouffer, si la chose étoit en son pouvoir, le travail qui prépare & amene les douleurs aiguës de la goutte? Les sternutatoires ne sont utiles dans les rhumes du cerveau, ou dans les coups reçus à la tête, que quand les suppurations vraies ou fausses sont bien mûres : ils font le même bien qu'un purgatif, qui quelquefois devient nécessaire pour réveiller l'action de l'organe excrétoire : ils procurent une excrétion abondante de la matiere purulente ou puriforme, qui, en se mûrissant dans les sinus, a excité des pesanteurs & des douleurs de tête.

L'expérience m'a bien convaincu qu'il y avoit des circonstances où la nature avoit besoin d'être aiguillonnée par l'action d'un purgatif, pour qu'elle pût se débarrasser de l'humeur qu'elle a travaillée sourdement, & mûrie lentement. Un vieillard âgé de soixante & dix-huit ans m'a fourni occasion de l'observer. Lorsque je fus appellé pour le voir, je le trouvai fort accablé : la veille il pouvoit à peine se soutenir : il étoit assoupi;

il avoit la tête pesante : il étoit sans fievre : comme il avoit de la propension à la sueur, je lui conseillai une légere infusion de fleurs de sureau, & des lavemens pour prendre au bout de quelques heures. Les lavemens lui firent rendre de la bile. Il dormit mal pendant plusieurs nuits de suite, & il ne fut rétabli qu'après avoir été purgé. La matiere de ses selles étoit une vraie purée très-jaune.

Comme j'ai fait beaucoup usage de la liqueur de Préval pour le traitement des maladies vénériennes, je rapporterai de ses effets ce qui peut contribuer à éclaircir la question présente. Cette liqueur agit d'autant plus efficacement, que les accidens de cette maladie sont plus graves. Je l'ai observé constamment, & l'histoire du malade qui fait le sujet de l'observation suivante, en fait foi. Quand je fus appellé pour le voir, il avoit les bords de l'anus & les bourses couverts d'excroissances véroliques, que l'on avoit prises pour des dartres. Il étoit tourmenté depuis trois mois de douleurs de tête cruelles, qui se réveilloient la nuit, & l'empêchoient de dormir :

elles sembloient partir, ces douleurs, d'une tumeur ovale de la longueur d'un pouce & demi. Je le confiai aux soins de M. de Préval : après six jours d'usage de sa liqueur, les douleurs occasionnées par les excroissances de l'anus s'étoient amorties; mais celles de la tête sembloient augmenter. La tumeur, qui s'étoit fort élargie pendant cet intervalle, disparut entierement le neuf, après un redoublement de douleurs qui désespéroient le malade : son teint s'animoit & devenoit vermeil à proportion qu'il faisoit usage de la liqueur. Au bout de quinze jours il avoit repris beaucoup d'embonpoint. Je cessai de le voir à cette époque. Il a été bien guéri : je le conclus des remercimens qu'il m'a fait faire, plus d'un an après, par celui de ses amis qui m'avoit prié de le voir.

J'ai conseillé le même remede à un malade qui avoit une dartre, laquelle formoit une croûte très-large sur le bras, & jettoit tant d'humeur, qu'elle inondoit la manche de la chemise, & les compresses que l'on mettoit dessus. Le malade fut parfaitement guéri dans

l'espace de trois mois, tandis qu'il a fallu des années entieres pour guérir d'autres malades dont les dartres étoient moins vives & moins animées; & l'on peut dire qu'en général plus les dartres sont seches & bénignes, plus leur traitement devient long: ce n'est qu'avec beaucoup de peine que l'on parvient à les déraciner. Il est bon d'observer encore que ces especes de dartres vives & humides ne se rencontrent guère que chez les personnes grasses, & d'un tempérament pituiteux. J'ai vu de ces sortes de malades, chez qui elles avoient des retours périodiques, comme la goutte. L'humeur, qui découle de ces dartres, est une sérosité roussâtre, qui a pourtant quelque chose de colant. Il paroît qu'elle contient tous les matériaux du pus avec surabondance de sérosité, dont le mêlange d'ailleurs est imparfait, & la préparation manquée.

Toujours ou presque toujours les dartres s'enflamment & répandent plus d'humeur, quand la nature prépare quelque évacuation bilieuse, & qu'elle cherche à se débarrasser d'une surcharge qui trouble ses mouvemens,

& la gêne dans ses fonctions. Ne pourroit-on pas inférer de-là que les dartres dépendent beaucoup d'une exondance, d'une superfluité d'humeurs qui réside dans les entrailles? Il s'ensuivroit donc que l'embarras des entrailles ou la mélancolie, telle que je l'ai énoncée dans mon Traité des principaux objets de Médecine, seroit la cause des dartres, comme elle est celle de la sciatique, de la goutte, de la pierre, des hémorrhoïdes, &c.

Les hémorrhagies elles-mêmes naissent presque toujours de cet empâtement : elles sont l'effet des mouvemens nerveux trop violens, qui poussent & dirigent avec force le sang vers les organes excrétoires, où il ne pourroit rester long-tems sans devenir une nouvelle cause de maladie. Le principe vital, qui préside & veille à la conservation de chaque organe, & en dirige l'action, se débarrasse de la surabondance pour préparer ensuite ce qu'il peut travailler, & lui faire acquérir la consistance, la couleur & les autres qualités de la matiere critique qui est propre à chaque organe. C'est ainsi qu'après avoir craché du sang, on

finit par cracher cette matiere puriforme qui se travaille & s'évacue par les poumons. J'ai vu des personnes moucher du sang trois jours avant de moucher cette matiere épaisse, qui constitue la morve, & est une vraie matiere de coction.

Que les hémorrhagies soient souvent occasionnées par un embarras, un empâtement des entrailles; c'est ce qu'on ne peut guère révoquer en doute. Il y a peu de Médecins qui n'aient été témoins de crachemens de sang arrêtés, comme par enchantement, par le vomissement d'une matiere bilieuse. Il y a très-peu de maladies qui soient parfaitement jugées par le saignement de nez. Un flux hémorrhoïdal sanguin peut bien servir à alléger la nature, mais il ne guérit pas. La vraie crise se fait par les urines, les selles & les sueurs. L'observation suivante peut répandre un grand jour sur la matiere présente.

Une femme fut attaquée, au milieu de violens chagrins, d'une perte qui lui a duré une année entiere. Elle rendoit souvent des caillots de sang par le vagin, quand elle alloit à la

garde-robe. Cette perte, quoique excessive, s'arrêta cependant : elle fut même suspendue par le bienfait d'une fievre qui dura près de cinquante jours; mais la plupart des accidens qui l'accompagnerent, subsisterent après elle ; ce qui inquiétoit fort la malade, attendu qu'elle avoit coutume de reprendre ses forces, quand le fort de ses premieres hémorrhagies étoit passé.

Comme je rendois des soins à cette malade, je lui déclarai qu'elle avoit une maladie réelle, autre que sa perte; la fievre enfin. Je tâchai de la rassurer sur le fait de cette fievre, en la lui faisant considérer comme le remede le plus utile contre sa perte. A la fin du quatorzieme jour de sa fievre, elle rendit des selles bilieuses : ses urines déposerent vers le trentecinquieme. Elle rendit encore quelques selles jaunes & muqueuses; après quoi ses forces se ranimerent peu-à-peu, & sa santé se raffermit. Ses pertes ont cessé pendant quatre mois; mais la crise de la maladie n'a pas été complette.

Quoiqu'il soit hors de doute qu'il

existe une humeur dartreuse, dont la nature nous est aussi inconnue que celle des miasmes de la goutte & de la petite vérole, cependant tous les faits déposent en faveur de l'opinion qui admet comme nécessaire au développement de ces diverses maladies l'empâtement des entrailles, & une pléthore de la partie muqueuse : c'est cette partie constitutive du sang, qui sert de matrice & d'aliment à toutes les especes d'humeurs. Cette idée est fondée sur ce que les tempéramens humides, les constitutions grasses & pleines sont les plus susceptibles de l'impression des divers miasmes, & que les effets du virus dartreux sont plus marqués & plus rapides sur un homme gros & replet, que sur un homme maigre & sec; ce qui n'arrive sans doute, que parce qu'il y a exondance de la partie muqueuse dans cette sorte de tempéramens. L'on peut ajouter que les dartres, la goutte n'attaquent communément que les personnes qui sont parvenues à l'âge où la peau devenant moins active, les humeurs se portent plus au-dedans ; à l'âge enfin où le germe de la mélancolie commence à fructifier.

L'on doit encore obſerver que les dartres ſe guériſſent plus facilement & plus promptement chez les gens gras que chez les perſonnes maigres. Elles ſont ſingulierement opiniâtres chez les Américains, qui la plupart ont une conſtitution maigre & ſeche. Elles ſont, en général, farineuſes & mal décidées chez les gens maigres; ce qui leur imprime un caractere nerval: comme elles tiennent, dans les perſonnes d'un tempérament humide, de la nature des maladies humorales, dont le caractere eſt mieux prononcé, & la marche plus réguliere, plus prompte & plus franche.

Ces faits ne fourniſſent-ils pas la ſolution du problême que vous m'avez donné à réſoudre? N'expliquent-ils pas pourquoi les remedes ſpécifiques ont un effet plus prompt, quand on les emploie pour guérir des maladies anciennes, & dont les accidens ſont graves & bien marqués. L'effet du miaſme introduit dans le ſang n'eſt-il pas d'irriter les nerfs de la partie à laquelle il s'attache, d'augmenter ſon action, d'occaſionner un engorgement, une congeſtion de l'humeur

muqueuſe, dont il convertit une partie en ſa propre nature? Cette partie devient une eſpece de matrice, où le miaſme ſe couve, germe, ſe développe & fructifie : elle eſt une eſpece de foyer, qui envoie des émanations de miaſmes nouvellement créés, leſquels ſe mêlent au ſang, circulent avec lui, pénetrent le tiſſu des organes, s'uniſſent avec les humeurs qui répugnent le moins à leur nature, & s'attachent, à la faveur de cette union, aux parties qui attirent ces humeurs, qui en ſont arroſées, & dont elles ont peut-être été dans l'origine une émanation.

Ces miaſmes, en ſe nichant dans différentes parties, augmentent la pléthore de la partie muqueuſe dans les gros vaiſſeaux ; ils occaſionnent diverſes congeſtions de la même humeur, & ils multiplient les foyers ou les centres d'émanations, d'où doit réſulter une vraie cachexie dartreuſe.

C'eſt à-peu-près là la marche que nous préſente le miaſme de la petite vérole inoculée : à-peine eſt-il inſéré ſous l'épiderme, qu'il agit ſur la portion de l'humeur muqueuſe qui eſt ſoumiſe à ſon action : il y germe, il

y fructifie ; &, en se reproduisant ainsi, il se multiplie au point de se répandre sur toute la surface du corps : il agite & ébranle toutes les parties où il se dépose : le mouvement & l'agitation qu'il excite augmentent à proportion qu'il se répand davantage, & qu'il est plus multiplié : & quand son impression est devenue générale, la nature recueille & emploie toutes ses forces pour chasser au-dehors ce levain qui l'irrite par-tout, l'importune & déconcerte ses mouvemens.

La maigreur des malades, lorsqu'ils entrent en convalescence, annonce que non-seulement les parties n'ont pas été nourries pendant la maladie ; mais même qu'elles ont perdu de leur propre substance ; & leur maigreur est d'autant plus marquée, que l'éruption des boutons a été plus abondante. Ne suit-il pas de cette remarque que les boutons se sont formés de la substance des parties ; que c'est la partie muqueuse du sang ; qui a servi d'aliment & d'enveloppe au miasme de la petite vérole ? Les urines bourbeuses, les dépôts critiques, les évacuations jaunes & muqueuses, qui surviennent

à la fin de la fievre de l'inoculation, ne prouvent-ils pas qu'il s'est formé une congestion de la même humeur dans les entrailles, & qu'elle a fait pléthore dans les gros vaisseaux? Ces congestions, cette pléthore sont les effets naturels du désordre arrivé dans les fonctions de la nature, à l'occasion de l'état de serrement & de gêne où la tient l'impression constante & multipliée du miasme variolique. Elle cherche à se défendre par-tout de son action.

Comme nous ne pouvons juger de la nature de ces diverses humeurs, que par leurs effets, nous devons croire que le miasme de la petite vérole est doué d'une plus grande activité que le levain dartreux : il est plus ennemi de la nature. Le principe vital, qui veille à la conservation de toutes les parties, n'en souffre la présence qu'impatiemment. En un mot, il paroît qu'il ne s'allie avec aucune de nos humeurs, puisqu'il est vrai que la plus petite parcelle du virus varioleux effarouche la nature au point d'exciter la fievre en peu de jours ; il semble même qu'elle n'en

souffre la premiere action, que parce qu'elle est surprise, & qu'elle ne le connoît pas; car il est rare, en supposant toutefois qu'il en ait existé, de rencontrer des hommes qui aient eu deux fois la petite vérole.

La pléthore & les congestions de la partie muqueuse sont, comme vous le voyez, Monsieur, un préalable à la guérison des maladies: la nature s'en sert pour empâter & entraîner les miasmes & les parties excrémentielles, dont le sang se trouve impregné dans les diverses especes de maladies. Vous en serez convaincu, quand vous considérerez l'état de maigreur dans lequel se trouve réduit un malade qui vient d'essuyer une fievre maligne; & l'on ne peut tirer qu'un mauvais prognostic, quand les malades ne maigrissent pas en raison des progrès que fait une maladie aiguë: c'est une marque que le travail de la coction ne se fait pas bien, & que conséquemment la maladie pourra bien avoir une mauvaise issue.

Ne suit-il pas de toutes ces considérations, que la matiere qui sert d'aliment au virus dartreux, est em-

ployée par le principe vital pour l'engluer & pour faciliter ſon expulſion; mais comme ce virus ne ſe propage & n'a d'action, qu'autant qu'il y a ſurabondance & congeſtion de l'humeur gélatineuſe, les dartres doivent être moins humides & moins vives dans les tempéramens ſecs, que dans les conſtitutions graſſes, & par conſéquent les remedes propres à les combattre ne peuvent avoir que peu de priſe ſur elles dans ces tempéramens. Ils agiſſent lentement, & leur action devient plus lente encore, quand, par leur effet, une portion de l'humeur dartreuſe a été détruite, attendu qu'une grande partie de l'humeur gélatineuſe, qui formoit empâtement & congeſtion, a ſervi pour cette premiere dépuration. Le virus dort & ne ſe réveille qu'après qu'il s'eſt fait une nouvelle congeſtion: pour lors les dartres s'enflamment de nouveau, pour diſparoître & ſe renouveller encore; car l'humeur dartreuſe ne s'épuiſe jamais entierement. Il faudroit, pour opérer une dépuration complette, une fievre de la nature de celle de la petite vérole: elle

ſeule pourroit procurer cette révolution. Il eſt douteux que la nature ſe ſoit jamais réveillée d'elle-même, & qu'elle ait jamais fait les efforts qui conſtituent la fievre, pour expulſer le levain dartreux; d'où l'on peut conclure que le miaſme des dartres peut ſe marier avec nos humeurs, ou qu'il eſt doué d'une qualité bien aſſoupiſſante. On voit bien des dartres diſparoître d'elles-mêmes; mais le travail qui a préparé cette révolution, s'eſt fait ſans éclat, & ſans ce trouble qui accompagne la fievre. Peut-être la dartre ne diſparoît-elle, que parce qu'un ſerrement cauſé & entretenu dans les entrailles par une congeſtion d'humeurs, ou un empâtement, ceſſe tout-à-coup par l'évacuation d'une matiere bilieuſe, ou d'urines bourbeuſes. Je vous ſuis, Monſieur, &c.

LETTRE XXXV.

La partie muqueuse est la matrice & l'aliment du virus dartreux. Son abondance favorise son développement.

RELISEZ, Monsieur, l'observation rapportée dans la trente-troisieme Lettre. J'ose espérer que, quand vous en aurez bien pesé toutes les circonstances, vous adopterez mon opinion sur la cause & la nature des dartres. L'état de maigreur qui suivit la grande éruption critique de caractere dartreux, démontre évidemment que c'est la partie nutritive ou la mucosité du sang, qui fait le fonds de la matiere de coction. Cette éruption & la formation des croûtes qui rendoient une espece de pus, une matiere colante enfin, furent constamment accompagnées de fievre & de froid, lesquels annonçoient un puissant effort de la nature. Elle suivit (la nature), pour completter le travail de cette dépuration, l'ordre qu'elle suit assez constamment pour l'éruption & la maturation des boutons de la petite vérole.

L'éruption & la maturation des taches dartreuſes commencerent par la tête : elles gagnerent enſuite le corps, & finirent par les extrêmités : partout elles étoient accompagnées & précédées d'une eſpece de gonflement. Ce fut aux jambes qu'elles furent le moins abondantes : mais auſſi les pieds devinrent-ils exceſſivement enflés, tendus & douloureux. Le malade éprouva, en un mot, tous les accidens de la goutte. Il les ſouffrit pendant quinze jours ; après quoi il commença à reprendre un peu d'embonpoint, & ſa ſanté ſe raffermit.

Il ſemble qu'une pareille révolution, qui peut être comparée à une éruption varioleuſe, étoit faite pour détruire & épuiſer toute l'humeur dartreuſe. Il paroît qu'elle en avoit emporté la plus grande partie ; car, depuis cette époque juſqu'à celle de la mort, le malade n'avoit plus eu que quelques taches dartreuſes fort éparſes : il reſtoit pourtant encore des miaſmes, qui indubitablement n'attendoient, pour germer, qu'un nouvel amas, une nouvelle pléthore de la partie muqueuſe, que la violence &

la continuité de ſes exercices avoient empêché de ſe former. C'eſt ce qui eſt ſuffiſamment prouvé par la maigreur qui augmentoit ſenſiblement plus d'un mois avant ſa mort, & par l'état d'épuiſement & de deſſéchement où ſe trouva ſon corps à l'ouverture qui en fut faite.

Il eſt bon de remarquer encore que l'éruption qui ſe fit à la ſuite de la premiere maigreur & du premier épuiſement, ne formoit qu'une ſeule plaque; mais quand, par un régime doux & une vie tranquille, le malade eut réparé cette déperdition énorme qu'avoit occaſionnée la violence de ſes exercices non interrompus, la matiere gélatineuſe devint aſſez abondante pour empâter & alimenter les miaſmes, & la nature fut aſſez forte pour les pouſſer au-dehors. Il eſt vraiſemblable que cette éruption avoit été précédée d'un travail préparatoire, déterminé & ſoutenu par l'action de la liqueur fondante, & l'uſage de l'eau de Scabieuſe. Si l'on ajoute à cette circonſtance l'impreſſion du printems qui vivifie tout, & l'exercice du cheval pouſſé à l'excès, l'on peut ſe rendre raiſon de tous

les phénomenes que nous offre cette obſervation. On conçoit pourquoi la criſe ſe fit toute entiere par la peau.

L'eau fondante peut produire cet effet : l'obſervation ſuivante en fait foi. Un homme étoit depuis dix-huit ans ſujet à des fluxions : il étoit impreſſionnable au froid : tous les hivers il étoit malade; il avoit ſouvent des fievres catharrales. C'étoit pour le traiter d'une fievre de cette nature, que je fus appellé. Il étoit foible, & il ſe plaignoit de reſſentir des douleurs dans les jambes & dans les cuiſſes : il n'avoit pas d'appétit : aſſez ſouvent il avoit des ſueurs pendant la nuit, & preſque toujours la ſueur étoit précédée d'un petit friſſon. Il eut une diarrhée qui, étant devenue bilieuſe, parut lui procurer du ſoulagement. Pendant cette fievre qui dura fort long-tems, il maigrit conſidérablement. Je ne pus venir à bout de lui guérir un chancre qu'il avoit à la levre inférieure. Cette opiniâtreté du chancre à réſiſter aux remedes me donna occaſion de lui faire des queſtions ſur ſa vie paſſée : il convint qu'il avoit eu dans ſa jeuneſſe pluſieurs gonorrhées ; mais

depuis plus de dix-huit ans il n'avoit eu d'autres ſymptômes extérieurs de vérole, que quelques chancres fort légers qui paroiſſoient quelquefois ſur le prépuce au printems, & s'en alloient ſans le ſecours des remedes; de maniere qu'ils ne lui cauſoient aucune inquiétude. Il avoit eu auſſi quelques éruptions aux bourſes & aux cuiſſes, qu'il avoit priſes pour des dartres.

Le détail de tous les accidens qu'il avoit eſſuyés, ſon état d'indiſpoſition habituelle, l'opiniâtreté du chancre de la levre, qu'il croyoit avoir gagné en buvant dans un verre mal-propre; toutes ces circonſtances me firent juger qu'il pouvoit bien avoir la vérole, & je le lui dis. Il ne rejetta pas cette idée : il me fit ſeulement obſerver que des frictions qu'on lui avoit faites aux bourſes & au périnée, pour lui guérir une chaude-piſſe, lui avoient occaſionné des accidens les plus effrayans; & qu'il n'avoit pas pu, dans une autre circonſtance, ſupporter l'uſage des dragées de Keiſer : il redoutoit en conſéquence toutes les eſpeces de traitement : mais comme j'avois vu des perſonnes de toutes ſortes de tempé-

rament, même les plus nerveuſes, faire uſage, ſans aucun inconvénient, de la liqueur fondante de Préval, je lui adreſſai le malade qui en a fait l'uſage le plus heureux, ſans qu'il ſoit ſurvenu le moindre accident.

Le premier effet de l'eau fondante a été de procurer la ſortie d'une prodigieuſe quantité de puſtules & de taches véroliques au viſage, aux mains, aux cuiſſes & aux bourſes : il n'y a eu que quelques boutons des mains, qui aient ſuppuré ; les autres ſe ſont deſſéchés. Le chancre de la levre, baſſiné avec la même eau fondante, avant de ſe deſſécher, a donné ſucceſſivement pluſieurs croûtes dont les premieres formoient le champignon : les dernieres étoient plus ſeches, plus fermes & plus plates. L'humeur qui en exſudoit s'eſt épaiſſie peu-à-peu, & le chancre n'a été guéri que quand elle eſt devenue colante.

Cette liqueur produit le même effet que certaines eaux minérales, qui priſes en bain, & intérieurement, déterminent & procurent une grande éruption dartreuſe. Ces eaux contiennent un certain gas, un eſprit qui pé-

netre intimement le tissu des parties, secoue & réveille la sensibilité vitale, & met la nature en état de chasser au-dehors le miasme dartreux, & de résister à son impression. L'histoire de ce dernier malade prouve que le miasme vérolique peut se mêler à nos humeurs, & séjourner long-tems dans le tissu des parties, sans donner extérieurement aucuns signes de son existence. Il attaque sourdement la nature, & la mine insensiblement. On en peut dire autant du miasme dartreux, qui souvent ne se développe & ne se montre au-dehors que par l'action des remedes, & surtout de certaines eaux minérales, telles qu'il s'en trouve dans les Pyrénées.

J'ai dit que la partie muqueuse servoit d'aliment & de matrice aux miasmes, & que, pour que la vérole ou les dartres pussent faire des progrès, il étoit nécessaire qu'il se formât des congestions & une pléthore de cette partie muqueuse : mais les grands accidens de la vérole ne se manifestent que quand la nature conserve de la force, & qu'elle agit avec une sorte d'énergie ; d'où l'on pourroit conclure que les ulceres vénériens, les tu-

meurs, les pustules & les gales vérolïques annoncent l'action du principe vital, un effort de la nature, qui cependant est incomplet & mal dirigé : en un mot on peut les considérer comme une crise manquée, ou bien comme un acheminement à la crise.

Cette remarque semble répandre un nouveau jour sur ce qui a été dit dans les Lettres précédentes sur la cause, la nature, le développement & la marche des dartres; car, s'il étoit vrai que la nature suffisamment active dans ces cas-là, n'eût plus besoin que d'être mieux dirigée & soutenue dans son travail, & que suffisamment pourvue de la matiere dont elle a besoin pour se rendre maîtresse du miasme, elle n'eût plus qu'à la mettre en œuvre, n'en devroit-on pas conclure que les remedes doivent opérer plus efficacement & plus rapidement sur une maladie bien développée & bien caractérisée, que sur celle dont les symptômes sont équivoques? Les tumeurs ne feroient-elles pas des dépôts, ou especes de réserves de la matiere gélatineuse, dont la nature se sert au besoin pour opérer les crises salutaires de cette sorte de maladies?

Ce que je dis là a quelque apparence de fondement. L'observation qui suit semble le prouver. Un homme âgé de cinquante ans étoit devenu lourd, pesant; il se fatiguoit facilement : il avoit le ventre gros : il avoit perdu l'appétit : il ne digéroit qu'avec peine : il ne dormoit plus : il ressentoit des douleurs dans toutes les parties de son corps. Affligé de cet état, & frappé des merveilles qu'il entendoit raconter de la liqueur du Docteur Préval, il se détermina à en faire usage. Après qu'il l'eut continué pendant quelque tems, il lui sortit sur toute l'habitude du corps, & notamment sur le sein droit plusieurs furuncles qui y occasionnerent un gonflement, une tension & des douleurs considérables. Lorsqu'ils furent mûris par l'application de l'onguent de la mere, ils rendirent, après s'être ouverts, une prodigieuse quantité de matiere purulente de toutes couleurs : ils ont laissé des cicatrices fort grandes. Les furuncles des jambes & du reste du corps, qui sont sortis peu à peu & successivement, ont également suppuré : enfin, avec le tems, & par l'usage constant de la liqueur fondante,

le ventre s'eſt applati, le malade a recouvré l'appétit & le ſommeil: maintenant il eſt léger & diſpos; il marche avec aiſance & long-tems: en un mot, il jouit d'une bonne ſanté: il a maigri en guériſſant, & ſa maigreur a augmenté à meſure que ſa guériſon a fait des progrès.

Ne pourroit-on pas conclure de ce fait, qu'une grande maigreur ſans tumeur & ſans aucun amas de matiere muqueuſe, eſt un état défavorable à la prompte guériſon des maladies: encore eſt-il vraiſemblable que, s'il n'étoit pas poſſible de bien nourrir les malades, il ſeroit bien difficile de les guérir. La preuve en réſulte de l'obſervation ſuivante.

Un homme avoit un chancre d'une grande étendue, placé derriere le voile du palais à l'entrée de l'œſophage. Ce chancre rendoit la déglutition ſi douloureuſe, que le malade craignoit de boire & de manger. Le malade avoit encore la verge dans le plus pitoyable état: le gland étoit rouge, & les corps caverneux dans un état de ſuppuration peu louable, & durcis par des calloſités: ſa foibleſſe & ſa maigreur étoient

extrêmes : ſon pouls étoit fiévreux. Il avoit déjà ſubi pluſieurs traitemens qui ne l'avoient pas ſoulagé. Déſeſpéré, il ſe mit, mais trop tard, entre les mains du Docteur Préval, qui lui conſeilla les bains, le ris au lait pour nourriture, & l'uſage de ſa liqueur : elle fit quelque effet ſur le chancre de la gorge : elle procura la chûte des eſcarres : il parut ſe nétoyer. Le malade avaloit un peu plus aiſément. Elle aida encore au développement d'un chancre qui occupoit les arrieres narines & les ſinus. Mais enfin la difficulté de ſe nourrir, l'abondance du virus, & le défaut de mucus avoient rendu la maladie inguériſſable. Le malade mourut après avoir éprouvé un commencement de guériſon à la verge. Ce malade paroiſſoit âgé de ſoixante ans, & ſa maladie du nombre de celles où il ne faut rien mouvoir, un vrai *noli me tangere.*



LETTRE XXXVI.

LETTRE XXXVI.

Quelles ſont les indications que fourniſſent les dartres pour leur traitement.

Vous me demandez, Monſieur, de quelle utilité peuvent être toutes ces conſidérations par rapport au traitement des dartres, quelles ſont les indications qu'elles nous fourniſſent, conſidérées ſous ce point de vue, & ſi la même méthode peut convenir à tous les malades.

Je crois qu'on ne peut pas douter que cette maniere d'enviſager les dartres ne puiſſe fournir des lumieres pour leur traitement. Les Médecins qui les regardent comme l'opprobre ou l'écueil de la Médecine, & qui ſe croient obligés de varier ſans ceſſe leurs remedes, ne penſent & n'agiſſent ſans doute de la ſorte, que parce qu'ils ſont, ainſi que leurs malades, ennuyés & rebutés de la longueur du traitement : mais n'eſt-on pas en droit d'eſpérer que, raviſés, s'il eſt permis de parler ainſi, ſur la nature, la marche & le développement de cette maladie,

ils ſauront s'armer de patience, & qu'ils inſpireront de la conſtance à leurs malades, quand ils les préviendront ſur la longueur de la maladie, qu'ils leur annonceront les différentes tournures qu'elle doit prendre, & les retours qu'elle peut avoir; il eſt bien difficile qu'un malade, à moins qu'on ne le ſuppoſe tout-à-fait déraiſonnable, ne prenne pas confiance dans un Médecin qui eſt aſſez éclairé ſur la nature de ſa maladie pour pouvoir lui retracer la marche qu'elle doit avoir, & qui ſe trouve confirmée par l'expérience.

Cette maniere de conſidérer les dartres peut encore éclairer ſur la nature des remedes qu'il convient d'employer: elle peut même diriger dans la recherche de ces remedes. Il faut pour le traitement des dartres des médicamens vraiment efficaces & doués d'une grande activité: mais il convient de les doſer & de les employer de maniere à ne pas occaſionner de violentes ſecouſſes. Il eſt néceſſaire que leur action ſoit lente, quoiqu'extrêmement pénétrante: il faut en un mot qu'ils puiſſent réveiller la ſenſibilité vitale dans toutes les parties.

C'eſt là l'effet du gas ou de l'eſprit que contiennent les eaux thermales chaudes des Pyrénées : priſes en bain, elles impriment une ſecouſſe à toutes les parties ſenſibles : elles développent le germe des dartres : elles en procurent & facilitent l'éruption : elles mettent en mouvement cette partie muqueuſe qui alimente, & ſert à engluer le miaſme dartreux : elle excite ce mouvement fébrile, ſans lequel il ne ſe fait ni coction ni dépuration.

Le grand objet, dans le traitement des dartres, eſt donc, comme vous le voyez, Monſieur, d'émouvoir toutes les parties de maniere que les humeurs ſtagnantes s'agitent, s'animent, ſe gonflent & ſe travaillent au point de devenir coulantes, & de pouvoir entraîner le miaſme qui agace & importune le principe vital. Il ſeroit ſans doute très-avantageux qu'il y eût dans le voiſinage de toutes les villes des ſources de ces eaux ſalutaires, que l'expérience a démontrées ſi utiles aux dartreux : mais comme il eſt vrai qu'on ne peut ſe procurer cette eſpece de ſecours qu'à grands frais, & que la plupart des malades n'ont ni

les facultés, ni le loisir de se transporter à des distances si éloignées, il est du devoir des Médecins de s'occu-
[illegible]er de la composition de remedes effi-
[illegible]ces contre les dartres, dont on puisse
[illegible]ire usage dans tous les tems & dans
[illegible]us les lieux.

Il semble que les remedes doivent [illegible]re d'autant plus efficaces, qu'ils sont [illegible]'une nature plus active, plus péné[illegible]ante & plus stimulante. Enfin le chef-[illegible]'œuvre de l'art seroit de combiner [illegible]n remede qui ressemblât aux eaux [illegible]inérales chaudes. L'analyse apprend [illegible]ien quels sont les principes qu'elles [illegible]ntiennent. La chimie peut même [illegible]aluer, ou à-peu-près, la quantité de [illegible]acun de ces principes ; mais on doute [illegible]'elle puisse jamais déterminer la na[illegible]e de ce gas, & imiter cet esprit qui [illegible]ur communique tant d'activité, & [illegible] rend si efficaces.

J'ai vu d'assez bons effets de certai[illegible]s pilules, dont on faisoit un secret [illegible]ur combattre les dartres : elles ex[illegible]oient quelquefois à vomir les mala[illegible]s qui en faisoient usage : ce qui m'a [illegible]t soupçonner qu'il entroit dans leur [illegible]mposition quelque vomitif, comme

l'hellébore ou l'ypécacuana. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que, ſi je voulois me compoſer un arcane d'une grande efficacité contre les dartres & la mélancolie, j'eſſaierois les remedes les plus actifs ; je combinerois les purgatifs & les vomitifs tant végétaux que minéraux, avec les toniques, & je les doſerois de façon que leur action, quoique efficace, fût lente & inſenſible. Je pourrois même y ajouter quelque ſel volatil pour les ailer, s'il eſt permis de parler ainſi, à-peu-près comme le gas anime & volatiliſe les ſubſtances ſalines & minérales des eaux chaudes.

L'eau des bains peut auſſi contribuer à l'éruption des dartres, lorſqu'en pénétrant comme une vapeur le tiſſu des parties, elle le ramollit & le relâche, & que d'ailleurs elle détrempe les dépôts de matiere muqueuſe épaiſſie, de maniere à la rendre plus fluide : cette réflexion me conduit à penſer que l'uſage des bains domeſtiques peut favoriſer la guériſon des dartres. Ils ſont principalement utiles aux perſonnes d'une conſtitution ſeche, chez leſquelles les dartres ſont communé-

ment farineuſes, & ont le caractere des maladies nervales. La vapeur fournie par l'eau des bains peut amortir l'action du principe vital, qui ſeroit trop excitée par les remedes : elle peut prévenir les fougues & les écarts dans leſquels il donne, quand ſon action eſt trop exaltée.

Les boiſſons délayantes, conſidérées ſous ce point de vue, peuvent aider au ſuccès des remedes dans cette eſpece de tempéramens : & c'eſt, je crois, ce bon effet des délayans qui a rendu ſi familier l'uſage du petit-lait pour le traitement des dartres : peut-être encore la prévention générale en faveur de ſon efficacité contre cette maladie eſt-elle moins fondée ſur quelques bons effets qu'il a pu produire, que ſur l'idée dans laquelle on eſt que l'humeur des dartres eſt une humeur âcre qu'il faut délayer & émouſſer. C'eſt dans les mêmes vues, que l'on conſeille les bains à la plupart des malades dartreux. On leur fait encore prendre le lait, quand on ſe propoſe d'adoucir & de renouveller en quelque ſorte toute la maſſe des humeurs.

Quoique tous ces moyens puiſſent

être employés utilement pour le traitement des dartres, il eſt cependant fort douteux que, par leur ſeul uſage, l'on puiſſe venir à bout de déraciner le principe dartreux (dans le cas où la choſe ſeroit poſſible). Je crois qu'on ne peut les conſidérer que comme des moyens auxiliaires, dont on peut ſe ſervir utilement pour le traitement des perſonnes d'une conſtitution maigre & ſeche. Le lait, outre qu'il tempere l'action de la ſenſibilité nerveuſe dans cette ſorte de tempérament, peut encore fournir abondamment de ce ſuc gélatineux, que j'ai dit être néceſſaire au développement & à la guériſon des dartres. Je ſuis, Monſieur, &c.



LETTRE XXXVII.

De l'hydropysie. Des causes de la soif & de la séchéresse de la langue qui l'accompagnent.

JE ne devine pas trop la raison pour laquelle vous me pressez de vous parler de l'hydropisie. Seroit-elle une maladie propre à la vieillesse ? Hippocrate n'en fait pas mention dans la notice qu'il a donnée des maladies propres à cet âge. Il est vrai encore qu'il n'en est nullement question dans le tableau qu'il nous a retracé des maladies des différens âges. Vous profitez sans doute de cette omission pour vous autoriser à la considérer comme une maladie des vieillards. Quelque envie que je puisse avoir de vous contredire, je suis pourtant obligé de convenir que vous avez raison de la classer ainsi : car il est d'observation que les hommes vieux sont plus sujets à l'hydropisie que les jeunes gens. Quoi qu'il en soit, vous serez satisfait ; je veux dire que je vous ferai part de mes ré-

xions ſur cette maladie : mais Dieu ſait ſi je pourrai vous fournir les lumieres que vous deſirez acquérir. Je compte ſur votre indulgence. Ce que j'ai dit de l'hydropiſie dans mon Traité des principaux objets de Médecine, eſt trop ſuccinct pour vous y renvoyer. Je vais donc entrer avec vous dans de plus grands détails.

L'hydropiſie eſt une maladie chronique qui conſiſte dans une collection d'humeurs aqueuſes : quand ces humeurs ſont épanchées dans la cavité du ventre, l'hydropiſie s'appelle aſcite, & c'eſt là ce que l'on entend communément par hydropiſie ; car ſi elle occupe quelque autre partie, elle prend ſa dénomination de la partie même où elle a ſon ſiege, & elle s'appelle hydropiſie de poitrine, hydrocele, anaſarque, hydrocéphale.

La marche de cette maladie nous offre deux phénomenes bien extraordinaires ; le premier eſt que très-communément un malade affligé d'hydropiſie, & dont le corps eſt tout infiltré d'eau, éprouve la ſoif la plus ardente : le ſecond eſt qu'un hydropique ait ordinairement la langue ſeche & aride à

la fin de sa maladie, dans le tems même où elle est parvenue à son dernier période, celui enfin où le corps infiltré ne présente plus qu'un vrai balon tout rempli d'eau.

L'eau de la mer n'est pas capable d'étancher la soif : au contraire, elle excite à boire ainsi qu'un mets dont la sauce est trop chargée d'épices, ou trop salée. Cette remarque ne donne-t-elle pas l'explication du premier phénomene? L'amas d'eau qui cause toutes les especes d'hydropisie, se fait aux dépens de l'urine & de la transpiration, dont l'excrétion ne se fait pas, ou ne se fait qu'en partie. Mais personne n'ignore que ces deux excrémens servent à la dépuration du sang & qu'ils sont chargés de toutes les parties âcres & salines de la masse sanguine : quand leur évacuation est supprimée, & qu'ils restent mêlés au sang, ils doivent faire la même impression sur les organes, & exciter la même sensation que l'eau de la mer, ou une sauce trop épicée & trop salée : leur effet est donc d'importuner & d'irriter la nature, qui, pour l'ordinaire, s'accommode mieux des choses douces,

& n'a que rarement besoin d'être aiguillonnée, à moins qu'elle n'ait été corrompue par de mauvaises habitudes. Je connois une dame qui ne boit que du vin à ses repas : elle m'a dit souvent que le lait avoit pour elle un attrait inexprimable. Cet exemple vient, ce me semble, à l'appui de ce que je viens de dire, savoir, que la nature aime ce qui adoucit & rafraîchit. Pourquoi les personnes qui boivent du vin pur, & mangent de préférence les ragoûts de la nouvelle cuisine, ont-ils si souvent besoin de boire de l'eau fraîche après leur repas ? Sans doute la nature ne l'appete que pour détruire ce sentiment importun que fait naître l'impression du vin & des mets trop épicés.

Qu'on ne soit donc pas étonné si les hydropiques desirent les boissons les plus douces & les plus délayantes : ces boissons sont propres à récréer la nature, & peuvent être plus utiles qu'on ne pense dans le traitement de l'hydropisie. L'usage des boissons délayantes entre dans la méthode de M. Bacher, Auteur d'une recette de pilules toniques, qui sont souvent

fficaces contre cette espece de maeadie.

La sécheresse de la langue n'offriroit peut-être rien de bien extraordinaire, si elle ne se présentoit que dans l'hydropysie ascite, attendu que bien souvent les parties supérieures deviennent d'une maigreur extrême, à proportion que le ventre se gonfle & se distend davantage; mais le même phénomene s'observe aussi dans les malades enflés depuis la tête jusqu'aux pieds, & chez qui par conséquent toute l'enveloppe cellulaire est empâtée & infiltrée d'eau.

Il est peu de malades qui n'aient eu la langue seche avant de mourir. En général, la sécheresse de la langue annonce une maladie grave, & devient souvent un mauvais signe, sur-tout quand elle reste constamment seche, même après le fort du redoublement; car bien souvent elle n'est seche que dans le fort de la fievre : quand elle s'humecte au déclin, elle rend le prognostic moins fâcheux, pourvu que d'ailleurs il ne s'y joigne pas d'autres accidens faits pour effrayer.

Il m'a paru que la ſéchereſſe de la langue ſe remarquoit le plus communément chez les malades dont la tête étoit priſe, ou s'affectoit facilement. Il eſt bien rare qu'un malade attaqué d'une fievre nervale n'ait pas la langue ſeche. Cette ſéchereſſe de la langue annonce une ſuſpenſion d'action dans les organes, d'où s'écoule cette liqueur ſalivaire qui arroſe tout l'intérieur de la bouche, & ſert à l'exercice des ſens de l'odorat & du goût. La ſéchereſſe de la langue doit donc faire ſuppoſer un effort extraordinaire de la nature, ſoit pour travailler la matiere de quelque amas dans la tête, ſoit pour ſe défendre de l'action d'un miaſme trop actif & trop abondant, qui porte ſon impreſſion ſur les nerfs de la tête : en un mot, la ſéchereſſe de la langue paroît devoir être d'autant plus grande, que la ſenſibilité nerveuſe eſt plus exaltée, & le principe vital plus irrité & plus près de ſuccomber. La ſéchereſſe & la noirceur de la langue annoncent un travail, un effort dans la tête. Une demoiſelle âgée de dix-ſept ans eut une éréſipelle au viſage : la langue reſta conſtamment ſeche juſ-

qu'au onzieme jour que la maladie fut jugée par des ſueurs & des ſelles muqueuſe. La criſe qui ſe prépara dès le huit, fut précédée de douleurs nerveuſes très-vives du côté de l'eſtomac & du ventre ; mais la criſe qui fut complette, fit ceſſer le gonflement de la tête, la fievre & les douleurs.

Une demoiſelle âgée de douze ans, étant déjà réglée, fut attaquée d'une fievre qui dura long-tems : elle perdit l'appétit, & ſe ſentit accablée : ſa tête ſe trouva priſe peu de jours après le commencement de la maladie. Elle étoit aſſoupie, & elle avoit la langue, les gencives & les levres ſeches, arides & noires. Tel étoit ſon état le dixieme jour, auquel je fus appellé. Il s'étoit joint à ces divers accidens une diarrhée habituelle. On lui conſeilla une boiſſon acidule légerement émétiſée. La ſécchereſſe de la langue & l'aſſoupiſſement continuerent juſqu'au vingt-huitieme de la maladie, qu'elle rendit du pus par les oreilles. Il s'étoit formé ſous le bras droit & au coude, du même côté, deux petits abcès qui rendirent du pus, celui du bras pendant cinq ou ſix jours. Vers le trente-

ſix elle commença à avoir de l'appétit, & on lui permit de manger; mais la fievre continua. Au cinquante-ſixieme, elle fut priſe de convulſions qui avoient été précédées d'un mal de ventre qui duroit depuis trois jours. Cette attaque, qui fut conſidérée comme l'effet d'un effort de la matrice, fut ſuivie d'une douce tranſpiration. La peau, qui juſques-là avoit été ſeche & aride, devint douce & moëlleuſe. Il ſe fit aux pieds & aux jambes une éruption de taches tirant un peu ſur couleur pourpre.

C'eſt preſque toujours au commencement du dernier ſeptenaire d'une maladie aiguë, que la langue des malades devient ſeche & aride : c'eſt auſſi là l'époque où les ſymptômes deviennent les plus graves : c'eſt auſſi le tems du délire, de l'aſſoupiſſement & des ſpaſmes; & tous ces divers accidens ne ſe déclarent, que parce que la nature emploie le plus communément ce dernier ſeptenaire pour travailler & cuire la matiere & les dépôts de la tête, comme elle a employé les premiers ſeptenaires pour opérer la coction dans le bas-ventre & la poitrine.

On peut croire que le travail de la coction a eu lieu dans ces deux ventres, puisque les malades rendent des matieres jaunes & liées, de la vraie bile, qu'ils rendent quelquefois aussi des crachats puriformes, & qu'ils ont des sueurs pâteuses, légeres à la vérité, & non critiques.

Quand, après ces évacuations, qui sont faites pour juger les maladies, le malade éprouve des accidens plus graves; quand le pouls se serre, que la langue devient seche, & que le délire se déclare, le prognostic ne peut être que très-fâcheux, ou du moins très-incertain. Il y a apparence qu'il existoit dans la tête un noyau qu'il faut détruire & fondre: c'est l'appareil de ce travail nécessaire, qui fait naître le délire, l'assoupissement, comme le travail de la coction du ventre occasionne la colique, la tension des hypochondres & la constipation.

L'observation suivante peut servir à prouver que les grands accidens d'une maladie sont l'effet des premiers efforts que fait la nature pour se débarrasser ou détruire un noyau qui la gêne, & trouble l'ordre & la marche de ses

mouvemens ou fonctions. Une femme, au huitieme jour d'une fievre continue, devint paralitique de tout un côté, & tomba dans un profond assoupissement. Je fus appellé pour la voir. A cette époque, je lui trouvai le pouls assez bon, & ayant cette sorte d'inégalité qui annonce une évacuation du ventre. A la fin du neuf, elle rendit plusieurs selles d'une matiere bien jaune & de consistance de purée. Elle sua; mais il n'en résulta aucun soulagement pour elle: au contraire, son pouls se serra & devint plus fréquent: sa langue devint seche: elle mourut au commencement du treize, après avoir rendu, le onze, des matieres vraiment bilieuses: elle périt, malgré la coction du ventre, parce que la nature ne put détruire le noyau qui s'étoit formé dans le cerveau.

La nature suit une marche assez constante à cet égard. Son premier travail se fait au ventre & à la poitrine, & elle ne s'occupe de détruire l'embarras de la tête que dans les derniers septenaires. C'est ici une vérité de pratique, que ne détruira pas l'observation de quelques malades qui,

ayant des maladies très-aiguës, sont attaqués très-vivement, & éprouvent les accidens les plus graves. J'en ai vu qui avoient, dès le premier jour, le délire, la langue seche & une foiblesse effrayante, le *proctratio virium*. Ces maladies ont été jusqu'à la fin du trois, du cinq, & au plus tard à la fin du sept; après quoi la maladie a filé, & le malade est rentré peu-à-peu dans son état naturel, sans qu'il soit survenu aucune autre révolution sensible.

Ces grands mouvemens, quand ils arrivent, sont toujours l'effet d'un puissant effort que fait la nature pour mettre la derniere main au travail de la coction, qu'elle a entamé depuis long-tems, mais qui s'est fait, pour ainsi dire, dans le silence & sans un grand éclat; je dis, sans un grand éclat, car cette fin tumultueuse & éclatante est toujours précédée d'un état d'indisposition plus ou moins marqué. Les personnes qui ont éprouvé quelque violente secousse de cette nature peuvent se rappeller d'avoir senti quelque dérangement dans leurs fonctions, soit au ventre, à la poitrine ou à la tête.

La tête de la plupart des malades

affligés d'hydropifie fe prend & s'affecte affez ordinairement vers la fin de leur maladie : ils deviennent affoupis, & perdent connoiffance : auffi eft-ce dans ce tems là même que leur langue devient feche. Je viens de voir un malade enflé depuis les pieds jufqu'à la tête. Cet homme, à la veille d'un jour que fa tête fe défenfla, tomba dans l'affoupiffement ; il avoit la langue d'une fécherefffe extrême : à peine pouvoit-il répondre aux queftions qu'on lui faifoit. Ses forces étoient tellement abattues, qu'on étoit obligé de lui tirer de la bouche les crachats qu'il avoit de la peine à expectorer : fon pouls néanmoins n'étoit pas tout-à-fait mauvais : après cet état de crife, fa langue s'humecta : il rendit quelques crachats fanguinolens : fon vifage fe défenfla : il découloit de fes yeux une humeur épaiffe & colante : il expectoroit plus aifément, & il étoit moins affoupi : fa mort pourtant n'en fut différée que de quelques jours.

Il femble que l'organe intérieur ne fe laiffe pas infiltrer par la furabondance des eaux qui caufent l'hydropifie, & que quand, par le défaut d'ac-

tion dans les organes destinés à l'excrétion des humeurs, elles forment masse, la nature toujours vigilante les pousse & les reporte, même avec douleur, dans les membranes cellulaires, où elles forment une espece de dépôt: elles peuvent y rester des années entieres, sans troubler les fonctions vitales, & sans même que la santé en soit considérablement altérée. Combien de vieillards ont les jambes enflées, & ne s'en portent pas moins bien! Je connois une dame qui, quoiqu'elle ait les jambes & le ventre enflés depuis plus de vingt ans, veille, court, & ne manque aucune de toutes les occasions de s'amuser, qui se présentent.

L'hydropisie ne paroît donc être que l'effet d'un travail excrétoire, *nisus evacuatorius*, comme une dartre, un polipe, une loupe; & si le plus souvent elle n'étoit pas l'effet & une cause du plus grand dérangement dans l'action des organes les plus essentiels, son prognostic ne seroit pas toujours malheureux? Et en effet, n'y a-til pas des exemples de personnes qui ont vécu long-tems, les unes avec un

œdeme aux jambes, les autres avec un hydrocele? Quelques-uns enfin peuvent, au moyen de la ponction répétée à des intervalles plus ou moins longs, se prolonger les jours, & se mettent en état de vaquer à leurs affaires.

LETTRE XXXVIII.

Des causes de l'hydropisie. Quelle peut être la source des eaux dont elle est formée?

Si vous avez lu avec attention ma derniere Lettre, vous avez dû remarquer que l'hydropisie y est considérée comme une maladie de l'organe extérieur : c'est le tissu cellulaire qui en est le siege : il est le seul organe, en effet, qui puisse s'étendre assez & se prêter suffisamment pour recevoir & contenir cette masse énorme d'humeurs qui forment l'hydropisie. L'eau est donc comme mise en dépôt dans cet organe, & là sans doute elle contracte des qualités qui la rendent étrangere à notre nature : elle perd in-

ſenſiblement ce caractere qui lui donnoit du rapport avec la ſubſtance de nos organes, & la faiſoit reſſembler aux humeurs qui imbibent, pénètrent, arroſent & nourriſſent les organes deſtinés à la ſécrétion des humeurs aqueuſes.

Les principaux organes du ventre ſe trouvent dans l'hydropiſie aſcite, comme une iſle au milieu de la mer: ils ſont environnés de cette maſſe d'humeurs qui lui eſt devenue étrangere, & qui, par ſon impreſſion dont ils ne peuvent ſe défendre, leur devient funeſte à la longue. Quels efforts ne doit pas faire la nature pour réſiſter à cette maſſe qui l'accable par ſon poids, & eſt devenue par ſes mauvaiſes qualités la cauſe de mille ſenſations déſagréables & importunes. Les cris & les plaintes d'un malade hydropique, la ſoif ardente qui le dévore, annoncent tout le déſordre qui règne dans les mouvemens de la nature.

Vous me demandez maintenant comment vient l'hydropiſie, & quelles en ſont les cauſes. Si quelque choſe pouvoit ſervir à étayer cette idée, que toutes les maladies ont une même cauſe

& une même marche, c'est la diversité des causes qui font naître l'hydropisie; la goutte qui se développe mal, des hémorrhoïdes supprimées, des dartres, & toute autre maladie de la peau repercutés; une fievre quarte fort enracinée, une fievre tierce dont les accès ont été trop tôt arrêtés : en un mot, tout ce qui peut occasionner ces diverses especes de maladie : voilà les vraies causes de l'hydropisie : elle est très-souvent précédée d'un embarras bien marqué dans les entrailles; telles que sont la dureté du foie, celle de la rate, & d'autres tumeurs situées dans les diverses régions du bas-ventre. Ce sont là les causes les plus prochaines : elle en a de plus éloignées, & ces causes sont les causes tant morales que physiques de la mélancolie, que j'ai toutes indiquées dans mon Traité des principaux objets de Médecine.

La mélancolie, qui dérive de l'empâtement des entrailles, doit donc être considérée comme la cause de l'hydropisie; mais j'ai annoncé dans le même Traité qu'elle étoit la source de toutes les maladies chroniques. Ainsi l'hydropisie, loin d'être considérée comme l'effet des maladies dont je viens de

de faire mention, n'eſt qu'une autre eſpece de maladie qui ſe préſente ſous ſa forme caractériſtique, mais avec des accidens plus graves, & un danger plus imminent: & ſans doute l'hydropiſie ne ſe déclare que quand l'embarras ou l'empâtement des entrailles eſt porté à un ſi haut degré, que la nature eſt diſtraite de ſes fonctions principales, & qu'il n'y a plus qu'irrégularité dans ſes mouvemens. Chaque organe ceſſe d'agir, ou agit mal: de-là naiſſent ces ſpaſmes qui accompagnent les douleurs cruelles qui précedent & annoncent l'hydropiſie.

Ces douleurs ſont nerveuſes: en vain ſaigne-t-on pour les faire ceſſer: le calme qui ſuit la ſaignée n'eſt que momentané: elles renaiſſent bientôt après, & avec autant de force qu'auparavant.

Une femme reſſentit tout-à-coup de vives douleurs dans le bas-ventre, avec ſuppreſſion d'urine, ou du moins grande difficulté d'uriner: ſon ventre s'enfla extraordinairement, & devint très-dur. Elle avoit une tumeur qui naiſſoit de la région lombaire, & s'étendoit en longueur vers le nombril l'eſpace de cinq pouces. Je fus appellé

en consultation. On proposa la saignée, que je déclarai inutile, disant que ces douleurs étoient nerveuses, & n'annonçoient rien d'inflammatoire. J'ajoutai, mais non pas en présence de la malade, qu'elles étoient les avant-coureurs de l'hydropisie. Je dis encore que la difficulté d'uriner n'étoit pas un effet méchanique de la tumeur, mais du désordre & du trouble de la nature, qui ne faisoit plus les choses qu'à demi, & de la maniere du monde la plus irréguliere. Quand j'eus dit mon avis, je m'en allai; mais je ne fus pas plutôt parti, que, de l'avis du Médecin ordinaire & du Chirurgien, la malade fut saignée: on la saigna trois fois: l'hydropisie se forma, & la malade mourut au bout de quinze jours, après avoir beaucoup souffert.

Il est certain, comme vous l'avez fort judicieusement remarqué, que les habitans des lieux humides & marécageux sont fort sujets à devenir enflés & hydropiques. Les fievres intermittentes, & notamment la fievre quarte y sont aussi fort communes. La cause de ces deux especes de maladies seroit-elle la même, & dépendroient-el-

les d'une diſpoſition ſcorbutique, de laquelle naiſſent beaucoup des incommodités qu'ils éprouvent?

L'air des lieux humides & marécageux ne peut être que très-pernicieux aux perſonnes qui le reſpirent, & qui en ſont conſtamment environnées: comme il eſt froid & humide, ſon impreſſion ſur la peau la ſaiſit & la tranſit; le jeu de toute l'enveloppe cellulaire eſt gêné; par conſéquent la matiere de la tranſpiration s'arrête, & va former des dépôts dans quelque ſac du tiſſu muqueux: c'eſt de-là que naiſſent la toux, l'enchifrenement, le gonflement des gencives, toutes les eſpeces de fluxion, auxquelles ſont ſujets ces habitans.

Quand le reflux ſe fait aux entrailles, il ſe forme une congeſtion d'humeurs dans toutes les membranes cellulaires de cette cavité; & cette congeſtion augmente par l'abord continuel de la nouvelle matiere qui ne s'évacue pas. Une fois que l'amas eſt formé, & que la maſſe des entrailles eſt conſidérablement empâtée, le déſordre doit ſe mettre & ſe met en effet dans l'action des divers organes ſitués

dans la capacité du ventre. La nature, inquiete & déconcertée par l'embarras que lui cause cette congestion d'humeurs, fait des efforts extraordinaires, & se livre à des mouvemens irréguliers, qui lient l'action des organes, & concentrent le jeu de leur ressort. De-là naissent les faux besoins, les douleurs d'estomac, la constipation, les borborigmes, les coliques venteuses, les mauvaises digestions, & un sentiment de pesanteur que l'on éprouve dans la région épigastrique après avoir mangé. L'on peut ajouter à tous ces accidens les obstructions du foie, de la rate, & celle des glandes mézentériques : quelquefois aussi il se forme des tumeurs dans le tissu muqueux, qui environne & tapisse le ventre. Il est rare que l'embarras de l'un de ces différens visceres n'amene pas l'hydropisie, qui le plus souvent est précédée de douleurs dans le ventre, & de la difficulté d'uriner.

La difficulté d'uriner, ou, si vous aimez mieux encore, une espece de suppression d'urine, est l'accident qui précede le plus immédiatement l'hydropisie : il doit faire supposer (cet

accident) un défaut d'action, ou pour le moins un désordre dans l'action des reins & de la vessie, qui sont les deux organes excrétoires de l'urine. Si l'on considere encore l'époque à laquelle l'hydropisie se déclare, les douleurs qui l'accompagnent, & le contenu de l'urine, il semble que l'on ne peut pas se refuser à l'idée que l'excrétion de l'urine est dans le systême de la nature une des fonctions les plus importantes, & sa suppression l'accident le plus dangereux, puisqu'elle paroît être le complément du désordre qui arrive dans les fonctions naturelles, & qu'elle est accompagnée de douleurs si vives & suivie d'accidens aussi évidemment mauvais, que l'est l'hydropisie qu'elle précede immédiatement. L'obstruction du foie, au contraire, celle de la rate, & la dureté des glandes mézentériques existent souvent des années entieres avant qu'elle se déclare; mais ce qui annonce l'effort constant de la nature pour rétablir cette excrétion & son inquiétude à cet égard, ce sont les envies fréquentes d'uriner, & des portions de glaires ou de membranes que contiennent les urines de quelques hy-

dropiques, assez semblables aux matieres glaireuses qu'offrent les déjections des malades travaillés du ténesme ou d'un flux dyssentérique.

Il paroît assez certain, que par l'effet d'un serrement qui se fait dans les entrailles, les sérosités peuvent se porter vers quelque partie, s'y amonceler, & former par leur surabondance un œdeme ou une hydropisie locale. M. Bordeu, dans ses Recherches sur la constitution du sang, a très-bien observé qu'un effort suppuratoire peut souvent occasionner un œdeme dans les parties qui environnent le lieu où le travail de la suppuration se fait. J'ai eu occasion de voir une demoiselle qui cracha le pus, à la suite de douleurs très-vives qu'elle souffrit pendant bien du tems dans le bas-ventre. Ses cuisses & ses jambes s'enflerent avant la mort, & notamment celles du côté droit, parce que, sans doute, le lieu de la suppuration étoit dans ce même côté.

Cette remarque peut bien servir à expliquer comment une obstruction du foie, de la rate ou des glandes mézentériques, peut, en dérangeant les

mouvemens de la nature, suspendre l'action des organes destinés à l'excrétion des humeurs séreuses & muqueuses : car, en supposant une intention à la nature, ou à ce principe vital & sensible, que nous avons supposé être occupé des diverses fonctions de notre corps ; en supposant, dis-je, une intention à ce principe, il a dû repousser toutes ces sérosités surabondantes vers le tissu cellulaire & les grandes cavités, comme les lieux les plus propres à leur servir de réceptacle, & où elles deviennent moins embarrassantes pour l'exercice des fonctions vitales.

Quelque certitude que nous supposions dans nos connoissances à cet égard, nous ne pouvons pourtant pas nous dissimuler que l'hydropisie nous offre quelques phénomenes, dont il est bien difficile, pour ne pas dire, peut-être impossible, de rendre raison : je veux parler de cet amas d'eaux, qui devient quelquefois si excessif, que l'on en a tiré à des malades jusqu'à vingt-cinq & trente pintes : mais ce qui rend ce phénomene bien plus singulier, c'est que, dans un espace de

tems très-court, il se forme un nouvel amas non moins considérable que le premier.

Je n'ose croire que cette surabondance aqueuse soit fournie par les seuls alimens & la seule boisson que l'on donne aux malades, puisque le même amas se forme & augmente chez ceux à qui l'on a interdit toute espece de boisson aqueuse, & auxquels on prescrit le régime le plus sec. La supposition que l'on feroit que notre propre substance, susceptible de se résoudre en eau, est la matiere de cet amas, n'est qu'illusoire. J'ai vu une femme hydropique à qui l'on tira, par le moyen de la ponction, beaucoup d'eau. Cette femme avoit le visage bien coloré, assez animé, & les parties supérieures assez fournies de chair. La ponction la rendit plus malade qu'elle n'étoit auparavant. Elle redevint hydropique, & elle mourut peu de tems après cette opération.

Il doit donc exister une autre source où la nature puise cette eau, qui par sa masse forme l'hydropisie, & sert à la renouveller après la ponction. Cette source doit être l'athmosphere qui

nous baigne & nous arrofe. La nature y pompe & en attire l'efpece d'humidité dont elle a befoin pour renouveller cette fumée aqueufe qui s'évapore de toute la furface du corps par forme de tranfpiration.

Cette action de pomper & d'attirer l'humidité, eft une faculté de la peau, qu'on ne peut pas révoquer en doute. L'exemple des Bouchers, des Chaircuitiers, des Cuifiniers, donne toutes les preuves que l'on pourroit defirer à cet égard. Ils ont la plupart, ainfi que leurs femmes, la peau blanche, le teint frais & fleuri, & en général beaucoup d'embonpoint : en un mot, ils fe nourriffent par la peau : mais fi la nature pompe dans l'athmofphere un fuc alimentaire, l'on peut bien croire auffi qu'elle y puife l'eau dont elle a befoin pour s'humecter & fe rafraîchir. Je rencontre tous les jours des perfonnes qui me difent avec étonnement que la quantité de leur urine furpaffe de beaucoup celle de leur boiffon, & me preffent de leur en donner la raifon. J'avoue que je n'en connois pas d'autre que celle dont il eft queftion ici, & elle me paroît affez fatisfaifante.

L'idée même que cette faculté augmente lorſqu'on eſt hydropique ou menacé de l'être, n'auroit-elle pas quelque fondement? Une hydropiſie eſt conſtamment précédée du plus grand déſordre : tous les excrémens reſtent en grande partie mêlés avec le ſang : par leur préſence ils fatiguent, & ils importunent le principe vital, qui eſt forcé de mettre en action toutes ſes facultés, & d'employer tous les moyens pour ſe procurer la ſorte d'humidité propre à détruire ou à diminuer l'impreſſion de ces humeurs excrémentitielles, & des autres miaſmes diſperſés dans toute la maſſe ſanguine : mais dans ces malheureuſes circonſtances où le principe vital cherche à ſe ſoulager, il s'accable de plus en plus; car toute cette eau ne fait qu'augmenter la maſſe & le poids des eaux, & l'hydropiſie fait des progrès d'autant plus rapides, que cette humidité puiſée dans l'athmoſphere contient moins de cette matiere éthérée, de cette ſubſtance ignée, dont la nature ſe ſert comme d'un inſtrument pour entretenir l'action, la vie, pour

échauffer en un mot les diverses parties de notre corps.

Les faits viennent à l'appui de cette opinion. L'hydropisie se déclare plus souvent l'hiver que l'été, & ses progrès sont bien plus rapides dans cette saison. On voit beaucoup d'habitans des lieux humides & marécageux mourir d'hydropisie. L'air que l'on respire dans ces endroits est, ainsi que celui que l'on respire pendant l'hiver, moins échauffé : il contient moins de cette substance ignée qui sert à réchauffer les corps.

Peut-être aussi le corps y puise-t-il ou en attire-t-il moins de cette chaleur céleste qui anime tous les corps, fait germer les semences, épanouir les fleurs, fructifier les arbres, & éclorre les insectes. La nature, privée d'une partie de ce secours, languit : ses mouvemens ont une marche pesante & irréguliere. Le désaccord se met dans le jeu des nerfs; &, la dépuration ne se faisant pas, toutes les humeurs restent confondues : de-là naissent le scorbut, l'hydropisie, la fievre maligne, la fievre lente nerveuse qui n'est qu'une espece de scorbut aigu.

Vous pouvez maintenant deviner la raison pour laquelle les habitans de ces lieux humides & marécageux sont si fort enclins à la boisson des liqueurs spiritueuses. Sans doute cette sensibilité vitale qui veille à la conservation de la vie, y cherche-t-elle cette matiere éthérée qui lui devient nécessaire pour entretenir la chaleur des parties du corps, & pour suppléer ce feu contenu dans l'air, que noient les exhalaisons humides, & dont elles éteignent & diminuent la force. Par la raison contraire, les liqueurs fraîches & délayantes, les acidules deviennent utiles, & sont desirées par les habitans des pays chauds. Leur usage prévient l'embrasement que mettroit dans les corps cette matiere éthérée, qui, sans doute, y est trop active & trop abondante, comme elle le devient quelquefois dans nos climats, pendant des étés fort chauds. Les jeunes gens, ent'autres, qui ont beaucoup de chaleur innée, retirent un grand fruit de l'usage de ces sortes de boissons : ils aiment beaucoup les bains de riviere, & ils s'en trouvent bien.

LETTRE XXXIX.

Du traitement de l'hydropisie.

Si vous voulez vous donner la peine de feuilleter les livres qui traitent de l'hydropisie, vous en trouverez bien peu où l'on ne propose pas comme la premiere indication à remplir, l'évacuation des eaux. Les Médecins qui les ont écrits, n'ont sans doute pas considéré que la collection des eaux est occasionnée & entretenue par un fonds de maladie, & qu'elle résulte d'un désordre dans l'action des organes : autrement ils se seroient occupés de combattre cette premiere cause, & de la détruire par tous les moyens possibles. J'ose le croire, l'usage des hydragogues, tant recommandé n'a que rarement un succès heureux ; & encore, supposé qu'ils procurent l'évacuation des eaux, a-t-on la douleur de voir renaître l'hydropisie peu de tems après que les premieres eaux ont été évacuées. L'on peut bien assurer que si,

par leur usage, une hydropisie a été guérie sans retour, il falloit que cette maladie fût occasionnée par une cause bien légere, qu'elle fût de fraîche date, ou, ce qui est vraisemblable, qu'on ne les eût employés qu'après avoir fait précéder l'usage des remedes toniques, qui, en réveillant la nature, l'avoient aidée à mûrir ce fonds matériel, qui occasionnoit & entretenoit l'hydropisie. Les hydragogues, donnés de cette maniere, & encore avec beaucoup de ménagement, peuvent être utiles.

Je ne crois pas que la méthode de commencer le traitement de l'hydropisie par la ponction, soit bonne. Je doute qu'on doive lui rapporter le bon effet des remedes que l'on emploie ensuite. Je suis dans la ferme persuasion que leur efficacité n'auroit pas été moins marquée, quand même ils auroient été donnés de prime abord. J'ai rapporté dans ma Lettre précédente l'histoire d'une malade à qui la ponction fut conseillée & faite d'après ces vues : cette opération eut les suites les plus malheureuses ; car, depuis l'instant où elle fut pratiquée, la ma-

lade alla de mal en pis. Le Médecin qui la conseilla s'étoit flatté de l'espérance illusoire qu'elle prépareroit à l'usage de ses remedes qui en deviendroient plus efficaces.

L'hydropisie est une maladie très-dangereuse; &, quelque bonne que soit la méthode de traitement que l'on emploie, il y en a beaucoup qui sont inguérissables : cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de choix à faire parmi les différentes méthodes. Je crois, au contraire, qu'il y a des hydropisies qui ne deviennent mortelles, que parce qu'on n'a pas choisi & suivi le meilleur plan de traitement : au moins faut-il avoir des vues, quand on entreprend la cure d'un malade : il faut pouvoir se rendre compte à soi-même de ce que l'on fait : car, agir sans objet, c'est se conduire en aveugle, & s'exposer à donner contre tous les écueils possibles. J'ai répété un grand nombre de fois dans mon Traité des principaux objets de Médecine, que les purgatifs ne pouvoient pas être employés indifféremment dans tous les tems d'une maladie. J'ai fait connoître le danger de la méthode des

draſtiques pour la colique des Peintres, telle ſur-tout qu'on l'emploie à l'Hôpital de la Charité de Paris, & que l'a célébrée M. Dubois dans une theſe tant vantée. Je me flatte d'avoir démontré juſqu'à la conviction, qu'on ne devoit faire uſage des draſtiques que dans les derniers tems de la maladie, dans celui enfin où il y avoit des ſignes de coction. Je me ſuis ſervi pour le prouver, des obſervations mêmes rapportées par MM. B. & Chomel, dans la vue de faire triompher la méthode de la Charité, qui leur étoit ſi chere.

J'en puis bien dire autant de l'hydropiſie. Sa guériſon ne peut être ſi prompte : elle eſt le bienfait du tems : il faut, pour qu'elle s'opere, que la matiere qui forme le fonds matériel de la maladie, ſe prépare, ſe fonde : il faut, en un mot, que la coction en ſoit faite. C'eſt à favoriſer cette coction, que doivent ſe diriger toutes les vues du Médecin : c'eſt là le but qu'il doit viſer : s'il ne l'atteint pas, les eaux ne s'écouleront pas, & le malade périra. Quand le travail de la coction eſt fini, les eaux cedent à l'action

des remedes les moins actifs : elles s'évacuent souvent par l'usage des remedes toniques. Cette remarque a été faite par des gens qui n'étoient pas très-versés dans l'art de guérir. Je me rappelle, me disoit un homme, d'avoir fait prendre à un hydropique toutes les herbes de la Saint-Jean sans aucun succès : trois semaines après une légere infusion de quelques plantes fit écouler les eaux, & le malade se trouva guéri. Faites-en votre profit, lui dis-je, & ne tourmentez pas trop vos malades à force de vouloir les faire pisser.

En effet, les hydropiques ne sont pas malades par la raison même qu'ils ont des eaux épanchées dans la cavité du ventre : au contraire, les eaux ne s'épanchent & ne s'amassent que parce qu'il y a une cause de maladie réelle, dont la collection des eaux n'est qu'un effet : ainsi c'est se donner des peines inutiles que de travailler à faire sortir les eaux, si auparavant on n'enleve pas la digue qui les arrête & y met obstacle. L'expérience apprend que le plus souvent elles n'ont pas plutôt été évacuées, qu'il s'en ramasse de nouvelles.

C'eſt du même eſprit que font agités les Médecins qui fondent les plus belles & les plus grandes eſpérances de guériſon ou de ſoulagement, ſur une ſelle qu'ils tâchent de procurer à leurs malades par tous les moyens poſſibles. Ils croient avoir remporté une victoire déciſive pour le ſort de leurs malades, ſi dès les premiers jours de la maladie, ils peuvent arracher à la nature une garde-robe ; & ils ſont déſolés, ainſi que les malades & les aſſiſtans, ſi leurs peines deviennent inutiles & infructueuſes. C'eſt cette fureur d'aller & de procurer des garde-robes, qui a rendu l'uſage des lavemens familier au point de fatiguer ceux qui n'ont pour ce genre de remedes qu'un goût médiocre.

Il y a grande apparence que ceux qui ſe conduiſent ainſi ne ſentent pas que le défaut de garde-robe n'eſt pas la cauſe des maladies, & qu'en voulant procurer des ſelles, ils exigent & demandent à la nature ce qui peut-être n'exiſte pas ; & ce qu'elle n'eſt pas dans l'intention de leur donner : ils veulent la rappeller à une fonction dont elle eſt abſolument diſtraite, &

qu'elle n'a probablement pas négligée ſans intention. J'ai vu tourmenter pendant treize jours des malades avec des lavemens, pour leur faire rendre des matieres qui ſe ſont évacuées d'elles-mêmes, & abondamment à la fin du quatorzieme jour.

Ces réflexions peuvent avoir leur application pour les hémorrhagies & la ſuppreſſion de toutes les évacuations naturelles. On s'occupe preſque toujours en vain, & ſouvent avec de grands riſques pour les malades, de rappeller les unes & de ſupprimer les autres trop bruſquement. On ſe conduit comme ſi ces excès étoient la cauſe même de ce dont ils ne ſont que les effets. Une hémorrhagie, n'eſt qu'un accident, qui, tout effrayant qu'il eſt, doit n'entrer en conſidération dans le traitement, qu'autant qu'il rappelle à la cauſe qui le produit.

Je crois donc que, dans le traitement de l'hydropiſie, la premiere indication à remplir n'eſt pas celle d'évacuer les eaux : il eſt plus ſage d'attaquer le fonds de la maladie : il faut tâcher d'en détruire la cauſe autant qu'il eſt poſſible. Il ſuit de ma maniere

de considérer l'hydropisie, que l'on ne doit se servir des hydragogues qu'avec ménagement : ce ne sont pas de grandes secousses données brusquement, qui peuvent être utiles. La nature a besoin d'être réveillée, & le jeu des organes d'être réchauffé; mais ce doit être d'une maniere douce, constante & sans tumulte : ainsi, quand on se propose d'employer les drastiques & les hydragogues, dont toute l'énergie peut être nécessaire pour ranimer l'action du systême muqueux, qui est dans une sorte d'engourdissement; quand on se propose, dis-je, d'user de cette sorte de remedes, il est à propos de les combiner avec les toniques & les aromatiques, & de les doser de maniere qu'ils agissent lentement, quoiqu'avec efficacité : en dirigeant ainsi leur action, on favorise la coction de la matiere qui forme l'empâtement, & l'on procure l'évacuation des humeurs à mesure qu'elles se travaillent, & qu'elles sont fondues.

J'ignore si l'action des drastiques se borne aux intestins. C'est toujours beaucoup que de réveiller & de sou-

tenir constamment le jeu d'un organe qui confine à tous les organes du ventre, & tient à l'organe extérieur par des liaisons que lui procure le tissu cellulaire.

L'expérience de tous les tems a appris que les aromatiques ont une saveur & une odeur qui les rend amis des nerfs : ils sont une espece de charme, au moyen duquel on arrête & on calme leurs mouvemens les plus désordonnés : soient qu'ils soient pris intérieurement, ou qu'ils soient seulement appliqués à quelqu'un des organes des sens, ils produisent leur effet : sans doute il en émane une nuée de corpuscules odoriférens, qui pénetrent le tissu des parties, & s'attachent aux nerfs, dont ils suspendent, moderent ou dirigent l'action. Il peut donc résulter un avantage de leur combinaison avec les hydragogues : ils préviennent ou temperent la fougue des nerfs, trop souvent occasionnée par l'action trop irritante de cette sorte de purgatif. Il est encore bon d'aromatiser les boissons que l'on fait prendre aux malades : elles en sont plus pénétrantes, & elles procurent

aux humeurs épanchées plus de fluidité & une certaine saveur qui, étant plus du goût du principe vital, l'apprivoise de maniere qu'il se prête avec moins de répugnance au repompement des humeurs épanchées : n'en résultât-il enfin qu'une titillation pour toutes les parties sensibles, propre à les faire sortir de leur engourdissement, & à y rappeller la vie à demi éteinte, il faudroit bien qu'il arrivât un changement & un déplacement dans les humeurs.

Nous nageons dans l'air ; il nous baigne : la nature y pompe, comme je l'ai dit plus haut, la sorte d'humidité dont elle a besoin pour entretenir la vie, & qui devient partie élémentaire des organes. Cette humidité soutient les forces, & anime l'action des parties sensibles, lorsqu'elle est suffisamment impregnée de cette substance éthérée qui communique la chaleur active que l'on éprouve, quand l'air est pur, & que l'astre du jour n'est obscurci par aucun nuage. Quand, au contraire, l'air est chargé de ces brouil lards qui nous dérobent une partie de la lumiere, il perd cette chaleur ac-

tive : rien ne le prouve mieux que l'impreſſion qu'il fait ſur les corps : l'on eſt ſaiſi d'un froid qui pénetre juſqu'à l'intérieur, & ſemble être l'effet d'un effort que fait la nature pour ſe prémunir contre ſon action ; comme il arrive qu'elle ſe réveille & ſe contracte lors de la ſenſation excitée par une aſperſion d'eau froide. Mais, ſoit effet du beſoin ou de l'habitude, la nature ſe laiſſe vaincre ; elle attire cette humidité aqueuſe & froide ſi dangereuſe pour nos corps ; puiſqu'elle occaſionne des bouffiſſures, des fluxions, le relâchement du corps, & l'abattement des forces : elle diminue auſſi la chaleur naturelle, en éteignant l'action de la matiere ignée, dont les corps étoient déjà pourvus.

Chez les Romains les Athletes étoient dans l'uſage de s'oindre d'huile avant de s'engager dans un combat. Sans doute ils le faiſoient ou pour rendre leur corps plus diſpos & plus agile, ou pour conſerver leurs forces. Peut-on ſuppoſer que l'huile fît ſur leurs corps l'effet qu'elle produit ſur les reſſorts d'une ſerrure ? Il eſt certain qu'elle en rend les mouvemens plus ai-

sés. Mais ne seroit-il pas plus raisonnable de croire que l'huile appliquée au corps est capable de concentrer & de retenir dans les corps cette substance éthérée qui contribue tant à les rendre forts, si elle ne fait pas toute leur activité. Enfin tout le monde sait que l'excellent vin, qui me paroît contenir, ainsi que les aromats, beaucoup de cette matiere ignée, est très-propre, non-seulement à soutenir, mais encore à réveiller les forces lorsqu'elles sont épuisées par de longs travaux & de grandes fatigues. On en donne aux chevaux pour les aider à fournir de longues courses. Le vin ne paroît jamais meilleur que quand on a couru à cheval : on boit beaucoup, & toujours avec plaisir : j'en ai fait l'expérience après des retours de chasse.

Ne peut-on pas conclure de tout ce qui vient d'être dit, que les remedes sur l'usage desquels on doit le plus insister, doivent être pris dans la classe des toniques & des confortatifs, & qu'on ne doit que très-rarement prescrire les purgatifs sans leur mélange, quelle qu'en puisse être l'espece.

Hippocrate conseille des embroca-

tions d'huile & de vin pour le traitement de l'hydropiſie, ou de ce qu'il appelle *aqua intercus*. Cette pratique vient d'être renouvellée : elle a même été annoncée dans les nouvelles publiques comme une découverte : elle a produit d'heureux effets. Je connois une Dame qui en a retiré le plus grand fruit. Dirai-je, pour rendre raiſon de ce ſuccès, que les embrocations rendent la peau du ventre plus ſouple ? Leur efficacité ne proviendroit-elle pas plutôt du frottement qui reſtitueroit à la peau & aux entrailles la ſorte d'action qu'il ſemble qu'elles ont perdue dans l'hydropiſie ; ou bien ne ſerviroient-elles qu'à défendre la ſurface du corps de l'abord de l'humidité qu'elle ſemble pomper encore avec plus d'avidité, comme je l'ai remarqué dans la trentehuitieme Lettre ? J'aime à croire conſéquemment à l'idée que j'ai développée plus haut, qu'elles ſervent à concentrer la matiere ignée déjà contenue dans le corps ; qu'elles en empêchent l'évaporation ; qu'elles peuvent y en ajouter une nouvelle quantité. La grande inflammabilité des huiles n'annonce-t-elle pas qu'elles abondent en ſubſtance

éthérée

éthérée, qui, sans doute, n'a besoin que du plus léger frottement pour se développer.

Le bon effet de l'huile, considérée sous ce point de vue, ne conduit-il pas à penser que l'usage des remedes extérieurs, employés soit en fumigation, soit en bain de vapeurs, soit en frictions, peut être d'une grande ressource pour le traitement des hydropiques, pourvu d'ailleurs que les ingrédiens ou les matieres dont on se sert soient pris dans la classe des aromats ou des liqueurs spiritueuses.

J'ouvre une brochure dans laquelle M. Bacher, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, fait connoître sa méthode de guérir les hydropisies. Sans m'arrêter à sa théorie qui est succincte, je passe aux observations des malades qu'il a traités & guéris; j'ai la satisfaction de voir que sa méthode qui est bonne, confirme mes idées sur l'œthiologie de cette maladie, & qu'elle s'accorde avec mes vues sur son traitement. Adieu, Monsieur; je vous suis, &c.

S

LETTRE XL.

Quelles inductions l'on peut tirer des secours utiles aux noyés pour le traitement de l'hydropisie.

JE vous sais bon gré, Monsieur, de m'avoir envoyé les écrits de M. Pia sur les noyés : je vous en fais mes remercîmens. Peut-être étiez-vous curieux de savoir quel usage je voulois en faire quand je vous les demandai. J'étois bien aise de les lire, afin d'être utile à quelques malheureux noyés, si jamais je me trouve dans le cas de diriger l'administration des secours qui leur sont nécessaires : mais ce n'est pas tout; je voulois aussi connoître les différens objets contenus dans la boîte de dépôt, dans laquelle se trouvent réunis les principaux secours qu'on doit leur administrer.

J'espérois y trouver de quoi fortifier mon opinion sur la cause & le traitement de l'hydropisie, & voici pourquoi. J'étois dans la persuasion que le corps d'un noyé pouvoit être considéré comme celui d'un homme affligé d'une hydropisie universelle;

car il eſt enflé, il eſt bouffi; en un mot, toute l'écorce cellulaire eſt infiltrée d'eau dans le noyé, comme dans l'hydropique. Mais, pour mieux faire connoître les rapports que peut avoir le noyé avec l'hydropique, examinons ce qui arrive à l'homme qui ſe noie. L'eau dans laquelle il eſt plongé, le mouille, le ſaiſit & l'étouffe: elle pénetre tout le tiſſu de la ſurface du corps qu'elle imbibe: elle noie & éteint cette matiere ignée qui entretient la chaleur: elle détruit dans tout l'organe extérieur la vie, qui vraiſemblablement ſe reporte & ſe concentre dans quelques-uns des organes internes; car, ſi elle ne s'y conſervoit pas, les noyés mourroient ſans aucun eſpoir de retour.

Il me paroît bien conſtaté que la vie eſt à demi éteinte chez les noyés, & qu'ils meurent de froid. Ce qui fait ma certitude à cet égard, eſt la nature des ſecours que l'on emploie pour les rappeller à la vie: ils ſont tous d'une nature très-échauffante: ils ſont très-ſpiritueux, & propres par leur activité à réveiller le principe vital, & à détruire l'engourdiſſement & l'inaction qui naiſſent de l'extinction de la ch-

leur. Ces secours consistent à leur souffler de l'air chaud dans la bouche, à les envelopper dans une couverture de laine bien chauffée, à leur faire des frictions avec des flanelles imbibées d'eau-de-vie camphrée, aiguisée avec l'esprit de sel ammoniac; à leur introduire dans le nez de ce même esprit, à leur faire avaler de l'eau-de-vie camphrée aussi aiguisée, & à leur donner des especes de lavemens de fumée de tabac avec une machine fumigatoire.

Quand on réfléchit sur la nature de ces divers secours, n'est-il pas naturel de penser que les vrais antidotes de l'eau sont les remedes aromatiques & toniques? C'est à cette espece de remedes qu'il faut avoir recours, quand les nerfs & tout le tissu du corps sont tellement abreuvés d'eau, qu'ils tombent dans l'engourdissement, & perdent leur action. Il semble qu'ils demandent à être remis en jeu par une impression forte & agréable en même tems; telle que la procurent les liqueurs spiritueuses; d'où l'on peut conjecturer que, si l'on faisoit brûler des aromats avec le tabac dans la machine fumigatoire, la fumée en deviendroit plus ef-

ficace : mêlée au parfum des aromats, elle effaroucheroit moins la sensibilité nerveuse ; elle pénétreroit plus aisément le tissu des parties, & y répandroit davantage de cette substance éthérée, que doivent contenir en plus grande quantité tous les aromatiques.

Je n'imagine pas que l'effet de la fumée de tabac doive se borner à réveiller le jeu des intestins, & à procurer la sortie de quelques matieres fécales qui peuvent y être contenues : elle doit, ainsi que l'eau-de-vie camphrée, se répandre dans toute la masse fibreuse pour agiter les nerfs, & y exciter cette motitation qui sert au développement de la chaleur, & sans laquelle la vie ne peut subsister. Je ne veux pas dire pour cela qu'il ne soit pas très-utile de remettre en action le canal intestinal. Je regarde, au contraire, comme très-essentiel d'y rappeller & d'y entretenir le mouvement, attendu qu'il peut le communiquer à tous les organes internes & externes, avec lesquels il a des correspondances plus ou moins directes : mais je crois que l'insufflation de la fumée de tabac parfumée doit encore être conseillée & administrée dans

les vues que j'ai déjà indiquées. Je me garderai donc bien de penser avec quelques Médecins qu'un lavement fait avec une décoction de gratiole pourroit atteindre au même but, & tenir lieu par conséquent de la fumée de tabac aromatisée. Son action trop irritante paroît devoir se borner à l'irritation qu'elle produit sur les intestins ; & conséquemment elle rempliroit mal l'objet que l'on doit avoir en vue.

Maintenant, en admettant comme vrai que les secours propres, non-seulement à communiquer la chaleur, mais aussi à l'entretenir, sont les plus efficaces pour détruire les impressions de l'eau sur la sensibilité nerveuse, ne doit-on pas considérer comme très-utiles dans l'hydropisie les toniques ou confortatifs ? Ce choix semble dicté par la nature de la maladie, qui est, suivant que le porte son nom, une collection d'eaux : mais il est bon de remarquer que la collection d'eaux dans un hydropique, n'est que l'effet d'une autre maladie, qui demande souvent bien du tems avant qu'elle soit détruite ; d'où il suit que la maniere d'administrer les secours pour les hydropiques exige une com-

binaiſon de moyens qui ne ſont pas néceſſaires pour les noyés.

Parmi les matieres dont ſont fabriqués nos vêtemens, il y en a qui ont la faculté d'abſorber l'humidité, & qui ſe ſechent promptement : telles ſont les étoffes de laine. L'expérience a encore appris que ce ſont elles qui ſont les plus propres à conſerver la chaleur. De-là ſans doute eſt né le grand uſage des camiſoles de flanelle, que l'on porte ſur la peau. Les hommes frileux, comme ceux qui ſuent facilement, en retirent beaucoup de fruit : elles conſervent la chaleur chez les premiers; chez les derniers elles abſorbent la ſueur, de maniere qu'ils ſont à l'abri de l'impreſſion de froid que fait ſur la peau une chemiſe de toile mouillée, quand le corps & la ſueur commencent à ſe refroidir.

D'après ces réflexions tirées de l'utilité même de la choſe, il étoit tout naturel de mettre les flanelles & la couverture de laine au nombre des ſecours à adminiſtrer aux noyés : mais ne pourroit-on pas auſſi en étendre l'uſage juſqu'aux hydropiques, dans leſquels il faut combattre l'impreſſion des eaux,

ranimer & conserver la chaleur ? Ne seroit-il pas utile de les tenir habituellement revêtus de chemises de flanelle ? C'est aux Maîtres de l'art, mais plus encore à l'expérience, à décider si leur usage, ainsi que les frictions faites avec des flanelles aromatisées, pourroient être de quelque ressource dans le traitement de l'hydropisie.

Je n'entrerai pas dans de plus grands détails sur l'hydropisie. Je ferai seulement quelques réflexions sur la sorte d'habillement qui convient le plus aux vieillards. Comme ils sont très-sensibles au froid, très-sujets aux maladies catharrales, & que d'ailleurs l'hydropisie est une maladie de la vieillesse, ils doivent être fort attentifs à se précautionner contre le froid. Les étoffes les plus propres à leur communiquer de la chaleur, ou à la leur conserver, sont donc celles qu'ils doivent préférer, & qui leur deviennent nécessaires : mais il paroît à-peu-près démontré que c'est la laine qui fournit les étoffes les plus chaudes & les plus propres à les garantir du froid. On doit donc leur conseiller dans toutes les saisons de se vêtir avec des habits faits d'étoffes de laine.

Les vieillards qui ont contracté l'habitude de ne porter que des habits de drap, s'en trouvent très-bien : car, quelque forte que puisse être la chaleur, ils peuvent les supporter. Je ne doute pas que, le soir d'une journée très-chaude, ils n'aient à s'applaudir de s'être exposés à l'importunité d'une chaleur accablante, mais passagere, qui ne peut tout au plus que leur causer une légere incommodité; tandis que la fraîcheur de la soirée peut les rendre réellement malades, en leur occasionnant des catharres ou des fluxions.

Il est inutile de répéter ici que leur peau qui transpire moins, est moins propre à puiser dans l'air cette humidité chaude & active, qui est l'aliment du feu dont les corps sont réchauffés : ils ont moins de cette chaleur innée qui constitue la sensibilité & la vie : en un mot, comme je l'ai dit dans l'une de mes Lettres, ils conservent moins de mouvement, & ils sont moins vivans; mais comme il leur reste peu de leur propre fonds pour vivre, il est donc nécessaire qu'ils cherchent à l'épargner, & qu'ils vivent d'emprunt autant qu'il est possible. Les vieillards aiment beau-

coup à manger, & leur goût se porte de préférence sur les viandes. Cette espece de voracité ne naîtroit-elle pas d'un besoin ? Et cet appétit qu'ils ont pour les viandes ne seroit-il pas dirigé par le vœu de la nature qui desire s'entretenir & réparer ses pertes ? Le jus des viandes, qui est tout animalisé, restaure plus que toutes les substances végétales. Je vous suis, &c.

LETTRE XLI.

Des écoulemens par les yeux & les oreilles.

Je conviens, Monsieur, que j'aurois dû vous parler plutôt des écoulemens d'humeurs par les yeux & les oreilles, auxquels sont sujets les vieillards. Cette matiere devoit être naturellement traitée à la suite des questions sur la dysurie, la strangurie & le pissement de sang, qui sont d'autres especes d'incommodités assez familieres à la vieillesse, & que je fais dépendre de la même cause.

La cause de ces deux affections doit

être une ſurabondance de ſéroſités qui ſe déborde vers la tête, & ſort par les yeux & les oreilles, les excrétoires de deux eſpeces d'humeurs connues l'une ſous le nom de larmes, l'autre ſous le nom de matiere ſébacée : celle-ci eſt deſtinée à enduire & lubrifier le conduit auditif.

Si vous avez lu attentivement ce que je vous ai écrit, vous devez ſavoir à quoi vous en tenir ſur la ſource d'où dérive cette ſurabondance : elle naît de ce que l'action de la peau & de quelques autres organes eſt à demi éteinte : elle provient d'une extinction de la chaleur naturelle, qui ne peut plus cuire ſuffiſamment les ſucs exprimés des alimens, & les convertir en vrai ſang : d'où il arrive que le ſang des vieillards n'eſt qu'imparfait, comme l'action des organes qui le travaillent : il contient peu de cette partie gélatineuſe & globuleuſe, de cette partie rouge enfin, qui annonce la force & la vie : il eſt chargé de phlegme & de pituite ; mais ſi vous faites attention aux circonſtances dans leſquelles toutes ces choſes arrivent, vous vous convaincrez, ainſi que moi, que le grand tra-

vail de la sanguification s'opere par l'action de tous les organes, & singulierement par celle de toute l'écorce cellulaire; car dans la vieillesse la peau est flasque, ridée & desséchée; ce qui annonce le peu d'action de cet organe, attendu qu'un organe qui agit, s'érige, se gonfle & se remplit.

Vous n'ignorez pas que l'organe excrétoire du superflu des sérosités est la peau : mais la peau, comme vous le savez très-bien, est moins active dans la vieillesse, & moins perméable; par conséquent la transpiration est moins abondante, & cependant il y a plus dans le corps de cette espece d'humeurs qui la constitue : les choses étant dans cet état, ne doit-il pas arriver que les humeurs surabondantes qui ne trouvent pas d'issue à la peau, se portent à travers les lames du tissu cellulaire, jusqu'à l'endroit où il se trouve une voie ouverte? or, comme les yeux & les oreilles sont continuellement abreuvées d'humeurs, ils doivent devenir des voies de décharge pour la nature, qui cherche à s'alléger de ce superflu d'humeurs qui la gêne : delà doit s'ensuivre un écoulement d'humeurs par

les oreilles ou par les yeux : ces deux organes deviennent deux especes d'égoûts qui s'enflamment & sont d'autant plus sensibles, qu'ils sont obligés de se livrer à une action plus vive, comme il arrive aux bords d'un cautere, qui s'irritent dans un tems froid & humide, lorsque le corps se trouve chargé d'une plus grande abondance d'humidités, lesquelles se portent par une pente devenue naturelle vers cet égoût.

Il y a une observation à faire par rapport à ces divers écoulemens d'humeurs, c'est qu'ils se font la plupart, ou presque tous, dans les deux extrémités du sac cellulaire, dans ces endroits où il forme des especes de cul-de-sac. C'est ainsi que la nature a placé dans les endroits où ce tissu est plus ramassé & plus molasse, les glandes qui semblent destinées (comme on l'a déjà remarqué), 1°. à servir d'entrepôt aux humeurs qu'envoie & qu'exprime le grand sac dans ses grands serremens ; 2. à amortir une partie de l'action des principaux visceres dans des circonstances à-peu-près semblables.

Quelle sagesse dans les vues de l'Au-

teur de la nature! Comme tout eſt diſpoſé & arrangé dans la ſtructure & l'ordonnance de notre frêle machine! C'eſt de cet arrangement & de cette diſpoſition que dépendent tous les accidens du catharre, qui affligent & ſurviennent quand, par un froid ſubit & humide, la tranſpiration s'arrête & ſe porte abondamment vers les yeux, les oreilles, les narines & la bouche: ces différentes parties ſe gonflent, ſe tuméfient, rougiſſent & ſont plus ſenſibles: d'où il ſuit que l'état d'un vieillard affligé d'un écoulement, ſoit par les yeux, ſoit par les oreilles, eſt comparable à celui d'un homme qui éprouve actuellement les accidens d'un catharre, & qu'ils ſont l'un & l'autre malades par la même cauſe; avec cette différence cependant que dans la vieilleſſe elle eſt conſtante & habituelle, tandis qu'elle n'eſt que paſſagere & accidentelle dans le catharreux, & ſes effets ſont relatifs à ſa durée & la vivacité de ſon action dans l'un & dans l'autre.

Vous me demandez maintenant s'il eſt poſſible d'aſſigner la cauſe qui détermine le courant des humeurs plutôt vers l'une des extrémités du grand ſac

cellulaire, que vers l'autre. Il est certain que, comme ces écoulemens d'humeurs se font également dans l'un & dans l'autre des culs-de-sac, soit sous la forme d'hémorrhoïdes muqueuses ou d'écoulemens par la verge, soit sous la forme d'un suintement par les oreilles ou par les yeux; il est certain, dis-je, qu'il est bien difficile de se rendre compte de cette variation dans la marche de la nature. La marche la plus constante qu'elle affecte dans les vieillards, est de diriger ses mouvemens en en-bas; d'où il suivroit que les vieillards ne doivent être sujets aux affections de la tête qu'accidentellement. J'ai déjà dit dans mes Lettres précédentes, que cette disposition aux maladies de la tête, qui a lieu dans quelques individus, devoit dépendre d'une constitution organique. Je conçois pourtant que la tête pourroit devenir plus ou moins facile à s'affecter par la présence d'une cause accidentelle: par exemple, un empâtement qui s'est formé, soit dans l'enveloppe de la tête, soit dans les sinus, à l'occasion d'un catharre, dont l'humeur n'ayant pas été suffisamment cuite ni mûrie, se sera durcie & sera restée en dépôt: un pareil empâ-

tement, dis-je, peut bien être une cause constante & habituelle de ces écoulemens : tout ainsi qu'une portion d'humeur muqueuse & déposée dans les lames du tissu cellulaire dans le voisinage des articulations, empêche le mouvement de la partie, & y fait naître la douleur ; la sensibilité augmente lorsque l'humeur de la transpiration étant arrêtée par le froid, se porte plus abondamment dans l'endroit du premier embarras. C'est dans l'hiver principalement que ces accidens se renouvellent & augmentent, parce qu'alors le sang est moins bien épuré & plus chargé de phlegme & de parties acrimonieuses.

J'ai connu un homme qui avoit un écoulement par la verge : cet écoulement étoit entretenu par l'embarras du cordon séminal & de l'épididime du testicule gauche : ce qui me l'a fait juger ainsi, c'est que l'écoulement n'a cessé que quand l'embarras a été détruit.

Ces écoulemens se font par exsudation, & les instrumens du transport des humeurs sont les lames du tissu muqueux, & non pas les vaisseaux san-

guins. Faute d'être bien convaincu de cette vérité, on regarde comme étonnans & même inconcevables des écoulemens qui existent & ne peuvent se faire que de cette maniere. J'ai eu occasion de voir une dame qui, depuis plusieurs années, étoit continuellement malade : elle ressentoit des douleurs, & éprouvoit des spasmes dans les différentes parties de son corps : elle avoit le ventre gonflé & dur du côté gauche : elle fut attaquée tout d'un coup de douleurs les plus vives dans le bas-ventre avec la fievre : ces douleurs, après avoir duré quelques jours, furent suivies de l'écoulement d'une matiere purulente très-louable. Son Médecin attribuoit l'écoulement de cette matiere à l'érosion de quelque intestin, malgré que les douleurs fussent beaucoup diminuées, si elles n'avoient pas absolument cessé. Ayant été invité à voir la malade, je trouvai le pouls assez ferme, & elle n'étoit pas aussi maigre qu'elle auroit dû l'être, si réellement elle avoit eu un ulcere dans les intestins. D'ailleurs elle rendoit cette matiere en masse, de deux jours l'un, pure, sans aucun mélange des matieres fécales. Je

ſoupçonnai donc une eſpece de vomique ou un dépôt qui avoit ſuppuré; & j'oſai dire que c'étoit-là l'humeur qui auparavant cauſoit le gonflement & la dureté du ventre; qu'elle s'étoit convertie en pus. La qualité de la matiere me fit bien augurer du rétabliſſement de la malade. Je fus un peu combattu par le Médecin, qui, n'ayant trouvé aucune ouverture à l'inteſtin, ne concevoit pas quelles pouvoient être les voies de tranſport de cette matiere: elle y arrive, lui dis-je, comme la matiere des hémorrhoïdes muqueuſes, par l'action & l'activité du tiſſu muqueux dont ſont formés les inteſtins & tous les autres organes environnans. Le ſac s'épuiſa peu-à-peu, & la malade a été parfaitement guérie.

J'ai rapporté dans ma Lettre ſur la dyſurie l'obſervation d'un homme qui, ayant une tumeur vers la proſtate, éprouve des douleurs en urinant, piſſe du ſang, & rend par la verge une matiere puriforme. Je ſuis donc fondé à regarder un empâtement ſubſiſtant dans l'un des cul-de-ſacs du tiſſu cellulaire, comme la cauſe déterminante des écoulemens d'humeurs qui s'établiſſent dans

les organes excrétoires ſitués dans le même département.

Hippocrate admet cet empâtement comme une cauſe de la fluxion qui ſe jette ſur les yeux. Ecoutez ce qu'il dit à ce ſujet. Si une portion de mucus dépoſée entre la chair & l'os eſt cauſe que la fluxion tombe ſur les yeux, vous vous en appercevrez, parce que l'humeur découle de cet endroit-là. *Quòd ſi, muco inter os & carnem ſubſiſtente, ex carne & oſſe in oculos fluxio decumbat, ex eo cognoſces quod ex his locis defluat.* Mais il faut convenir auſſi que ces ſortes d'écoulemens tirent ſouvent leur ſource de plus loin; qu'ils peuvent naître, ſoit de la diſpoſition des entrailles, ſoit de la préſence d'une humeur qui, en ſe nichant dans ces organes, y attire, par l'irritation qu'elle y cauſe, tout l'effort & le courant des liqueurs. Les vieillards qui, pendant les premiers âges, ont eu ſouvent des catharres dans la tête, ſont ceux qui doivent y être les plus expoſés.

Quoi qu'il en ſoit de toutes ces cauſes, il n'en réſulte pas moins une diſpoſition vicieuſe dans l'œil ou ſes appartenances, qu'il eſt bien difficile de

détruire dans un vieillard. C'eſt la ſécheresſe de tout le corps, & notamment de la peau, qui occaſionne cette exondance d'humidité dans l'œil. Conçoit-on qu'il ſoit bien aiſé de rouvrir la peau pour pouvoir deſſécher l'œil trop abreuvé? Il ſeroit même dangereux d'arrêter ces écoulemens, en employant des remedes répercuſſifs ou aſtringens. Il faudroit bien que la matiere de ces écoulemens ſe reportât ſur d'autres organes, où elle ne manqueroit pas de faire beaucoup de mal: ce report d'humeur ſeroit non-ſeulement à craindre dans un vieillard, mais encore chez les hommes de tous les âges. On ne peut guère ſe flatter que la nature fera chez un vieillard l'effort néceſſaire pour détruire la diſpoſition des entrailles, ou mûrir la matiere de l'empâtement qui entretient ces écoulemens. Nous les voyons pourtant ſe tarir d'eux-mêmes: mais c'eſt preſque toujours chez les enfans dans qui ſe font les grandes révolutions qu'amene l'âge de la puberté.

Il eſt des précautions à prendre avant d'eſſayer d'arrêter le cours de ces humeurs. Il faut leur ouvrir une iſſuë

nouvelle, leur fournir un nouvel aboutissant. C'est-là le cas de faire un cautere : mais quelle que soit la cause de l'écoulement, le cautere est toujours utile pour ces sortes d'indispositions. Hippocrate conseilloit, dans le cas du dépôt de la mucosité, des incisions profondes qui allassent jusqu'à l'os. La suppuration qui venoit à la suite des incisions, détruisoit le noyau, & pouvoit procurer la guérison. Combien de maux de tête qui résistent aux douches, pourroient se guérir par cette méthode! Ce qui distingue, suivant Hippocrate, la fluxion qu'occasionne le dépôt de mucosité d'avec celle qui vient du cerveau, est la qualité de l'humeur qui, dans le premier cas, est douce & sans acrimonie.

Vous me dispenserez, j'espere, Monsieur, de vous parler de la surdité & de l'affoiblissement de la vue qui arrivent dans la vieillesse ; ce sont deux effets naturels de cet âge. Il faut comparer les organes de ces deux sens à deux roues usées par la vétusté, qui ne souffrent plus de réparation, & ne peuvent plus aller qu'à force de ménagement. Lisez la description de la vieil-

leſſe dans l'Eccléſiaſte : quand on en eſt là, Monſieur, toutes les reſſources de la Médecine ſont épuiſées.

LETTRE XLII.

Du traitement qui convient aux vieillards dans les maladies aiguës.

VOUS me faites-là une queſtion qui devient à-peu-près inutile. Vous avez vu aſſez de malades attaqués de pleuréſies & de fievres aiguës, pour que vous n'ignoriez pas que les vieillards ſont expoſés, ainſi que les autres hommes, aux différentes maladies de ce genre. Je ſuis donc perſuadé que vous ne me l'avez faite, que parce qu'elle vous conduiſoit à me demander quel eſt le traitement qui convient aux vieillards dans les maladies aiguës.

Vous n'avez pas ſans doute oublié que je conſidere la fievre comme un bienfait de la nature : elle eſt un effort qu'elle fait pour travailler & mûrir un fonds matériel qui trouble & déconcerte ſes opérations. La fievre, conſidérée ſous ce point de vue, eſt donc utile : ainſi,

bien loin de chercher à l'éteindre, il faut tâcher de la soutenir à un certain degré; sans quoi le travail de la coction reste imparfait, ou ne se fait pas, & la crise n'est pas complette. La fievre est un effort de la nature, qui chez les vieillards est bien précieux. Souvent son effet est de guérir un tas d'infirmités qui tourmentent les vieillards, & leur rendent la vie importune : elle les fait donc renaître. En effet, un vieillard qui se tire d'une maladie aiguë, s'assure pour dix ans de vie & reprend une vigueur qu'il n'avoit pas auparavant, & à laquelle il n'avoit pas lieu de s'attendre.

On fait donc beaucoup de mal aux vieillards, lorsqu'étant attaqués de maladies aiguës, l'on emploie pour leur traitement une méthode trop active. Il ne faut pas tâcher de diminuer leur fievre, puisqu'elle est nécessaire, & qu'elle a des avantages considérables: il seroit plus dangereux encore de l'arrêter, en supposant toutefois que la chose soit possible; car, pour le plus favorable, elle ne seroit que suspendue; ou, si elle ne reparoissoit pas,

elle ameneroit un état de langueur propre à faire desirer la mort.

Je doute, au reste, que l'on puisse arrêter les progrès d'une fievre aiguë, qui doit parcourir plusieurs septenaires. Si quelquefois il est arrivé que des maladies aient cédé à quelques saignées ou à des purgatifs, il y a apparence que ces fievres n'étoient qu'éphémeres & peu considérables, ou qu'elles rentroient dans la classe de ces fievres, qui n'éclatent qu'au moment où la crise est prête à se faire. Le travail de la coction qu'elles terminent, s'étoit fait sourdement & dans le calme, & n'avoit été accompagné que de légeres incommodités.

Il est bien permis aux malades de s'applaudir de pareils succès : mais le Médecin qui s'en glorifie, prouve qu'il ne connoît pas la marche des maladies. Une maladie ne peut être guérie que quand la matiere qui l'a causée est parvenue, comme le raisin, à son degré de maturité. En vain secoue-t-on un arbre pour en faire tomber les fruits, s'ils ne sont pas mûrs : il faut, pour les en détacher, employer de violentes secousses qui lui font du mal. L'observation

vation suivante prouve évidemment que les purgatifs ne deviennent efficaces, que quand le travail de la coction est achevé.

Un homme âgé de cinquante ans fut attaqué de vives douleurs, qui paroissoient avoir leur foyer dans le ventre, & affectoient toutes les autres parties de son corps. Il avoit la fievre : son pouls étoit serré : toute la région épigastrique étoit très-élevée, tendue & fort douloureuse. Quand on la touchoit, le malade jettoit les hauts cris : sa respiration étoit gênée : il toussoit & crachoit quelque peu de sang : il avoit eu aussi des envies de vomir. Ce malade s'étoit déjà trouvé plusieurs fois dans le même état. Ennuyé de la longueur d'une premiere attaque qui lui duroit depuis près de cinquante jours, il se détermina à prendre les poudres d'Allieau, qui le purgerent efficacement, & terminerent ses souffrances. Ce succès lui inspira une si grande confiance pour ces poudres, qu'il ne manquoit jamais d'y recourir dès qu'il ressentoit la plus légere douleur : il en fit usage pour arrêter les progrès de la nouvelle attaque, dans

laquelle j'ai eu occaſion de le voir. Les effets en furent effrayans ; car, d'après le rapport de ſon Médecin, l'état de ſouffrance dans lequel je l'ai vu, n'étoit rien en comparaiſon de celui dans lequel le mit cette priſe de poudres. L'orgaſme de la région épigaſtrique fut porté au point que la tête ſe trouva priſe.

Le mauvais effet de cette premiere doſe ne l'empêcha pas d'en répéter l'uſage tous les quatre ou cinq jours jusqu'à la fin de ſa maladie qui dura environ cinquante jours. On employa les raiſons les plus ſages & les plus fortes pour l'engager à ſuſpendre les poudres. On lui repréſenta en vain, ſi fort étoit ſon préjugé, que le bon effet de ces poudres, dans ſa premiere maladie, ne devoit pas être un motif aſſez puiſſant pour s'opiniâtrer à en continuer l'uſage. On lui fit obſerver que cette poudre donnée après cinquante jours de maladie, avoit pu purger efficacement, parce qu'à ce période le fonds matériel qui l'avoit occaſionnée, pouvoit être ſuffiſamment cuit, & être au point de maturité qui requiert & permet l'uſage des purga-

tifs; mais que dans les premiers jours où tout est crud & dans l'orgasme, l'usage des purgatifs devient non seulement inutile, mais même dangereux. Employez-les, lui disoit-on, puisque vous leur êtes si fort attaché, mais en petites doses, & seulement à titre de fondans, vous réservant d'en prendre la dose entiere quand les signes de coction se manifesteront. Les premieres doses que vous avez prises sans fruit, & même avec inconvénient, doivent vous faire sentir que l'on peut les placer mal-à-propos : la derniere qui vous guérira devra vous convaincre qu'il est un tems pour purger : enfin, de même que les bonnes herbes poussent & croissent à travers les broussailles, de même aussi la nature, malgré ce mauvais traitement, amena plusieurs crises utiles. Le malade eut une sueur des plus abondantes, qui teignoit tout en jaune : cette sueur calma les accidens auxquels mirent fin des selles jaunes & muqueuses, qui se firent attendre, comme lors de la premiere attaque, cinquante jours.

Remarquez bien, Monsieur, que je n'ai eu occasion de voir ce malade,

que depuis mon retour d'Allemagne ; d'où je vous écrivis ma Lettre ſur la ſaignée ; car ſi, dans ce tems-là, j'avois été muni de cette obſervation, je vous l'aurois rapportée pour vous démontrer combien ſont équivoques les ſignes, que l'on donne comme indicatifs de la néceſſité de pratiquer la ſaignée. Le concours de tous les accidens dont fut accompagnée cette maladie, pourroit bien la faire conſidérer comme une maladie de la tribu inflammatoire : ſon Médecin ne s'en laiſſa pas pourtant impoſer : prenant ſon indication, & des envies de vomir, & de la connoiſſance qu'il avoit de la conſtitution du malade, il le fit vomir, & le vomiſſement fut ſuivi de quelque ſuccès.

Je conclurois volontiers de l'hiſtoire de ce malade, que les maladies inflammatoires ne ſont pas auſſi communes qu'on le croit. On prend ſouvent pour ſymptômes d'une inflammation la douleur & la tenſion qui naiſſent de l'orgaſme & du travail des organes : tel me paroît avoir été le caractere de la maladie dont il vient d'être queſtion.

J'ai rencontré un autre cas de ce

genre assez imposant. Une Demoiselle, âgée de 26 ans, fit un voyage de cent lieues en poste. Le voyage l'échauffa beaucoup : elle avoit été plus de quatre jours sans aller à la garde-robe : ses regles dont la révolution arriva dans le même tems, ne firent que marquer : elle tomba malade. Les accidens qu'elle éprouva furent des tranchées, une tension & un gonflement considérables du bas-ventre, une grande sensibilité & la fievre. Ayant été appellé pour lui rendre des soins, je lui conseillai des lavemens, des fomentations & une boisson adoucissante. J'y ajoutai l'usage d'une potion calmante, dans laquelle je fis entrer quelques gros de sirop de diacode. Après quelques jours l'orgasme diminua, & elle fut parfaitement guérie.

Si la saignée, qui dans ces deux maladies pouvoit paroître si bien indiquée aux partisans de la doctrine Boërhavienne, a pu être omise sans inconvénient, avec quelle circonspection doit-on la pratiquer dans les maladies des vieillards, qui ont une constitution froide, & dont presque toutes les maladies sont catharrales? Quoi-

qu'en ait pu dire Celſe, je ſuis très-éloigné de croire que la ſaignée ſoit utile pour le traitement des maladies des vieillards. Les Médecins qui ſont dans l'opinion contraire, s'appuient de ſon autorité, & citent avec complaiſance ce paſſage extrait de ſes Ouvrages: *at firmus puer & robuſtus ſenex & gravida mulier valens, tutò ſic curantur*, & ils concluent que l'on peut ſaigner dans tous les âges.

Il ſeroit bien difficile de déterminer juſqu'à quel point l'opinion de cet Auteur célebre peut ſervir d'autorité & de regle aux Médecins pour le traitement des maladies des vieillards. Les reproches qu'il fait à Hippocrate d'avoir cru aux jours impairs, comme jours critiques, ne prouvent pas qu'il ait vu beaucoup de malades, ni qu'il ait été un Médecin clinique. Cette ſeule conſidération m'enhardit donc à fronder ſon opinion, & à perſiſter dans le ſentiment que j'ai embraſſé ſur le peu d'utilité de la ſaignée pour le traitement des maladies de la vieilleſſe. N'eſt-ce pas une circonſtance très-heureuſe, quand un vieillard, affligé d'une maladie aiguë, eſt fort,

quand il eſt robuſte ? il reſte bien plus d'eſpérance de pouvoir le guérir : ces eſpérances ſont fondées ſur les forces que conſerve la nature : en effet, le défaut de forces eſt préciſément ce qui fait le ſujet des inquiétudes & des craintes que conçoivent les Médecins qui ſont chargés du traitement des vieillards. Ne répete-t-on pas tous les jours, quand il eſt queſtion d'un malade, s'il eſt encore jeune : il y a de la reſſource, il eſt jeune : eh bien ! pourquoi s'ôter cette reſſource qui ſert tant à nous raſſurer ſur le compte des malades, & que l'on cherche ſouvent bien inutilement à ſe procurer ? Voici ce que m'a écrit à ce ſujet le Docteur Rouelle, Médecin de Rouen, mon ancien Camarade & mon ami.

« Puiſque tu vas écrire ſur la vieilleſſe, je verrai cette nouvelle production avec plaiſir. Sans doute ton Ouvrage traite des maladies de cet âge. J'ai une bonne obſervation à te communiquer. J'imagine que tu n'adoptes pas le ſentiment de ceux qui diſent que la vieilleſſe étant l'effet de la dureté & de la ſéchereſſe des fibres, les elixirs & les remedes chauds, en aug-

mentant cet état, sont très-nuisibles à cet âge, & les relâchans, qui s'opposent à cette sécheresse, y sont fort avantageux. Le raisonnement est spécieux; mais l'expérience y est tout-à-fait contraire. A cet âge on a besoin d'être remué, secoué: la vitalité est considérablement diminuée; il faut la ranimer. Tu sais qu'il a régné pendant cet hiver une épidémie dans toute l'Europe. Cette grippe ou cette coqueluche affoiblissoit singulierement tous ceux qui en étoient attaqués, au point que j'ai été obligé de donner sur la fin des fortifians, malgré le crachement de sang.

Un vieillard de soixante-dix-neuf ans est pris de cette grippe; il a une fievre très-violente: sa peau est aride & brûlante. Il a la langue seche & le délire. La ptisanne adoucissante & le bouillon faisoient tout le régime de ce malade. Comme le bouillon étoit léger, & que j'avois observé que cette épidémie affoiblissoit beaucoup, je lui fis prendre un petit verre de bon vin de Bourgogne par-dessus chaque bouillon. La crise se fit le quatrieme jour, comme elle se faisoit le plus commu-

nément. Le malade ſua abondamment, & ſe rétablit parfaitement malgré les deux violens hivers qu'il venoit de paſſer. Il ſe porte encore très-bien.

Mon idée ſe trouva juſte. Je ne craignis pas la fievre, qui devoit préparer, & qui préparoit réellement la criſe. Je me conduis ainſi dans la fievre maligne, où j'emploie avec beaucoup de ſuccès la décoction ſacrée de Fuller; même lorſqu'il y a ſéchereſſe à la peau, ſoubreſauts dans les tendons, délire. Je dis que nous avons plus beſoin d'augmenter la vitalité dans les maladies, que de la diminuer. Je penſe ainſi depuis que j'ai lu & relu votre, &c. ». Ces réflexions du Docteur Rouelle me paroiſſent d'un auſſi grand poids, que la jolie phraſe de Celſe : en vérité, on auroit bientôt réduit, par la méthode des ſaignées, le vieillard le plus robuſte à l'état de l'enfant foible, auquel cet Auteur la juge contraire. *Emoritur*, dit-il, *enim vis, ſi quæ his ſupererat, hoc modo erepta eſt.* Par cette pratique on anéantit bientôt les forces qui leur reſtent. C'eſt ainſi qu'il s'exprime à l'article de la ſaignée par rapport aux femmes groſſes, aux enfans & aux vieillards.

S'il eſt rare que les vieillards ſoient malades de maladies évidemment inflammatoires, il eſt bien rare auſſi que l'orgaſme ſoit porté chez eux au degré que je l'ai vu dans les deux malades dont je viens de rapporter l'hiſtoire : ainſi il n'eſt pas commun de rencontrer des vieillards affligés de maladies aiguës, où la méthode des relâchans & de la ſaignée ſoit utile : au contraire, l'état naturel des vieillards eſt d'avoir beſoin que l'on ranime & ſoutienne leurs forces : par conſéquent le bon vin vieux de Bourgogne & d'excellens bouillons donnés de tems en tems me paroiſſent devoir, & leur font en effet plus de bien que d'amples boiſſons rafraîchiſſantes & la ſaignée. Je ne rejette pas pourtant l'uſage des boiſſons délayantes, mais je penſe qu'il faut en modérer la doſe.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé, *De la Vieilleſſe, par M. Robert.* Je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 27 Août 1776.

MISSA.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur ROBERT Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, qui a pour titre, *De la Vieilleſſe* : s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. Comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille liv. d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Pré-